

# LES FLEURS

# NEUSTRIENNES.

# LES FLEURS

# NEUSTRIENNES.

0

# LES FLEURS

# NEUSTRIENNES

POÉSIES

ET

# LA SORCIÈRE DE LAREDO,

PAR

MADAME AGLAÉ DE CORDAY.

TOME PREMIER.

MORTAGNE,

IMPRIMERIES LONCIN ET DAUPELEY,

RUE D'ALENÇON, 5.

1855

# A MON ÉDITEUR.

# A MON ÉDITEUR.

---

Deux choses m'empêcheront de mettre cet ouvrage en vente: la paresse et le manque de talent. La paresse, il eut fallu, depuis mes débuts littéraires (1), époque déjà éloignée, avoir con-

(1) Dans la *Revue Ebroïcienne*, la *Quotidienne*, le *Journal des Femmes*, le *Gymnase Littéraire*, *le Siècle*, *la Mode*, la *Gazette de France*, la *Gazette de Normandie*, *l'Opale*, etc., etc.

tinué d'écrire dans divers feuilletons pour n'avoir pas laissé oublier mon nom; mais une perte amère, vint de son voile de deuil, et pour toujours, assombrir le reste de ma vie; depuis, ma plume resta long-temps oisive. Après plusieurs années de silence, à la prière de quelques amis, je demandai à la poésie, non l'oubli d'une douleur inoubliable; mais quelques douces distractions.

Le second motif qui m'empêche de mettre mon ouvrage en vente, c'est ma conviction sur la faiblesse de cet ouvrage: personne ne l'achèterait.

Lorsque la belle poésie est si peu recherchée de nos jours, il serait trop présomptueux à la médiocrité de rêver un succès pour un livre qui a le très grand défaut de ne paraître qu'après les poésies de mesdames Düffrenoy, Victor Babois, Amable Tastu, Delphine de Girardin, Constance de Salm, Elisa Mercœur, Desbordes

Valmore, Mélanie Waldor, Anaïs Ségalas, Ermance Lesguillon, Elisa Moreau, Céleste Vien, Désorméry, Collet-Révoil, Louise Arbey, Warnéry, etc., etc.

Deux choses m'ont déterminée à faire imprimer cet ouvrage, la première est cette réflexion d'une personne dont je prise les conseils:

« Il a paru un assez grand nombre de vos vers
« dans divers journaux et dans diverses revues
« littéraires, si, après votre mort, quelqu'un s'avi-
« sait de vouloir les réunir, pensez-vous que l'on
« aurait autant d'intérêt que vous-même à faire
« soigner l'édition de vos œuvres? »

Cette idée m'ébranla d'abord, puis quelques années plus tard, une de mes pièces de vers, inédite, que j'avais laissé copier, finit par tomber dans des mains inhabiles et se trouva tellement dénaturée, que cela acheva de me déterminer:

car après un an d'absence de leur nid maternel, il fallait voir mes pauvres strophes, naguères sorties dans leur simple costume inédit, il est vrai; mais pimpantes et, Dieu merci, se tenant droites sur leurs pieds. Hélas! elles me revinrent horribles à voir! — « Quelle Mélopée, — m'écriai-je, — ou plutôt, quelle ripopée! » —

Les pauvres vers étaient presque tous veufs de leur césure ou de leurs élisions, ils avaient passé par la main de copistes, d'oreille peu sévère pour la cadence: un vers montrait un horrible hiatus, un autre vers avait deux pieds de moins, en revanche son voisin en avait trois de trop; en un mot il ne restait plus rien de la construction abécédaire, c'était à faire pâmer de rire tout autre que l'auteur; et de ce jour je jurai qu'on ne m'y reprendrait plus.

Ces ridicules copies me déterminèrent à faire imprimer mes vers, qui peuvent manquer de

poésie et d'intérêt; mais qui, du moins je l'espère, peuvent être lus sans choquer l'oreille et le bon sens.

On dit que la flatterie n'a jamais effrayé ni les femmes ni les poètes; donc, pour bâtir votre discours préliminaire, mon cher Editeur, puisez parmi les lettres inédites que je mets sous vos yeux. Abstenez-vous de louanges sur le livre que vous allez éditer: car la louange qui vient de son Editeur paraît souvent suspecte; contentez-vous de choisir parmi les nombreux et sans doute trop flatteurs autographes que l'on voulut bien m'adresser; et qui tous portent un nom célèbre.

AGLAÉ DE CORDAY.

# DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

# DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

La volonté de l'auteur des *Fleurs Neustriennes* est que son ouvrage ne soit point mis dans le commerce.

Il est vrai que de nos jours, ce qui le plus souvent occupe les esprits, c'est l'idée de s'enri-

chir ou de s'amuser; pour les arts, surtout en province, peu de personnes les cultivent, excepté l'étude du piano; aussi, pour y briller, il faut aujourd'hui avoir un talent de premier ordre, il en est de même pour la peinture, pour la statuaire.

Au bon copiste le talent; mais au compositeur d'un bon tableau, d'une belle statue, le génie: car personne ne pourra jamais faire de l'art réel dans la musique, dans la peinture, dans la statuaire, s'il n'a rien créé de beau.

L'un répète brillamment la pensée musicale de tel ou tel grand compositeur, d'autres reproduisent savamment un tableau de Raphaël, une statue de Canova, ils ont fidèlement copié; mais en poésie c'est précisément tout l'inverse, le plagiat est un ridicule. Pour l'imitation, elle doit presque paraître une œuvre nouvelle, non dans le fond; mais dans la forme, avec d'autres idées, bien qu'exprimant à peu près la même chose.

La traduction d'une langue dans une autre est chose plus difficile encore; cependant, et malgré toutes ces difficultés, la peinture et la musique trouvent bien plus d'admirateurs que la poésie.

La musique charme l'oreille, la peinture charme la vue: pour l'une il faut ne point être sourd et avoir l'oreille juste; pour l'autre, il faut avoir la vue habituée, ou du moins non étrangère aux bons tableaux de nos musées, aux beautés de la nature. Sans connaître les règles de l'harmonie, sans connaître les principes du dessin, on peut trouver beaucoup de personnes vraiment enthousiastes de ces deux arts.

Bien différent il en est de la poésie, cette musique de la pensée! Pour elle les connaisseurs sont infiniment plus rares.

Qui n'a entendu des gens d'esprit, — ou du moins ayant la prétention de passer pour tels,

— vous dire sérieusement — « qu'excepté les « vers de MM. De Lamartine et Victor Hugo, « depuis trente ans il n'y a pas un volume de « poésie qui vaille la peine d'être lu? »

Demandez-leur s'ils connaissent en entier les œuvres poétiques des Alexandre Soumet, Ancelot, Casimir Delavigne, Reboul, Bignan, Barbier? etc., etc.; s'ils les connaissent, ils n'ont donc su admirer ni l'étincelante poésie des uns, ni les belles mélopées, ni les vers si élégamment raciniens des autres?

Parlez-leur des vers de Parceval Grandmaison, de Chênedollé, de Beauchêne, Alfred de Vigny, Jules de Rességuier, Emile Deschamps, de Nugent, Roger de Beauvoir, de Peyronnet, Saintine, Méry, Bressieux, Saint-Valéry, etc., etc. Connaissent-ils ces poésies plus récentes et si belles : *La Coupe de l'Exil*, les *Poèmes Evangéliques*, les

*Poèmes de la Mer*, les *Epitres*, *Contes et Pastorales*, les *Poèmes et Paysages*, etc., etc.?

S'ils ne connaissent que de nom les vers des Victor de Laprade, Jean-Pierre Véïrat, A. Autran, Auguste Lacaussade, Charles Reynaud, John Petit Senn, Armand Barthet, etc., etc., par amour-propre personnel, qu'ils cessent de vouloir faire les connaisseurs, en disant qu'il n'y a plus de poètes.

Même parmi les personnes qui lisent des poésies, quelques-unes veulent blâmer tel ou tel passage ou telle expression, sans se douter le moins du monde de la difficulté du travail, de tout l'art de l'inversion, de l'effet d'un mot; sans savoir combien le poète eut de difficultés à surmonter pour le placer là ce mot.

C'est comme notre grande tragédienne Rachel, qui vous ravit par sa manière simple de dire

les vers, de sorte que la seule inflexion de sa voix vous fait l'effet d'une pantomime explicative. Mais ce qui vous paraît si simple, c'est le comble de l'art! et l'élégante simplicité dans les arts ne s'obtient qu'après de longues et persévérantes études, témoin ce vers de Boileau:

« Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage. »

Revenons au but de ce discours: l'auteur des *Fleurs Neustriennes* ne voulant point mettre son ouvrage en vente, se retire le plus puissant moyen de le faire connaître, se privant ainsi des comptes rendus dans les feuilletons littéraires.

Cependant le volume imprimé jadis: *Dix mois en Suisse,* du même auteur, eut de beaux applaudissements dans la *Revue de Rouen*, août 1839; dans le *Moniteur de Rouen,* 19 juin 1839; dans le *Courrier Français*, 30 juillet même année; etc., etc. Malgré ces succès, l'auteur s'obstine à croire qu'un livre de poésie serait moins bien accueilli

qu'un livre de prose. Si M^me de Corday ne se trompe pas, c'est une raison de plus pour que nous parlions du livre que nous annonçons.

Ici commence notre tâche d'Editeur, tâche facile, puisque nous n'avons qu'à choisir parmi les nombreux autographes que nous avons sous les yeux.

Citons d'abord cette réponse de M^me de Corday, à laquelle on demandait — « Pourquoi
« elle n'avait fait de vers, ni pour Charlotte de
« Corday, son illustre parente par alliance, ni
« pour l'émir Abdel-Kader, qu'elle met au nombre
« de ses héros de prédilection, dans une de ses
« pièces de vers adressée au Comte de Morella :
« le général Cabréra ? » —

« — Charlotte de Corday fut chantée par
« André Chénier, — répondit-elle, — c'est
« une héroïne dont je m'honore de porter le

« nom, le dessein qu'elle eut d'empêcher Marat « de faire le mal, était très louable; mais le « moyen qu'elle employa est répréhensible. »

— Et d'Abdel-Kader. — « Je l'admire pour « sa renommée militaire et pour sa bravoure « personnelle; mais bien qu'il fût dans son droit « de défense, d'autant plus excusable que lui, « barbare, agissait contre des chrétiens, il répan- « dit le sang français, et tout en admirant le « héros arabe, une Française ne doit pas le chan- « ter. » —

---

Voici quelques fragments des autographes dont nous avons parlé plus haut.

A tout seigneur, tout honneur, commençons par les Académiciens:

« MADAME,

« Il y a long-temps que mon oreille est brouillée avec la douce mélodie des vers, je vous remercie d'avoir bien voulu m'en envoyer de délicieux, qui m'ont rappelé les impressions les plus agréables de ma vie.

« Non Madame, ne brisez pas votre lyre, confiez-lui toujours des inspirations charmantes; la poésie est presque le langage naturel des femmes, le véritable génie est dans la sensibilité.

« Je connais trop la malheureuse profession des lettres pour conseiller jamais à personne de l'embrasser sans nécessité; mais ce goût, réduit aux proportions d'une étude agréable et d'une distraction occupée, est peut-être le plus doux qui puisse charmer les loisirs de la campagne;

il convient surtout à votre sexe, les grâces et les muses sont parentes.

« Agréez, Madame, etc.

« CHARLES NODIER.

« Paris, juin 1827. »

---

« MADAME,

« Quelque vif que fût mon désir de vous remercier de votre confiance en moi, il ne m'a pas été possible de le satisfaire plus tôt.

« Je ne vous dirai point, Madame, qu'il faut briser votre lyre : car je ne suis pas assez ennemi de mes plaisirs pour prononcer un semblable blasphème; mais je vous dirai : Vous avez ce qui ne s'acquiert jamais, l'esprit, la grâce, les idées, le sentiment poétique; ce qui vous manque peut aisément être conquis, seulement les observa-

tions que j'ai à vous faire ne sauraient être consignées dans une correspondance : elles sont minutieuses, mais importantes parce qu'elles tiennent au métier; elles sont nombreuses parce qu'elles sont motivées par une inexpérience dont vous ne pouvez pas triompher seule; il faudrait indispensablement que j'eusse le bonheur de vous voir, que je puisse, dans quelques heures de conversation, vous expliquer quelques mystères de notre misérable métier. En peu de jours vous en sauriez beaucoup plus que si je vous écrivais des volumes; je vous révèlerais des secrets qu'une longue habitude peut seule découvrir; je ferais pour vous ce que j'ai déjà fait pour la plus brillante de nos muses modernes, dont les premiers vers m'ont été confiés et dont j'ai guidé les premiers pas. Comme elle, Madame, vous possédez le sentiment de notre art; comme elle aussi, vous apprendriez en peu de jours avec moi (ou mieux encore sans doute avec tout autre) les secrets du métier.

« Je serais bien heureux de vous aplanir la route; je serais bien fier de donner à la France un talent auquel il ne manque, pour se révéler, que des conseils un peu suivis et des observations de détail.

« Dans le vif désir que j'éprouve de voir fructifier les dispositions brillantes que vous avez reçues de la nature, j'ai l'honneur de vous offrir, Madame, de me rendre auprès de vous, et de vous demander de consacrer quelques jours à une solitude toute poétique. Veuillez ne pas considérer comme une indiscrétion cette offre inspirée par les Muses, qui me demandent une nouvelle desservante de leurs autels, et soyez assez bonne pour me répondre.

« J'ai acheté pour vous les *Deux Hommes du Monde* (1), et j'ai l'honneur de vous les envoyer.

(1) Un roman et une comédie de M. Ancelot.

Quant au volume de *Poèmes et Poésies*, il n'a pas encore paru. Je n'ai pas tenu la promesse que j'avais faite au public, probablement je la tiendrai plus tard, et alors j'espère que vous me connaîtrez assez pour qu'il me soit permis de vous offrir ce volume.

« Daignez agréer, Madame, etc.

« ANCELOT.

« Paris, 6 novembre 1827. »

---

Madame de Corday avait désiré savoir ce que le plus pur de nos poètes (celui que M. de Saintine a nommé *le Racine de nos jours*) pensait de ses vers; mais elle ne s'attendait pas à une proposition aussi flatteuse: — celle de devenir l'élève du brillant auteur de *Marie de Brabant*, de *Louis IX*, de *Fiesque*, etc., etc.

Pour réparer le malheur d'une éducation

négligée, bien que depuis long-temps déjà, elle eût consacré tous ses loisirs à des études sérieuses et suivies, Madame de Corday répondit au bienveillant poète :

« Que la conscience de son ignorance la forçait
« de refuser d'aussi précieuses leçons, persuadée
« qu'elle ne saurait ni les comprendre ni les
« mettre à profit. »

Citons quelques mots de la réponse :

« Vous semblez repousser, Madame, les offres que j'ai pris la liberté de vous adresser ; mais j'ai lu vos vers et je n'admets point les raisons que vous m'opposez ; j'ai découvert en vous le germe poétique et je ne renonce point à vous initier à nos secrets.

« Agréez, Madame, etc.

« ANCELOT.

« Paris, 25 décembre 1827. »

« Madame,

« Je ne puis trop vous exprimer combien j'ai été sensible à tout ce que vous daignez me dire de flatteur; votre prose n'est pas moins séduisante que les vers charmants que vous m'avez fait entendre chez Mme Ancelot. Je ne me suis point bouché les oreilles, comme Ulysse, pour éviter le chant d'une syrène, et bien m'en a pris.

« Votre extrême modestie, si rare dans notre profession, ajoute encore un nouveau prix au charme de vos vers. Je suis tout fier d'occuper une place dans votre album et encore plus heureux de songer qu'il me rappellera quelquefois à votre mémoire.

« Dès que ma troisième édition paraîtra (1),

(1) Le poème de Philippe-Auguste.

ce qui ne peut tarder plus de trois ou quatre jours, je m'empresserai de vous en envoyer un exemplaire.

« Recevez, Madame, etc.

« PARCEVAL DE GRANDMAISON.

« Paris, 21 décembre 1828. »

---

« MADAME,

« J'ai lu, et je conserve précieusement comme le gage d'une bien flatteuse sympathie et d'un admirable talent, les vers que vous avez bien voulu m'adresser.

« Vous avez eu bien tort d'hésiter et de prendre un détour pour me les faire connaître; je ne pouvais les connaître trop tôt et trop directement.

« Les mauvais vers seuls doivent se cacher : les vôtres sont faits pour le grand jour, et je ne doute pas que la lumière les cherche s'ils sont trop modestes pour chercher d'eux-mêmes la lumière. Mais il ne s'agit pas de vos vers; la conscience de l'esprit est trop forte et trop claire pour vous laisser un doute sur votre talent poétique; il ne s'agit pour moi que de les relire et de vous exprimer toute ma reconnaissance pour les sentiments exquis et touchants dont ils sont animés.

« Aucun hommage ne peut valoir pour moi celui que vous m'adressez, Madame; il doit partir d'une conformité poétique et morale, puisqu'il s'adresse à un inconnu et qu'il est presque anonyme. Je désire vivement que cet anonyme cesse pour moi le plus tôt possible et qu'il me soit permis de voir et connaître la personne dont j'admire le génie, pour donner dans ma pensée une forme à l'objet de ma reconnaissance.

« J'espère, Madame, que les circonstances vous permettront de réaliser le projet que vous avez de passer par la Bourgogne, et je serai bien heureux d'en profiter pour vous offrir l'hommage de mon admiration et de mes remercîments.

« Recevez, Madame, etc.

« Alphonse DE LAMARTINE.

« Château de Saint-Point, 21 février 1831. »

---

« Madame,

« Comment vous exprimerai-je ma reconnaissance pour le tribut poétique que votre aimable et gracieuse muse a bien voulu m'adresser?

« Je suis très heureux et très fier d'avoir pu occuper quelques moments votre pensée et votre plume.

« Les éloges que vous daignez m'accorder sont sans contredit une de ces exagérations et de ces licences que la poésie autorise; mais ils ne m'en ont pas moins fait un vif et sincère plaisir.

« J'ai retrouvé dans la pièce que vous m'avez fait l'honneur de me dédier, ce charme de mélancolie, cette douceur de rêverie, cette harmonie de style que m'avaient déjà offerts vos précédents ouvrages. La nature de votre talent me semble vous appeler à traiter ces sujets, que le cœur des femmes sait comprendre si bien ; l'élégie est un genre où l'on peut encore mériter des succès, et je ne doute pas que vous ne soyez destinée à cueillir de nobles palmes dans la carrière des Duffrenoy, des Desbordes-Valmore, des Tastu et des Delphine Gay.

« Nous vivons dans un siècle où l'on n'est pas sûr du lendemain: les évènements se pressent de toutes parts. Au milieu du malaise et de l'ennui

qui nous entourent, c'est du moins une consolation que de se livrer au culte paisible des muses, c'est un charme, surtout, que de recevoir des vers comme ceux que vous avez le talent de composer.

« Agréez de nouveau, Madame, le tribut de ma reconnaissance et l'expression de tous mes sentiments.

« A. BIGNAN.

« Paris, 31 août 1831. »

---

A propos d'une des pièces de vers des *Fleurs Neustriennes*, qui furent insérées dans la *Quotidienne* du 15 décembre 1832, nous lisons dans la préface du livre de *Nathalie*, publié en 1833 :

« Madame Aglaé de Corday trouve pour célébrer l'adversité, des accords aussi touchants et

aussi tendres qu'en eussent cherché jadis les poètes pour chanter les joies des palais et leurs prospérités.

« DE SALVANDY. »

---

*Fragment.* — « La *Revue Ebroïcienne* nous a fait connaître les stances suivantes, adressées à M. de Lamartine, par une de nos compatriotes.

« Toutes les gloires de la Normandie nous sont chères, et fiers du beau talent poétique de Mme de Corday, nous répétons des vers dignes du poète auquel ils sont dédiés.

« Quelque chose du chantre d'Elvire est venu à la muse de la Neustrie, ou plutôt quelque chose de tendre comme l'âme d'une femme s'est allié au génie de Lamartine. »

(*Gazette de Normandie*, 25 décembre 1833.)

« Madame,

« Je viens de lire vos beaux vers que les journaux ont fait retentir par toute la France, et si j'ai tardé à vous exprimer ma sensibilité à un souvenir aussi touchant que poétique, c'est que ma main n'a pas correspondu au désir de mon cœur.

« Accablé par des chagrins sans consolation et par des fatigues sans mesure, je puis à peine tenir ma plume, mais je veux que vous sachiez au moins que nul n'a joui plus que moi de savoir mon nom dans votre mémoire.

« Madame de Lamartine, qui se souvient de votre aimable visite avec reconnaissance, me charge de vous remercier pour ce que vous voulez bien lui dire de bon et d'amical, et vous

offre tout ce que son cœur brisé conserve de sentiments à ceux qui la plaignent.

« Agréez, Madame, la nouvelle assurance de mes respectueux hommages et le vif désir de vous les exprimer de vive voix.

« ALPHONSE DE LAMARTINE.

« Château de Monceau, 6 décembre 1833. »

---

*Fragment.* — « ... Du reste, Madame, si vous êtes assez bonne pour attendre encore quelque temps, croyez bien que je me mets entièrement à votre disposition pour ce droit de critique que vous voulez bien me donner sur votre ouvrage; je vous promets de lire bien attentivement, et de vous donner mon avis franchement et loyalement.

« J'accepte ce triste emploi, Madame, parce

que je sais qu'avec vous on est sûr de trouver dans l'œuvre beaucoup plus à louer qu'à critiquer.

« Veuillez, s'il vous plaît, me rappeler au souvenir de M. de Corday, et croire, Madame, aux sentiments respectueux de votre tout dévoué serviteur.

« SAINTINE.

« Belleville, 9 novembre 1834. »

---

« Encore quelques jours, ma chère Aglaé, et M. de Saintine pourra s'occuper de la critique de votre livre — les *Dix mois en Suisse,* — son avis étant, d'après les premières lectures, que vous fassiez imprimer.

« C'est ce qu'il avait dit à M. Ancelot, quand le lendemain de votre lettre il fut à Belleville pour

lui parler de cela : la lecture était commencée et il conseillait l'impression.

« Voici, ma chère amie, une lettre de M. Ancelot et vos vers qui m'ont fait un bien grand plaisir. Vous avez fait de si grands progrès et votre talent est vraiment si remarquable maintenant, que j'en prends un bien grand respect pour vous, ce qui n'empêche pas la plus tendre et la plus sincère amitié. Je ne vous dis qu'un mot aujourd'hui pour ne pas vous faire attendre l'envoi. J'espère que je verrai bientôt M. de Corday, nous parlerons de vous. Mille amitiés, ma chère Aglaé, je me fais une fête de vous voir cet hiver, et en attendant, je vous embrasse de tout mon cœur.

« VIRGINIE ANCELOT.

« Paris, 29 novembre 1834. »

*Fragment.* — « A l'exemple de tous les journaux spécialement consacrés à la politique, nous avons dû prendre le parti de renoncer à publier des vers.

« Quelque charme qu'ait pour nous la belle poésie, quelque plaisir que nous eussions à faire connaître les productions littéraires de nos compatriotes, le choix des nombreuses pièces qui nous seraient présentées entraînerait toujours des exclusions pénibles à prononcer : ce rôle de juge nous répugne.

« Nous ne saurions toutefois avoir renoncé à nous occuper des beaux vers qui ont reçu ailleurs la publicité, et qui sont sortis vainqueurs de cette épreuve. A ce titre nous sommes heureux de répéter : *Une pensée sur l'Espagne*, publiée par une femme, Madame Aglaé de Corday ; on y sent toute l'énergie morale de la famille de Charlotte de

Corday, et l'on se rappelle involontairement que cette famille descend de Corneille.

« Marseille, mars 1837, *Gazette du Midi.* »

---

« MADAME,

« J'ai reçu avec une vive reconnaissance et lu avec admiration les vers que vous avez eu la bonté de m'envoyer.

« Je les connaissais déjà par les feuilles publiques; mais une seconde lecture m'a fait encore mieux apprécier les beautés qu'ils renferment. Il y a dans ce morceau de la correction et de la vigueur, choses rares de nos jours.

« Vous pensez bien, Madame, que l'auteur de *l'Exilé* ne peut se refuser à vos vœux : non-seu-

lement il vous permet d'écrire cette pièce de vers dans votre album, mais il se trouve infiniment heureux d'avoir fixé vòtre attention; sa poésie ne peut que gagner au contact de la vôtre et sera toute glorieuse d'être admise en si bonne compagnie.

« Agréez, Madame, l'assurance du profond respect de votre très humble et très obéissant serviteur.

« J. REBOUL.

« Nîmes, 27 avril 1837. »

---

« MADAME,

« J'ai lu avec un grand plaisir votre pièce nouvelle, elle renferme de très beaux vers et de très beaux sentiments.

« Dans les vieilles langues, poète et prophète étaient synonymes ; puissiez-vous réaliser cette heureuse synonymie !

« Je me rappelle toujours avec grand bonheur, Madame, les courts instants passés sous votre toit ; et je vous prie d'agréer la nouvelle assurance des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Madame, votre très humble et obéissant serviteur.

† « E. Évêque de Poitiers.

« Poitiers, 16 octobre 1851. »

« MADAME,

« J'ai lu vos vers avec beaucoup de plaisir, ils sont pleins de feu, d'âme, de pensées fortes et élevées ; le tout exprimé avec ce style vigoureux et rapide qui fait le charme de la poésie et décèle une source abondante et riche, d'où le sentiment découle à grands flots. Oui, Madame, il vous faut une couronne, et il viendra un jour où elle vous sera décernée ; j'ajoute pour mon compte, Madame, les respectueux sentiments de votre très humble serviteur.

† « CLAUSEL DE MONTALS,
« ÉVÊQUE DE CHARTRES.

« 21 décembre 1851. »

« Madame,

« Il ne m'a été donné de lire les vers que vous avez bien voulu m'envoyer qu'aujourd'hui même, je ne perds pas un instant pour vous adresser mes remercîments.

« Il y a tels et tels passages dans cette pièce que les meilleurs poètes vous eussent enviés, je ne cite que cette strophe :

« Frères, vous faites bien, qu'est-ce que notre vie?
« Fleuve amer que nos pleurs remplissent tous les jours,
« Où la douleur qui fuit est de douleur suivie;
« Fardeaux toujours levés pour retomber toujours. »

« Je confierai ces vers à ma vieille mémoire, elle fait encore assez bien ses fonctions; mais je lui saurai un gré particulier de sa fidélité dans cette circonstance.

« Vous avez, Madame, un vrai et beau talent pour la poésie; si vous aviez vécu du temps de Louis XIV, avec les Sévigné et les Deshoulières (ce dont je serais très fâché, puisque j'aurais perdu une connaissance qui m'est extrêmement précieuse), vous vous seriez placée à côté de ces dames qui ont laissé un nom honoré dans la postérité: alors les belles imaginations comme la vôtre, Madame, s'étendaient et s'embellissaient par le voisinage des esprits élevés et guidés par le goût le plus exquis. Du reste vous n'avez pas sujet de vous plaindre, le Baudry est un Parnasse très dignement habité. Un Evêque peut goûter de beaux vers; mais il est bon aussi qu'il soit en même temps édifié par leur lecture: cette sorte de satisfaction est toujours produite par vos compositions poétiques. La grandeur de vos sentiments, la vivacité de votre foi s'y font sentir, ce qui ajoute un noble et vif plaisir à celui qu'on doit aux charmes de vos expressions et de vos pensées.

« Agréez, Madame, mes hommages pleins de cordialité; je suis et serai toujours, avec dévoûment respectueux, votre très humble serviteur.

† « CLAUSEL DE MONTALS,
« ÉVÊQUE DE CHARTRES. »

---

Voici ce que nous lisons de l'auteur des drames de *Laurent de Médicis* et de *Cromwel*, dans le *Journal des Chasseurs*. (Octobre 1852.)

« En France le courage a toujours eu l'heureux privilège de parler au cœur des femmes; les exploits de Monsieur Jules Gérard ont eu trop de retentissement pour ne point intéresser les dames, notre héros a compté de nombreuses admiratrices, et parmi elles s'est trouvé un poète. Voici des vers que lui adresse Madame Aglaé de

Corday, avantageusement connue dans le monde littéraire, par des compositions de mérite.

« Le nom historique de Madame de Corday indique une parenté célèbre que justifierait au besoin la mâle poésie de ses vers.

« Léon BERTRAND. »

---

« Madame,

« J'ai lu et relu les vers charmants que vous avez eu la bonté de m'envoyer.

« J'en ai été d'autant plus flatté que je sais que chez vous, Madame, l'enthousiasme est loin d'être stérile.

« Merci pour vos vers, merci pour tout ce que

vous avez fait pour mes malheureux autant que dignes compatriotes.

« Veuillez agréer, Madame, l'hommage de mon respect et de ma reconnaissance.

« Le Comte DE MORELLA (1).

« Londres, 16 novembre 1852. »

---

« Madame,

« Je rougis, et en même temps je vous remercie de tout mon cœur des beaux vers que vous m'avez envoyés. Vous m'encouragez par votre courage, et vous enflammeriez mon esprit par le feu de votre imagination si je n'étais pas vieux,

(1) Le Général Cabrera.

ce que vous savez, et si mon talent très inférieur au vôtre n'était pas usé par les années, ce que vous feignez d'ignorer.

« Il y a peu d'hommes aujourd'hui qui soient aussi poètes que vous. Vous avez toutes les qualités et tous les mérites qu'exige ce genre de composition, supérieur à tous les autres par les difficultés qui l'environnent et par l'élévation qu'il suppose dans les génies qu'il inspire : force, variété, choix d'expressions heureuses, goût délicat et pur, fuite du néologisme et fidélité à suivre les vrais modèles.

« Vous avez aussi une fièvre qui vous tient depuis sept semaines, faites en sorte qu'elle ne s'étende pas plus loin ; profitez des soins de votre secrétaire, c'est-à-dire de Monsieur de Corday, qui est le cœur le plus exempt de souillure de notre siècle, si pur, si élevé, et qui était digne, sous tous les rapports, d'associer sa destinée à

la vôtre ; présentez-lui mes compliments et mes hommages, et recevez pour vous, Madame, l'assurance du dévoûment respectueux avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très humble serviteur.

✝ « CLAUSEL DE MONTALS,
« ÉVÊQUE DE CHARTRES.

« Chartres, 29 décembre 1852. »

---

Nous terminerons nos pages autographes par la lettre suivante, malgré sa date antérieure ;

Nous l'avons conservée, comme on conserve sa plus belle rose, pour la placer au centre d'un bouquet de fleurs rares et parfumées.

Auparavant, disons que l'auteur des *Fleurs Neustriennes* sachant que M. l'Abbé Gaillardo, réfugié espagnol, avait le désir d'aller voir le roi

Don Carlos, prisonnier de Louis-Philippe à Bourges, lui remit ses vers : *Une Pensée sur l'Espagne*, avec prière de les remettre aux nobles proscrits, s'il en trouvait l'occasion. M. l'Abbé Gaillardo ayant été emprisonné long-temps avant de pouvoir pénétrer à Bourges, écrivit au Baudry qu'il n'avait pu remettre les vers qui lui avaient été confiés.

Madame de Corday ne songeait plus à son envoi, lorsque six mois après elle reçut (envoyée par le jeune et brave, et depuis infortuné Général Alzaa) la lettre autographe suivante :

« MADAME,

« Ayant été informée des services sans nombre que vous avez rendus et que vous rendez continuellement à nos chers et infortunés Espagnols réfugiés en France, je viens remplir le devoir

que la reconnaissance m'impose en vous faisant les remercîments les plus empressés, tant en mon nom, qu'en celui du Roi, mon époux bien aimé, pour toutes les bontés que vous voulez bien avoir pour nos braves et fidèles sujets.

« Je ne saurais manquer cette occasion, Madame, de vous témoigner combien nous avons trouvé beaux les vers que vous avez publiés et que nous avons reçus dans le temps; je vous en fais mon compliment bien sincère, et je vois avec plaisir que chez vous le talent n'est pas au-dessous de votre charité.

« Veuillez agréer, Madame, les assurances des sentiments que je vous porte.

« MARIE THÉRÈSE.

« Bourges, ce 8 février 1844. »

Après la citation de ces autographes, nous ne pouvons mieux finir que par la nouvelle reproduction des vers du poète académicien à son élève.

Dans le *Moniteur Universel*, 31 janvier 1838, on lit dans l'article littéraire de M. A. Bignan, à propos du compte rendu des poésies de M. Ancelot :

« Madame Aglaé de Corday, qui possède elle-même un talent poétique plein de grâce et de charme, doit être fière d'avoir inspiré de pareils vers à M. Ancelot. »

## A MADAME AGLAÉ DE CORDAY.

---

Pourquoi, vous qui daignez vous nommer mon élève,
Vous, dont le vol grandit, quand ma course s'achève,
A ma critique encor soumettre vos écrits?
J'ai peut-être oublié ce que je vous appris;
Six ans de vaudeville ont détendu ma lyre;
Mais, au moins, j'ai toujours du bonheur à vous lire.
Merci donc des instants passés auprès de vous,
Dans ce Baudry si frais, où de vos vers si doux
Mon cœur a savouré la pure mélodie.
Alors que du public vous êtes applaudie,
De celui qui jadis guida vos premiers pas,
L'hommage et les bravos ne vous manqueront pas.
Courage! poursuivez, ma sœur en poésie!
Votre retraite est belle, et Dieu vous l'a choisie
Pour que vous y mêliez, à l'abri des douleurs,
Le parfum de vos vers au parfum de vos fleurs.
Conservez-lui toujours sa couronne embaumée,
Ne quittez pas les lieux où vous êtes aimée!

Mais quoi! vous vous plaignez? le printemps s'est enfui;
L'été passe, et des fleurs, qui passent avec lui,
Se penchent tristement les tiges effeuillées;
Les oiseaux vont quitter les branches dépouillées
Où leur chant matinal souvent vous égaya.
Déjà, depuis long-témps, le pâle acacia,
Devant les pas rêveurs de votre Muse errante,
A couvert les sentiers de sa neige odorante;
Le bosquet jaunissant bientôt sera flétri;

Et qu'importe?..... novembre aux arbres du Baudry
Peut, sans nous attrister, enlever leur ombrage;
Et des chantres ailés éteindre le ramage.
Quand, près de l'âtre assis, nous entendrons vos vers,
Qui pourrait regretter leurs gracieux concerts?
On les oublie, alors! La phrase cadencée,
Où brille, en se jouant, votre fraîche pensée,
Dans cet asile heureux prolonge les beaux jours;
Le rossignol se tait, mais vous chantez toujours!

ANCELOT.

Il est rare de ne pas laisser percer quelque peu d'amour-propre piqué à l'endroit de ses détracteurs ; — et qui n'en a pas? — Dans une épître publiée jadis dans la *Revue Ébroïcienne*, on lit :

« Des méchants et des sots j'ai subi les discours. »

Mais quelques personnes ayant cru deviner des personnalités dans ce vers, M^me^ de Corday s'empressa de le supprimer, — « Ne voulant pas, — « dit-elle,—que l'on puisse m'attribuer la moindre « petite épigramme, même contre les personnes « qui ne me les ont pas épargnées. »

Un sentiment non moins louable, c'est que dans ces plus de six mille vers qui vont passer sous les yeux du lecteur, on n'en trouvera pas un seul à la louange de la puissance ou de la richesse. Les couleurs de l'écharpe de la Muse

Normande n'ont pas changé, ainsi qu'elle le dit dans une des pages de ce volume :

« Et toujours au malheur elle sera fidèle. »

Madame Aglaé de Corday a chanté la grandeur; mais la grandeur dans l'infortune (une pièce de vers qu'elle a publiée en 1851 en serait une nouvelle preuve ; mais cette pièce ne peut paraître dans ce volume). Elle a chanté l'amitié, l'héroïsme, le courage, le génie, les arts, la poésie, la religion, la douleur : tout ce qui est grand, noble, pur, consolant et sublime.

Il est un proverbe commun, mais bien véritable :

« Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. »

En poésie ne pourrait-on pas dire avec non moins de vérité :

« Dis-nous qui tu chantes et nous connaîtrons la mesure
« de ton talent. »

Maintenant, c'est au lecteur à juger si la muse de l'auteur des *Fleurs Neustriennes* est restée au-dessous des sujets qu'elle a chantés.

L'ÉDITEUR.

LES

# FLEURS NEUSTRIENNES.




» C'est ma moisson, mon bien, amassé fleur à fleur.

(*Fleurs Neustriennes*)
AGLAÉ DE CORDAY.

# LES FLEURS NEUSTRIENNES.

N'empruntons point ici d'ornement étranger,
Moi, de mes propres fleurs, mon front va s'ombrager;
Et comme un rayon pur colore un beau nuage
Des couleurs du sujet je teindrai mon langage.

DELILLE.

En faisceau je rassemble et bluets et pervenches,
Coquelicots de flamme et boutons d'or luisants,
Obscurs géraniums et marguerites blanches
Et j'en forme, joyeux, des bouquets ravissants.

L. DE JOANNÈS.

Je n'ai vu dans cette publication qu'un moyen de plus de léguer mon souvenir à ceux qui m'aiment: car ces vers sont ma vie; et je ne mourrai vraiment pas tant qu'ils les liront.

JULES LE FÈVRE.

Bouquets de poésie assemblés dans ces vers,
Embaumés aux parfums des brises passagères
Qui couraient sur les monts et les rochers déserts,
Blonds épis moissonnés dans mes courses légères,

Petits bouquets fleuris, tous frais et parfumés
De miel et d'ambroisie,
Racontez votre histoire à mes lecteurs aimés
Et votre poésie.

Pas n'est besoin d'écrin pour serrer mon trésor:
Car ce n'est que bluets, jasmins et boutons d'or
Cueillis et ramassés près du cours des fontaines,
Fraîches fleurs pour grossir mes gerbes *Neustriennes,*
Comme l'abeille allant chercher son miel,
Sous un beau ciel.

J'aimais porter mes pas au bord de l'onde pure
Où le saule pleureur courbe sa chevelure,
Disant leur cavatine au milieu des buissons,
Des oiseaux babillards j'écoutais les chansons.
A l'ombre des bouleaux j'ai cueilli les pervenches,
Dans les prés veloutés les marguerites blanches,
La bruyère des champs sur le bord des sentiers,
Des mousses dans les bois et des fleurs d'églantiers.

Un jour, ne trouvant pas mes moissons assez belles,
Je dis : « Allons plus loin, comme les hirondelles! »
Et l'écho répéta, sous le toit des bergers,
Les airs de ma patrie aux climats étrangers.

Qui n'a voulu franchir Alpes et Pyrénées?
Être oiseau pour avoir deux ailes fortunées,
Pour voler comme l'aigle ou comme le condor?
Ou marcher dans les flots comme l'alligator?
Être un sylphe de l'air, être une fée ailée,
Ou la feuille automnale en les airs envolée?
Ou le gnome glissant le long des hauts glaciers,
Ou suivre tout au moins les rapides coursiers?

J'ai cueilli bien des fleurs sous la neige Helvétique
Aux versants du Simplon.
J'écoutais des bergers, le Ranz si poétique,
Qui charmait le vallon.
Près des rocs entassés sur le flanc des collines,
J'ai pris le lys sauvage éclos sur les ruines.

Quand la brise faisait courber les hauts sapins,
Les pâtres m'abritaient sous les rochers alpins;
Tandis qu'ils appelaient leurs chèvres échappées,
J'admirais des grands monts les cimes escarpées,
Les longs pics de granit, des siècles respectés
Et les limpides lacs et leurs flots argentés.
Aux arides rochers qui percent dans la nue,
Les chamois n'ont laissé nulle trace connue.
Les mélèzes fleuris s'élevant sur les monts,
Du soleil matinal me voilaient les rayons.
Les bruits d'été disaient leurs mille symphonies,
Là, tout s'harmonisait de douceurs infinies;
Là, tout prenait une âme, un parfum, une voix,
J'écoutais, traduisais cet orchestre des bois,
Ces chants perlés d'oiseaux, ces murmures de l'onde.
Seule, rêvant,
Au bruit du vent,
Ainsi j'aimais planter ma tente vagabonde.

Mais il me faut quitter ces lieux et je reviens
Apporter mes bouquets aux foyers Neustriens.

C'est le glayeul des lacs, l'aster, le saxifrage
Ét les réseaux dorés de l'ébénier sauvage,
La violette éclose au matin, sous mes pas,
Le bleu myosotis, le doux : N'oubliez-pas!
Partons et finissons notre gentil voyage,
Je crains pour mes rameaux et les vents et l'orage :
C'est ma moisson, mon bien, amassé fleur à fleur!
Si tout s'abrite au port, oh! j'aurai du bonheur.

Me voici de retour; mais je me sens peureuse.....
Pourtant, que servirait d'être œillet, tubéreüse,
Si l'on ne donnait ses parfums?
Pour mes légers bouquets je crains les importuns
Parlant des arts avec des paroles amères.....
Mais que font leurs discours, mes gerbes éphémères,
Mes *Neustriennes fleurs?* — Brillez du moins un jour!
Bien que vous ne soyez qu'un souffle, une bluette,
Peut-être quelque cœur ami, quelque poète
Vous recevront avec amour.

Au Baudry.

# A MONSIEUR ANCELOT

## DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

# A MONSIEUR ANCELOT.

---

Les Épigraphes — c'est à la tête de chaque pièce une sorte de préface anthologique, qui vaut mieux que ce qu'elle annonce; n'y a-t-il pas d'ailleurs quelque modestie à mettre tant de pierres précieuses en regard de sa pauvreté?

JULES LE FÈVRE.

Il ne faut pas donner de code à l'imagination.

Comte DE RIVAROL.

Les premiers des hommes seront toujours ceux qui feront d'une feuille de papier, d'une toile, d'un marbre, des choses impérissables.

Comte ALFRED DE VIGNY.

De l'amour des beaux arts agrandissant mon âme,
Ancelot, je te dois cette magique flamme
Dont mon cœur s'inspirait à tes hautes leçons!
Ta poétique voix, puissante d'harmonie,

Me faisait épeler la langue du génie
Et des nobles accords m'apprit les premiers sons.

Tes avis sont pour moi l'étoile du poète,
De braver les courants j'éprouvais le besoin,
J'ai poussé mon esquif sans craindre la tempête;
Ne m'avais-tu pas dit: — « Il faut aller plus loin! »
Pardonne un peu d'orgueil à ta faible écolière,
C'est que de tes conseils, Ancelot, je suis fière!
Et j'aime à te conter près des flots azurés,
Ma poésie en fleurs et mes songes dorés.

Tu m'appris ce langage où le cœur du poète
Se fait si bien comprendre! où sans autre interprète
Aisément on devine à nos vers entraînants
Ce que nous avons d'âme et de pensers brûlants!
Laissez croire au vulgaire, ingénieux mensonges,
Aimables fictions, que vous êtes des songes,
Des fantômes brillants par l'erreur inventés,
Des mots charmants écrits pour remplir une rime

Que peut-être le cœur ne nous a pas dictés.
Qu'il ignore toujours quel ange nous anime:
Car les chants les plus doux, les suaves concerts,
Ne lui semblent qu'un son, égaré dans les airs.

Loin du monde, ignorée et dans ma solitude,
Je trouve mes plaisirs dans les instants d'étude;
Instants que l'on voudrait à jamais retenir
Et qui le lendemain ne sont qu'un souvenir;
Mais ils doraient la vie et la lyre fidèle
S'inspire du passé quand le présent n'est plus;
Tout le rappelle, un mot, une fleur, l'hirondelle
Qui s'élance rapide en des champs inconnus.
Auprès de nos regrets, pour calmer la souffrance,
Un Dieu consolateur a placé l'Espérance
Et semblable au dictame endormant nos douleurs,
Elle enivre nos sens comme un parfum de fleurs.

Je fus tentée aussi, Clotilde de Surville,
D'essayer comme vous un sentier difficile,

De vos mains, Deshoulière et Louise L'Abbé,
J'espérais pour mon front quelque rameau tombé.

Oui, c'est un feu divin qui brûle une ame ardente,
Enflamma Raphaël, Camoëns et le Dante
Et pousse le soldat, rêvant la croix d'honneur,
Sur le champ de bataille où brille sa valeur;
C'est l'amour des beaux arts, ce sublime délire,
Qui fait parler la toile et le marbre et la lyre.
Pour charmer l'oasis des haltes des déserts,
Du luth de Pergolèse il note les concerts,
Belle gerbe d'eau pure et vers les cieux lancée,
Retombant goutte à goutte en suave rosée;
Beaux rayons envoyés d'un astre éblouissant
Jusqu'à l'âme muette où l'extase descend!

Pour peindre la pensée, aux coupes d'argyrose,
L'art trouve des couleurs plus fraîches que la rose,
Il monte le clavier des harmonieux bruits,
Au doux diapason de la brise des nuits.

A nous de rajeunir les images usées !
Taillons les marbres blancs et fouillons les musées!
Notre pensée, ainsi que l'oiseau passager,
Plane et vole au hasard sous un ciel étranger
Pour aller voir au loin, grâce à nos ailes d'ange,
La Rome de Léon et du grand Michel-Ange!
D'où, sans se reposer, elle va sans retard,
Du dôme de Saint-Pierre aux rocs de Gibraltar.

Mais ce que j'aime encor mieux que mes rêveries,
C'est d'entendre ta voix dans nos vertes prairies:
Car, si l'on t'écoutait au bord des flots dormants,
Oh! combien de beaux vers, suaves et charmants
Tu nous dirais le soir, lorsque la lune est blanche,
Que les pinçons blottis reposent sur la branche.
Tes vers mélodieux, poétiques accents,
Remplaceraient des bois tous les oiseaux absents!
C'est la note échappée au luth de Cimarose,
C'est un parfum plus doux que la fleur du melrose,
Du monde poétique effleurant les sommets,
Nos pensers te suivraient sans se lasser jamais!

Sur le soir d'un beau jour, admirant la nature,
Que de fois j'ai senti mes veines se gonfler!
J'aurais voulu, suivant la brise qui murmure
Ou l'aigle des grands monts, vers les cieux m'envoler,
Ou suivre tout au moins le jeune oiseau qui passe;
Pour un jour, seulement, désertant ma prison,
M'élancer avec lui, me perdre dans l'espace
Et m'ébattre joyeuse au lointain horizon!...
Mais bientôt, pauvre folle au talent étrangère,
Pensive, j'abaissais mon regard vers la terre:
Car, de mon âme à moi, qu'importe un doux élan?
C'est une goutte d'eau perdue à l'Océan.
Dès demain, dans l'oubli, se perdra cette page
Comme au printemps s'enfuit un souffle des hivers,
Ou comme un grain de sable aux sables des déserts.
Pilote prévoyant, je m'attends au naufrage.

— Pourquoi, me dira-t-on, braver le sort douteux
Et s'avancer ainsi sur le flot orageux? —

C'est que, pour ceux que j'aime il me faut une offrande,
Puis, ma barque est petite et la mer est si grande,

Qu'engloutie en ses eaux, bientôt dans le roulis,
Rien ne surnagerait de ses frêles débris.
Tant d'autres ont sombré! Je n'ai pas la boussole
Du navire orgueilleux qui roule sur les mers;
Mais si la vague est forte et les flots trop amers,
Que je trouve au retour l'amitié qui console.

Partons! insouciante et des vents et du sort,
Que la brise me berce à l'ombre de ma voile,
Courage, embarquons-nous, une propice étoile
Peut-être guidera ma barque vers le port.

Toi, poète applaudi que la gloire environne,
A qui je dois mes chants et mes moissons de fleurs,
Heureuse si je puis, par mes pensers rêveurs,
Mettre un fleuron de plus à ta riche couronne.

Au Baudry.

LE

# CHANT DU TOURNOI.

# LE CHANT DU TOURNOI.

---

On croit que Mélusine et ses puissantes fées,
Ont voltigé naguère autour de ces trophées.

PARSEVAL DE GRANDMAISON,
De l'Académie française.

Si nous avions nos antiques trouvères,
Si nous avions nos ménestrels joyeux,
Ils rediraient, sur le luth de nos pères,
Des preux Normands les combats merveilleux.

LE COMTE ERNEST DE BLOSSEVILLE.

Ton nom, toujours, France chérie,
Même aux siècles de barbarie
De l'oubli fut victorieux.

ALFRED DE GUYON.

Honneur, honneur et gloire aux dames de la France,
Pour elles, à jamais, amour et loyauté !
S'il faut périr un jour aux champs de la vaillance,
Notre dernier soupir sera pour la beauté.

Si le sort nous épargne, après une victoire
Nous mettrons à leurs pieds les palmes des vainqueurs,
Nous viendrons leur offrir nos couronnes de gloire,
Les drapeaux ennemis, nos armes et nos cœurs.

Honneur, honneur et gloire aux enfants de la Gaule,
Quand de Rome abattue ils foulaient les sillons,
Le front orné de gui, de verveine et de saule,
Au pied de ses remparts campaient leurs bataillons.
Ceux qu'épargnait le sort, après une victoire,
Offraient à la beauté la coupe du vainqueur,
Souvent ils échangeaient leur couronne de gloire
Pour un bracelet d'or, quelquefois pour un cœur!

Honneur, honneur et gloire à ce peuple de braves
Que conduisait Rollon aux combats meurtriers!
Quand exilés jadis des rochers scandinaves,
Sur ces bords ils cherchaient la mort ou des lauriers!
Ceux qu'épargnait le sort, après une victoire,
Offraient à la beauté le butin du vainqueur,

Alors ils échangeaient leur couronne de gloire
Pour un bracelet d'or, quelquefois pour un cœur!

Parfois en fredonnant les tensons romanesques,
Qui charmaient les échos des rives de l'Adour,
Au rendez-vous du soir, sous les balcons mauresques,
Nos guerriers obtenaient tendres regards d'amour;
Mais revenant en France, après une victoire,
C'est là qu'ils rapportaient les lauriers du vainqueur
Et venaient échanger leur couronne de gloire
Pour un bracelet d'or, quelquefois pour un cœur!

Au pied des ruines du château de Sorel.

LA

# MORT D'UNE TRAPPISTINE.

# LA MORT D'UNE TRAPPISTINE.

---

Adieu, chapelle solitaire,
Saint asile des tendres cœurs,
D'où le parfum de la prière
Monte avec le parfum des fleurs.

L'ABBÉ LE COMTE.

Saviez-vous les écueils de cette mer immonde,
Quand vous avez voulu, dans une anse profonde
Dérober votre voile au vent?

JEAN-PIERRE VEYRAT.

J'aimerai ces âmes d'élite que le Seigneur a choisies, qui, renfermées dans les cloîtres, attirent sur tout un peuple l'abondance des bénédictions célestes et contribuent souvent plus au bien d'un diocèse que les mesures les plus sages, les plus louables, et que tous recommandent et admirent.

† EUGÈNE REGNAULT,
Évêque de Chartres.

Au monastère il est doux de mourir,
Une âme, ici, n'est point épouvantée,
Elle sourit, doucement emportée
Auprès de Dieu qui promet l'avenir.

De cet asile une sainte a fait choix :
Un bénitier, un livre de prière,
Un lit de bure, un modeste rosaire
Et le tableau d'un Dieu mort sur la croix.

Un sablier qui servit constamment
A calculer des heures douloureuses,
Et la lueur des lampes ténébreuses
De son réduit voilà tout l'ornement.

Dès sa jeunesse elle avait dit adieu
Aux vanités trompeuses de ce monde,
Depuis ce jour, la grâce qui l'inonde
Brûle son cœur qui soupire après Dieu.

Dans ce séjour d'austère piété,
Agonisante, une femme en prière
Bégaye encore à son heure dernière
Des mots fervents à la divinité.

Prête à quitter ce séjour de douleur,
De l'humble lit elle cherche à descendre
Pour se traîner sur la paille et la cendre,
Où la visite un Dieu consolateur.

Lève ton front, voici ton dernier jour,
Rien ici bas n'appela ton sourire
Et ta ferveur a fait un long martyre
Des ans passés au terrestre séjour.

Remonte aux cieux, tes vertus t'y suivront,
Les séraphins ont déployé leurs ailes
Pour t'emmener aux voûtes éternelles,
Où Dieu t'attend pour couronner ton front.

Au Monastère de la Cour Pétralle.

# A LA NUIT.

# A LA NUIT.

Qui n'aime point la nuit n'aime rien sur la terre.

Baron Guiraud,
De l'Académie française.

C'est la reine des nuits, ramenant avec grâce
Son cortège silencieux,
Tous ces soleils lointains qui dorment dans l'espace.
Email blanc sur l'azur des cieux.

L'abbé Le Comte.

Le songe de vos nuits ne voit que des étoiles,
Le soleil de vos jours n'a point d'ombre à bannir;
Et le calme présent vous cache de ses voiles,
Les lointains orageux du douteux avenir.

Comte Eugène de Lonlay.

Salut, ô nuit, salut! Ta fraîcheur vaporeuse
Qui ranime les fleurs de nos gazons naissans,
Porte aussi dans nos cœurs le doux repos des sens,
Calme l'âme agitée et la rend plus heureuse.

Quand la brise du soir apporte les parfums
Que nous devons aux fleurs qu'a fait naître l'aurore,
Je porte ici mes pas et loin des importuns
Ma voix devient alors plus tendre et plus sonore;
A la mélancolie abandonnant mon cœur,
Assise sous ton ombre, ô blanche clématite,
Je n'échangerais pas cet instant de langueur
Contre les vains plaisirs d'un monde que j'évite.

Le soleil pâlissant disparait à nos yeux,
Un voile aérien, une vapeur légère
Descend, grandit, s'étend! et du sein de la terre
S'échappe le brouillard qui monte vers les cieux!
Le crépuscule meurt et les teintes plus sombres,
Les nuages foncés ont rembruni les ombres.
A peine à la lueur des astres incertains,
Distinguons-nous encor la cime des sapins;
Le rideau de la nuit, pour voiler la nature,
Déroule au haut des cieux sa lugubre parure;
Mais la lune descend du dôme illimité
Et son pâle flambeau parcourt l'immensité!

Un nuage léger voilant ta douce flamme
A pâli tes rayons, ô ma reine des nuits!
Pour charmer mes instants, pour tromper mes ennuis,
De pensers studieux viens échauffer mon âme!
Au milieu de la nuit, déroulant l'avenir
Près de son trépied d'or, faisant croire aux miracles,
On vit la pythonisse annoncer les oracles
Et prédire aux mortels ce qui dut s'accómplir:
De lire en nos destins avais-tu la puissance?
Des siècles perçais-tu la sombre obscurité?
Des temps où nous vivons, avais-tu connaissance?
Quels noms vis-tu gravés pour l'immortalité?
Dis-moi si du triomphe un jour j'aurai la fête,
Si l'avenir réserve une fleur pour ma tête?...

Mais pourquoi me bercer d'un vain et fol orgueil,
Au chemin de la gloire il est plus d'un écueil
Et l'on s'enivre en vain d'une douce chimère.
La louange du monde est parfois mensongère,
Fuyons sa voix de peur que notre vanité
Ne soit notre seul droit à la célébrité.

Ainsi j'usais le temps et dans ma rêverie
Promenant mes loisirs dans nos riants enclos,
Mes pieds foulaient encor l'herbe de la prairie
A l'heure où la fatigue apporte le repos.
Je songeais aux beaux jours de la naïve enfance,
A tous les ris joyeux de l'âge insouciant
Où l'on jette à la vie un cœur imprévoyant :
Heureux qu'on est alors d'ignorer la souffrance.

Mais si le dernier jour doit tous nous rallier,
Pourquoi tant de regrets en quittant cette vie ?
L'inexorable sort au gré de notre envie
Ne remplit pas deux fois le fatal sablier !
De la terre, les biens sont-ils si désirables,
Pour causer des regrets à nos cœurs attristés ?
Prenons-nous des erreurs pour des réalités ?
Et tous ces vains plaisirs, fussent-ils plus durables,
Que peuvent sur le temps nos discours superflus ?
Son vol nous déroba nos heures fortunées,
Si parfois le bonheur embellit nos années,
Il fuit comme un éclair qui brille et qui n'est plus.

Mais le timbre a frappé l'heure mystérieuse
Que redoute parfois une femme peureuse,
Quittant le vert bocage, il me sembla soudain
Entendre répéter par un écho lointain :

Salut, ô nuit, salut ! Ta fraîcheur vaporeuse,
Qui ranime les fleurs de nos gazons naissans,
Porte aussi dans nos cœurs le doux repos des sens,
Calme l'âme agitée et la rend plus heureuse.

Au Baudry.

A LA MÉMOIRE

# D'UN CURÉ DE CAMPAGNE.

A LA MÉMOIRE

# D'UN CURÉ DE CAMPAGNE.

Le Curé doit avoir toujours l'Évangile à la main, toujours sous les yeux, toujours dans le cœur; un bon prêtre est un commentaire vivant de ce livre divin.

DE LAMARTINE,
De l'Académie française.

Je me suis cherché des échos dans plusieurs langues.

JULES LE FÈVRE.

« Cuanto debemos adorar y amar à este gran Dios,
« que, en medio del tumulto que producen las pasiones
« y movimientos de la tierra, forma en silencio sus escogidos, para sacarlos del abismo en que su flaqueza los
« sumerge. »

OLAVIDE.

Jamais il ne contait des histoires frivoles,
Mais, aux infortunés il disait les paroles
Du Sauveur; et vers lui, portant leur souvenir,
Ils bénissaient leurs maux songeant à l'avenir;

De ce simple hameau, le conseil et le père,
Il voua tous ses jours aux pauvres de la terre;
Hier, en le voyant pour la dernière fois,
J'écoutais les accents de sa mourante voix;
Là, rien ne l'entourait de la pompe funèbre
Qui précède au cercueil l'homme riche ou célèbre.
Avec calme il parlait des moments limités,
Qu'aux malheureux mortels le Seigneur a comptés.
Son âme s'envola vers le Dieu qui console,
Et sur son front, déjà lui servaient d'auréole
Ses longs cheveux blanchis par quatre-vingts hivers.
Chacun pleure en parlant de ses bienfaits divers,
Sa dépouille mortelle au tombeau va descendre,
Un marbre fastueux n'ornera point sa cendre.
Qu'importe un monument à ses restes pieux?
Aux cœurs qui l'ont connu son nom parlera mieux.
Son nom pare sa tombe et suffit à sa gloire,
L'indigent le prononce et bénit sa mémoire;
Et nous, prions! Heureux au milieu des élus,
Il soutiendra d'en haut ceux qu'il ne bénit plus.

Rueil.

A MONSIEUR

# PARSEVAL DE GRANDMAISON

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

A MONSIEUR

# PARSEVAL DE GRANDMAISON

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Que tes yeux protecteurs veillent sur mon esquif.

ANCELOT,
De l'Académie française.

Paraissez maintenant, vous que la poésie
Invite à composer sa divine ambroisie!
Briguez le prix qu'on doit à vos aimables vers.

PARSEVAL DE GRANDMAISON,
De l'Académie française.

La baguette divine a touché votre front.

DE SAINT-VALRY.

Lorsqu'à l'aube du jour, visitant ses domaines,
On voit l'aigle planant aux régions lointaines,
De nos plus hauts sommets dépasser la hauteur,
Traversant l'empirée avec un vol rapide,

Sur la faible fauvette à l'aile encor timide
Il abaisse parfois un regard protecteur.
Tel, votre doux suffrage encourageait ma lyre,
Alors qu'à mes chansons vous daignâtes sourire ;
Dans mon cœur s'élevait un sentiment d'orgueil
Et ce jour je rêvai la gloire sans écueil !
Puis en lisant vos vers, tous brillants d'harmonie,
Mon esprit admirait votre profond génie !
Du cigne de Mantoue, élégant traducteur,
*Delille* vous légua son talent enchanteur.

En consacrant ces vers à la reconnaissance
Je déplore aujourd'hui ma triste insuffisance :
Que n'ai-je, en modulant ce chant qui vous est dû,
Ce luth que près de vous la gloire a suspendu.

Paris.

RÉPONSE A MON NEVEU

# EDMOND DE CHAVOY.

# RÉPONSE.

---

Le troubadour n'en conçut pas d'envie;
De ses succès il était orgueilleux.
Qu'ils étaient doux pour son âme ravie,
Comme il aimait ses chants délicieux!

EDMOND DE CHAVOY.

« El dulce lamentar de dos pastores
« Salicio juntamente y Nemeroso
« He de cantar sus quejas imitando;
« Cuyas ovejas al cantar sabroso
« Estaban muy atentas, los amores
« De pacer olvidadas escuchando. »

GARCILASO.

Un nom tient si peu de place,
Un cœur si vite est glacé!

ROGER DE BEAUVOIR.

Sans étude et sans art, aux vieux chants du trouvère
Parfois j'osai mêler ma voix vive et légère,
Célébrant les talents, la gloire, les amours,
J'imitais les tensons de nos gais troubadours

Et sans examiner si la route est glissante,
Joyeuse, je suivais la muse imprévoyante.
Aujourd'hui, plus instruite à craindre les revers,
Pourquoi viens-tu, poète, encourager mes vers?
As-tu donc oublié que mon adolescence
S'écoula lentement, sans que l'expérience
M'arrachant aux ennuis d'un stérile devoir,
Fit briller à mes yeux les charmes du savoir?
Mais un jour qu'on vantait Rome, Athènes, la France,
Sentant mon front rougir de ma triste ignorance,
Je m'échappai confuse, et les yeux tout en pleurs
Bientôt j'interrogeai nos célèbres auteurs.
Mais ma pensée, alors incertaine, douteuse,
S'effrayait aux sentiers d'une route épineuse;
M'imposant un travail constant, ma volonté
Sut enfin réparer ma longue oisiveté.
Depuis cet heureux jour, la bienfaisante étude
Vient avec ses trésors charmer ma solitude.
Doucement occupée à de féconds loisirs,
Mes travaux sont des jeux, ces jeux sont mes plaisirs.
Souvent, en voyageant sur la sphère et la carte,
Je crus voir un héros sur les débris de Sparte :

Au tombeau des trois cents il portait des lauriers,
Un descendant d'Omar l'abattit à ses pieds!...
Où sont tes demi-dieux et tes marbres antiques,
Corinthe? tes tableaux, tes superbes portiques;
Tes remparts hérissés du fer de la valeur,
Ton bataillon sacré, Thèbes et ta splendeur?...
Tel, un spectre sanglant dont la voix pleure et gronde,
Semble vouloir hurler des chants d'un autre monde
Et vient des sombres bords, au malade endormi,
Présenter un tableau dont son cœur a frémi;
Telle aussi je crus voir la Grèce infortunée,
Poussant un cri lugubre, expirante, enchaînée!...
Ses cris n'ont plus d'échos et son peuple qui dort,
A vu sans la venger, Mahomet et la mort.
Resteras-tu long-temps et muette et glacée,
Hellé? réveille-toi! — Mais pourquoi ma pensée
Va-t-elle errer si loin sans guide et sans pinceaux?
Trop faible est mon crayon pour de hardis tableaux.

Poète, pour qu'à toi ma faible voix réponde,
J'ai demandé des vers à ma muse inféconde.

Ah! si guidant l'élan d'un vol capricieux,
A mon timide essor, ton art ingénieux
Prêtait les sons brillants d'une corde sonore,
Confiante en mes vers je chanterais encore.
La muse t'accueillit aux pieds de ses autels,
Moi, suivant les sentiers des vulgaires mortels,
Jamais je ne saurai, par des accents de flamme,
Jeter l'enthousiasme et le trouble dans l'âme.
Pour de simples écrits, fruits de mon doux loisir,
Pourquoi donc dans tes vers me parler d'avenir?
De mon chant paresseux, l'inégale harmonie
Ignore les accords qu'enfante le génie.
La gloire m'effrairait, et la célébrité
Ne vaut pas de mes jours la calme obscurité:
L'océan de la gloire est fertile en naufrages
Et mon esquif léger redoute les orages.

Il est vrai, j'ai reçu les savantes leçons
D'un illustre poète et lui dois mes chansons.
Craintive, j'allais fuir loin du sol poétique,
J'en repris les sentiers à sa voix prophétique,

Alors qu'il vint doter mes vers aventureux
D'une rime plus riche et d'un mot plus heureux.
Ce fut à son retour de l'âpre Moscovie
Qu'il rendit à ma muse une seconde vie;
Je compris les beaux vers de la touchante Olga
Qu'il avait esquissés aux rives du Volga.
Ainsi qu'un jeune ormeau courbé par la tempête,
Aux accents de sa voix j'ai relevé la tête;
Dans un chemin plus vaste il a guidé mes pas.
Je suis comme la fleur passagère ici bas,
Du lys qui croît près d'elle, un rameau la protége
Et la parfume encor d'une odorante neige.
Ne puis-je pas écrire aux amis de mon choix?
Leur cœur est mon écho, mon public est leur voix;
Et qu'elle soit brûlante, ou joyeuse, ou glacée,
Toujours ils pourront lire au fond de ma pensée,
Soit qu'elle erre à loisir aux arides déserts,
Ou qu'elle aime à flotter sur la vague des mers;
Soit que chantant la foudre et l'éclat des tempêtes,
Qui des pins orgueilleux vient fracasser les têtes,
Ou l'éclair scintillant qui semble s'approcher
En jetant ses reflets de rocher en rocher.

Variant mes tableaux, bientôt après l'orage
Succèdera peut-être un riant paysage?
Les pâtres d'alentour assis sous un ormeau
Et le champêtre bal des filles du hameau,
Ou la harpe d'Eole aux roses suspendue
Résonnant mollement à demi détendue.
Souvent je vais rêver dans les bosquets fleuris
Par tes aimables vers élégamment décrits;
Là, je vois des essaims d'abeilles diligentes,
La verte libellule aux ailes transparentes,
Puis l'oiseau qui nous charme à la saison des fleurs
Et le dôme d'azur aux changeantes couleurs.
Quel beau spectacle à peindre! Impuissant interprète
Pourquoi donc tant oser quand on n'est pas poète?
D'où me vient ce caprice? Il embellit mes jours.
Ah! si c'est une erreur, qu'elle dure toujours!
Charmante illusion ne me sois pas ravie,
Et ne laissons pas fuir l'éclair de notre vie
Sans dérober, parfois, au vol léger du temps,
Un mot, un souvenir, pour charmer nos vieux ans.

Au Baudry.

# CHANT DE SAPHO.

# CHANT DE SAPHO.

---

Ainsi parla Sapho, debout sur le rivage,
Et près d'elle, à genoux, les filles de Lesbos
Se penchaient sur l'abîme et contemplaient les flots.

DE LAMARTINE,
De l'Académie française.

Je veux des jours en paix et des nuits sans alarmes.

GUSTAVE DE LARENAUDIÈRE.

Celle qu'il faut pleurer, autrefois sans rivale,
A cherché le bonheur à la clarté fatale
De l'amoureux flambeau.

Madame AMABLE TASTU.

« Des songes du bonheur mon âme est poursuivie;
« Pénibles ou riants, il est des souvenirs
« Qui viennent s'emparer des heures de la vie,
« Et qu'on ne peut chasser même au sein des plaisirs:

« Car l'existence est triste, à qui souffre en silence;
« On demande l'oubli de ses maux au sommeil,
« Mais quand on a perdu tout, jusqu'à l'espérance,
« Les rêves de la nuit sont amers au réveil.

« Comme dans l'air scintille et meurt une étincelle,
« Vite tout disparaît : amour, beauté, plaisir;
« Ma jeunesse est flétrie, en vain je me rappelle
« Ces moments de bonheur qu'on ne peut ressaisir.

« Phaon parut un jour, ce fut toute ma vie,
« Il disait que moi seule avait su le charmer;
« Mais bientôt, de l'oubli, cette erreur fut suivie,
« Pourtant mon âme est belle et mon cœur sait aimer.

« Qu'importe, il sut tromper ma crédule tendresse,
« A moi, folle, qui crus à ses serments d'amours,
« Et déjà les ennuis ont remplacé l'ivresse
« Que naguère il disait devoir durer toujours.

« Pourtant que je l'aimais! comme en ses bras bercée
« Mes jours s'embellissaient des reflets du bonheur!
« Si de quelques chagrins mon âme était froissée,
« Sa voix savait si bien endormir ma douleur!

« Il disait me vouloir être toujours fidèle
« Et son front jeune et beau s'appuyait sur le mien;
« Moi, je croyais mes jours abrités sous son aile
« Et mon cœur confiant palpitait près du sien.

« Puis alors, dans sa main, ma main était pressée,
« Il vivait de ma vie, — alors il le disait! —
« Aujourd'hui je suis loin, bien loin de sa pensée
« Et pour lui ma tendresse a perdu son attrait.

« Le prestige a cessé: trop fière pour me plaindre,
« Dérobons à ses yeux les chagrins de mon cœur,
« Soyons indifférente, allons, il faut le feindre;
« Qu'il lise sur mon front le calme et la froideur.

« Mais pourquoi le tromper? Qu'il vienne faire entendre
« A sa chère Sapho qui l'avait su charmer,
« Quelque mot consolant du moins, s'il n'est pas tendre,
« Et qu'il feigne parfois encore de m'aimer. »

Hélas! l'ingrat Phaon n'eut pitié du délire
De la jeune Sapho, la muse de Lesbos;
Aux rochers de Leucade elle brisa sa lyre,
Et, se jetant dans l'onde, y chercha le repos!

Paris.

A MADAME VIRGINIE ANCELOT.

# A MADAME VIRGINIE ANCELOT.

---

Qui t'apprit ce secret? Mon peintre poétique,
Peintre de la pensée, oh! sais tu que c'est beau
De tenir ainsi l'âme au bout de ton pinceau
Et puis de la poser sur la toile magique!

Madame ANAÏS SÉGALAS.

O divina pintura, ilusion grata
De los ojos y el alma! De que vena
Sacas y colorido,
Que el alba el velo cándido retrata,
Cuando asoma serena
Por el oriente en rayos encendido?

MELENDEZ.

Moi, je m'étais laissé entraîner comme au fil de l'eau, à ce qu'il y a de plus doux et de plus entraînant au monde, la causerie d'une femme distinguée par le cœur et l'esprit.

A. DE SAINT-VALRY.

Dis-moi donc qui t'apprit ce charmant assemblage
Dont Rubens composa ses brillantes couleurs?
Quoi! pour moi tu prendrais tes pinceaux enchanteurs;
De mes traits inconnus tu tracerais l'image?

Toi, dont l'habile main reproduisait jadis
Les regards inspirés, les fronts de l'éloquence!
Je me dis aujourd'hui : — D'où vient sa bienveillance?
Et d'être sans talents, près de toi je rougis.
Mais en peignant mes traits, célèbre Virginie,
Tu lèves le rideau de mon obscurité;
Tes pinceaux deviendront mon immortalité,
Elle naîtra de ton génie (1).

(1) Depuis cette époque, Madame Ancelot s'est rendue célèbre à d'autres titres. Négligeant ses pinceaux pour la plume, elle a donné successivement au Théâtre-Français : *Marie, ou Trois Époques*, *Isabelle*, comédies en trois actes, puis *le Mariage Raisonnable* et *le Château de ma Nièce*, comédies en un acte; ouvrages qui ont obtenu d'éclatants succès, ainsi qu'un grand nombre de pièces charmantes représentées sur d'autres scènes. Ces diverses œuvres dramatiques ont été réunies en quatre volumes in-8°, auxquels il faut joindre quatre romans remarquables : *Gabrielle*, *Emérance*, *Médérine*, *Renée de Varville* et un volume de délicieuses nouvelles, intitulé : *Emprunts aux Salons de Paris*.

Madame Ancelot pourrait prendre pour devise cet hémistiche si connu, d'Horace :

« Ut pictura poesis ! »

Au Baudry.

# LE DÉPART.

Madame Ancelot

Lith. Dupuis à Laigle

LE DÉPART.

» Déjà tu vas partir! comme ce mot m'attriste



# LE DÉPART.

---

Lenore seule attendait le baiser du retour.

BURGER.

A darte el adios postrero
Llega ya tu tierno amante,
Lleno de llanto el semblánte,
Y de angustia el corazon.

ARRIAZA.

Nous avons tous quelqu'un qui manque sous nos toits,
Un visage qui manque à nos yeux, une voix
Qui nous vibrait au cœur et manque à notre oreille.

Madame ANAÏS SÉGALAS.

Déjà tu vas partir! pourtant j'étais joyeuse
En écoutant tes pas et le son de ta voix;
J'appuyais sur ton sein ma tête douloureuse;
Ma vie est une fête aux jours où je te vois.

Déjà tu vas partir! comme ce mot m'attriste!
Laisse tes bras long-temps m'enlacer sur ton cœur :
Ton absence, vois-tu, va me faire si triste,
Et loin de toi, pourrai-je espérer du bonheur?

Si peu souvent ensemble elles sont enchaînées,
Nos heures! en partant, tu prends mes jours heureux,
Reste! prolonge-les, ces heures fortunées,
Tes lèvres essuîront les larmes de mes yeux.

Oh! ne va pas aimer quelque belle Andalouse
Dans la riche Cadix, au doux pays des fleurs!
Dis que je n'aurai pas sujet d'être jalouse?
Ecris-moi bien souvent pour consoler mes pleurs.

Je ne vais plus savoir où poser ma tristesse;
Je sens qu'en te quittant mon cœur va se flétrir;
Il faudra, loin de toi, dont j'aime la tendresse,
Vivre sombre, isolée, être seule à souffrir.

Souffrir! cela vaut mieux que de l'indifférence,
On ne s'aime pas moins en cessant de se voir;
De loin on songe encore à la même espérance:
Le bonheur du retour, l'ivresse du revoir!

Que la Tour de Castille et le lys de la France (1)
Sur le même étendard te ramènent vainqueur!
Unis, vous punirez d'Albion l'arrogance,
Mon époux bien aimé; mais garde moi ton cœur.

---

(1) Strophe supprimée à cause de la censure.

# AUX RUINES D'ANET.

# AUX RUINES D'ANET.

La dernière des fées,
Avec ses fleurs, son sceptre et ses trophées,
Se balança sur le château d'Anet.

A. BIGNAN.

C'est là que, de Diane oubliant les années,
Henri-Deux lui donnait des heures fortunées,
Et répandait croissants et chiffres amoureux.

EDOUARD D'ANGLEMONT.

O fantaisie! mère des fables riantes, des génies et des fées, enchanteresse aux brillants mensonges!

CHARLES NODIER,
De l'Académie française.

Salut, vieille tourelle, autrefois fastueuse,
Où Diane a chanté sa ballade amoureuse;
Où son chiffre enlacé dans de riants festons
Au retour de Henri décorait les frontons,

Lorsqu'après les combats, à l'ombre du mystère,
Il venait oublier ses fatigues de guerre
Et long-temps s'enivrer au doux soir du retour
De tendre volupté, de baisers et d'amour.

Aux jours d'été, tous deux, somptueuse demeure!
Ils promenaient leurs pas aux rivages de l'Eure;
Le cygne au blanc duvet, écartant les roseaux,
Aux brises du matin se jouait sur les eaux.
Leur cristal reflétait le vieux saule aquatique,
Les grands pins dispersaient leur souffle aromatique
Et du sein des ormeaux, s'élevant dans les airs,
Les ramiers, en passant, roucoulaient leurs concerts.

Vers trois siècles d'oubli, reportant ma pensée,
J'entends du troubadour la lyre cadencée;
Des mâles sons guerriers, comme au jour des tournois,
Du noble damoisel vont soutenir la voix,
Et de leurs gais tensons je crois entendre encore
Les gothiques refrains sur la harpe sonore.

Mais hélas! il n'est plus rien que le souvenir
Qui nous rappelle ici ta grandeur éclipsée,
On oublîra bientôt que ta gloire est passée
Avec la nuit des temps qui vient tout engloutir.

Anet, il s'est enfui l'éclat de tes prodiges,
Ton siècle de féerie a perdu ses prestiges,
Et rien, au voyageur ne dira désormais,
Que dans ce lieu désert s'élevait un palais
Tout embelli de marbre et luisant de dorures;
Qu'aux pieds de la beauté, les chevaliers français,
De retour de la plaine ou des taillis épais,
Déposaient leur écharpe et leurs riches armures!

Hélas! tout disparaît, en vain j'écoute encor,
Le cerf ne bondit plus au son lointain du cor.
Pour de brillants combats plus rien ne se prépare,
L'œil chercherait en vain quelque léger pavois;
Dans les bois on n'entend sonner nulle fanfare,
Nul chevalier ne court à de vaillants exploits.

On ne voit s'embellir d'aucun travail de fée
Quelque guidon brodé, quelque soyeux trophée;
Nulle jeune beauté, captive dans la tour,
Victime d'un tuteur jaloux de tant de charmes,
Ne passe plus ses jours dans les pleurs, les alarmes,
Songeant au Page aimé qui promit son retour.

Pour voir les bords de l'Eure en ces lieux amenée,
Nos pas seuls ont foulé ton herbe abandonnée;
Près de ces vieux débris que la ronce a couverts,
Viens, douce poésie, esquisser quelques vers.

Entrons dans ce bateau, sous le saule qui pleure,
Berçons-nous mollement sur les roseaux de l'Eure;
Mais viens avant le soir, — car je craindrais la nuit
Si j'étais dans les bois, ou seule, ou loin du bruit. —
On m'a dit qu'un vieux pâtre, errant dans ces décombres,
Pensa mourir de peur, en regardant deux ombres
Qui semblaient s'embrasser vers l'heure de minuit!...
C'était Henri, sans doute, et sa belle maîtresse

Qui revenaient tous deux se parler de tendresse (1);
Mais le pâtre a cru voir quelque malin esprit.

Laissons tes revenants courir à l'aventure,
Anet, comme un hommage accueille mes accords :
Puisse, parfois, ma voix mêler son vain murmure
Au bruit de l'eau qui coule en caressant tes bords !

Anet.

(1) Le roi Henri II et Diane de Poitiers, sa maîtresse, habitaient le château d'Anet, bâti au bord de la rivière de l'Eure.

---

Depuis que ces vers sont composés, le château d'Anet a été splendidement restauré. Il est noblement habité par des anges de piété et de bienfaisance.

# LE CHANT DU KLEPHTE.

# LE CHANT DU KLEPHTE.

---

Et la Grèce, pleurant sa puissance éclipsée
Sur ses rudes vainqueurs règne par la pensée.

ANCELOT,
De l'Académie française.

Libres enfants d'Hellé, n'acceptez point les chaînes
Des esclaves de Mahomet.

Comte JULES DE RESSÉGUIER.

Réveillez-vous, martyrs célèbres!
L'église remonte à son rang,
Tout chrétien, dans ces jours funèbres,
Reçoit le baptême de sang.

Marquis DE VALORI.

La Grèce a retenti d'un signal de détresse,
Des vaisseaux musulmans on découvre les mâts:
— Aux armes! — les héros de la moderne Grèce!
Qu'un cri de liberté vous amène aux combats.

Laisserez-vous les Turcs descendre de leurs flottes,
Et le croissant d'Omar s'élever sur nos bords?
Aux armes! Où sont-ils, nos braves Souliotes?
Les Klephtes sont-ils morts?

Et n'ont-ils plus pour vous que des pleurs, ombres saintes?
Hellas, Riga, Cristos, Gouras et Canaris,
Des fers, leurs bras ont-ils conservé les empreintes?
Vous ont-ils oubliés, Kitzos et Botzaris?
Héros tombés pour nous que vous vouliez défendre,
Et qui priez aux cieux, protégez nos efforts!
J'entends déjà nos cris d'alarmes se répandre :
Les Klephtes sont-ils morts?

Adieu l'éclat du sabre et le vin de Candie,
Les cris de liberté, le doux chant des amours;
Et de Tyrtée, adieu la noble mélodie,
Adieu! Dans l'esclavage il n'est plus de beaux jours!
En vain vous chercherez votre île, ô! Psariotes,
Et la croix des chrétiens qui brillait sur vos forts,

Le sabre n'est plus rien, forbans et Moréotes:
Les vieux Klephtes sont morts?

Au Baudry.

# TRISTESSE.

A MON NEVEU ADRIEN DE CHAVOY,

LIEUTENANT DE FRÉGATE.

# TRISTESSE.

Et je prirai le ciel de mesurer les vents
A la nef que conduit la voile aux plits mouvants

AUGUSTE LACAUSSADE.

Pour moi, lorsque la mer est douce
Je ris, je chante sur le pont,
Et je ne crains point qu'un fripon
En passant m'éclabousse.

Vieille chanson.

L'orage en vain sur vous creuse d'immenses rides,
Il bouleverse en vain vos sombres profondeurs;
A peine a-t-il passé, que vos plaines limpides,
Retrouvent tout leur calme et toutes leurs splendeurs.

A. AUTRAN.

Bien jeune, il avait vu les gourbis des sauvages,
Madagascar, Bougie, et de fougueux orages,
Et les écueils des mers! Il appelait le jour

Où joyeux il devait revoir le sol de France,
Et ne prévoyait pas que déjà la souffrance
L'attendait au retour.

Voyez, ses longs regards sont voilés de nuages;
Va-t-il mourir au port après ses longs voyages?
Ses jours passeront-ils comme un souffle au printemps?
Ou bien comme la fleur qui s'effeuille inconnue,
Sans qu'un peu de rosée, hélas! soit survenue
Prolonger ses instants?

Si j'étais près de lui pour calmer sa souffrance,
Oh! comme je saurais lui parler d'espérance;
Chaque soir, pour adieu, je dirais: — « à demain! » —
Car il n'a même pas, loin des bras de sa mère,
Un seul, un seul ami pour venir le distraire
Et lui serrer la main.

Pitié pour lui, mon Dieu! grâce pour son jeune âge!

Que quelque voix amie en lui criant: — « courage! » —
De son front morne et triste efface la pâleur.
Et toi, Vierge des mers, écoute ma prière,
Fais désormais pour lui, fais de sa vie entière
Un long jour de bonheur.

Si nos vœux s'exauçaient, elle serait heureuse
Sa vie! A la merci de la vague écumeuse,
Toujours elle serait à l'abri des autans.
Puissent nos souvenirs, au moins, comme un dictame
Bercer ses longs ennuis, et nos voix dans son âme
Y résonner long-temps!

Avranches.

# ODE

# A MONSIEUR DE LAMARTINE,

## DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

# ODE

# A MONSIEUR DE LAMARTINE.

---

Chante-nous les amours célestes, infinies.

A. DE BEAUCHESNE.

Poésie! ô jeune aigle! oh! dérobe à la terre
De ton vol infini l'éblouissant mystère.

ALEXANDRE SOUMET,
De l'Académie française.

Qu'il est doux pour mon cœur, à l'approche du soir,
De répéter tes vers dont mon âme est charmée.

ALPHONSE LE FLAGUAIS.

Si versant l'hydromel dans la coupe odorante,
Les cheveux enlacés dans les fleurs d'amaranthe,
Des guerriers je savais enchanter les regards;

Si j'avais les beaux yeux des filles de la Gaule,
Leur parler prophétique et sur leur blanche épaule
La faucille d'or pur tombant avec les dards !

Portant le gui sacré, dans ces siècles antiques,
Si prêtresse inspirée, aux autels druidiques,
Ma voix avait prédit l'orage et les beaux jours ;
Si mêlant mes chansons aux accords des guitares,
J'avais ému les cœurs des Francs demi-barbares,
Et soumis leur valeur au pouvoir des amours !

Si mariant sa voix à la voix des orages,
Mon luth eût retenti dans ces âmes sauvages
Par des accents de guerre ou des hymnes de paix ;
Si des enfants d'Odin j'avais chanté la gloire,
Si j'avais de Fingal redit la longue histoire
Et du barde inspiré les vieux chants écossais !

Ou, si j'avais l'éclat des jeunes bayadères,

La fraîcheur de leur voix et leurs danses légères,
Sous les plis gracieux du voile parfumé;
Ou, si voguant le soir sur de blanches gondoles,
Je savais répéter les tendres barcaroles
Douces comme les fleurs du cytise embaumé!

Roi des bardes français! à l'ombre d'un vieux chêne
On m'eût vue enlacer le lys et la verveine;
Attentive, écoutant tes chants harmonieux,
Ma main te couvrirait de palmes poétiques,
Et ma voix solitaire, aux flots adriatiques
Redirait chaque soir tes vers mélodieux!

Du fabuleux rocher, si gravissant les cimes,
Je pouvais dérober un de tes chants sublimes,
Et planer à loisir sous les feux du soleil;
Si descendant vers moi des chants de l'empirée
La muse m'apportait l'écharpe consacrée,
C'est toi que chanterait ma lyre à son réveil!

Mais hélas! vain espoir, la muse, ô Lamartine!
Qui remit dans tes mains une lyre argentine,
T'apprit seul à former des accords doux et purs;
A tes banquets joyeux, l'ange de poésie,
Pour mes lèvres jamais ne versa l'ambroisie
Et, voués à l'oubli, mes chants naissent obscurs!

Et pourtant, ma pensée errante et voyageuse,
Aime à se balancer sur la mer orageuse
Aux douteuses clartés de l'astre inspirateur.
M'arrêtant pour rêver, sous la voile qui flotte,
Je mêle mes accords aux chansons du pilote,
Et du ciel étoilé j'admire la splendeur!

J'aime à chanter le frais des brises matinales,
Et l'ombre des créneaux et des tours féodales,
Et l'abri des sapins par le vent balancés.
Souvent, du moyen-âge évoquant la poussière,
L'ange des souvenirs docile à ma prière
M'a, de nos paladins, redit les faits passés.

Que de fois, vers le soir, le souffle du zéphire
Me sembla murmurer tout bas le nom d'Elvire
Comme un son descendu de la voûte des cieux,
Et ma voix, un instant par le charme entraînée...
Mais elle s'arrêtait aussitôt, étonnée
D'avoir osé troubler ce chant si gracieux.

Toi, que le cœur nomma — Notre plus beau génie!
Tu dédaignes sans doute un luth sans harmonie,
Qui, faible et sans échos, dort au fond des déserts?
Pourtant, si j'en croyais la muse qui m'inspire,
Tout bas elle me dit qu'un bienveillant sourire
De notre Lamartine accueillera mes vers!

Au Baudry.

# LA CAPTIVE DE BLAYE.

A. S. A. R. MADAME LA DUCHESSE DE BERRY.

# LA CAPTIVE DE BLAYE.

On ne fracasse pas les trônes légitimes,
Sans que quelques éclats blessent quelques victimes.

F. PONSARD.

Ne faut-il pas qu'il reste aux funérailles d'une monarchie de tant de siècles, quelques vieux amis qui suivent le deuil?

Madame ANCELOT.

Les noms les plus illustres demeurent quelques années, puis ils sont envahis par la mer montante des siècles.

JEAN-PIERRE VEYRAT.

Dans un charmant climat que n'atteint pas l'orage,
Où la fleur parfumée embaume les gazons,
Blonde et folâtre enfant, rieuse, sous l'ombrage
On la vit effeuiller l'églantier des buissons,

Puis regarder sortir de la bouillante étuve
Les grands sillons de feu que lance le Vésuve;
Sans doute on lui parlait de sceptres et de rois?
Des flatteurs lui faisaient de superbes mensonges!
Crédule jeune fille! elle écoutait leur voix
Et se berçait la nuit dans de gracieux songes.
Fraîche comme la rose, ornement des vallons,
Elle rêvait ses fleurs et ses beaux papillons.

Un brick se balança sur la vague incertaine;
Il était pavoisé de tissus chatoyants,
D'écussons aux lys d'or, de soyeux drapeaux blancs,
Accourez à son bord, fraîche Napolitaine;
Venez, confiez-vous au souffle des zéphirs,
Tout vous parle de jeux, de gloire, de plaisirs;
Tout vous rit de bonheur, d'amour et d'espérance,
Jeune fille, venez pour être aimée en France!

Pour lui plaire, et pour mieux enchanter ses regards,
Comme on lui prodigua le luxe des bazars!

Tout fier de déployer ta magique industrie
Paris, tu dépassas les contes de féerie !
Cachemires, tissus, blondes, perles, brillants,
Etalés sur l'or pur des royales corbeilles,
Eblouissaient les yeux de leurs riches merveilles !
Des fleurs, partout des fleurs, puis les bronzes tonnants,
Mêlaient leurs bruits aux sons partis des cathédrales;
De l'autel de l'hymen, tournoyant en spirales,
Des nuages d'encens embaumaient le saint lieu
Et le peuple joyeux s'écriait : — « Gloire à Dieu ! »

Au Prince elle disait : — « Qu'il est doux d'être aimée !
« Près de toi que ma vie est belle et parfumée !
« Concerts, hymnes d'amour, bals, enivrants regards,
« Fêtes, riches palais, prestiges des beaux arts !
« Pour jouir de ces dons, c'est moi qu'on a choisie,
« Pour moi, tout est bonheur, riante poésie ;
« Que j'ai vite oublié mon ciel napolitain ! »
Parfois on les voyait ensemble le matin,
Puis ils disparaissaient vers d'obscures demeures;
Sans cortège, sans bruit et d'un pas diligent,

Sous le chaume, ils allaient secourir l'indigent.
Ah! que vite pour eux, déjà fuyaient les heures!

Elle arriva bientôt cette sanglante nuit!
Hâte-toi, ton bonheur, jeune femme, s'achève...
Dans tous les cœurs français, quel cri d'effroi s'élève?
Bras d'un vil assassin, quel monstre t'a conduit?
Méchants, soyez heureux! sa rage est assouvie...

Elle ne faisait plus que pleurer nuit et jour,
Le malheur dessécha les roses de sa vie
Et son cœur désapprit à palpiter d'amour.
Long-temps elle resta plaintive, désolée;
Mais Henri grandissait, et demi-consolée,
Un mot de ses enfants endormait sa douleur:
Pour eux, son cœur de mère espérait du bonheur!
La France en eux crut voir la céleste colombe,
Un gage de salut et de prospérités;
Et pourtant ils sont loin, bannis, déshérités!...
N'est-il donc de repos pour vous que dans la tombe,

Bourbons découronnés? Hôtes des vieux Stuarts,
Ah! l'ange du malheur vous fit de larges parts!

Les échos attristés, comme une voix qui prie,
Murmuraient le doux nom de la reine Marie
Sous le dôme connu des royales douleurs.
Un jour deux beaux enfants, les yeux mouillés de pleurs,
Dans leurs bras caressants, sur la rive étrangère
Essayaient de garder leur courageuse mère;
C'est en vain, elle part en leur criant: — « Adieu!
« Chaque jour pour la France! et pour moi, priez Dieu. »

Courbé comme le mât d'un navire en détresse,
Un vieux hêtre battu de l'orage et des vents,
Abaissant vers le sol ses rameaux vacillants,
D'une femme en prière abrita la faiblesse.
Ses pieds se sont meurtris aux ronces du chemin;
Mais il lui faut encor traverser la bruyère
Pour atteindre le toit de cette humble chaumière,
Où l'attend son lit dur et son morceau de pain!

Un vieux soldat s'écrie : — « Ah ! sainte Notre-Dame !
« Voyez, ils sont en sang, ses pauvres petits pieds !
« Comme vous avez froid, que vous souffrez, Madame ?
« Demain, je soutiendrai vos pas dans les halliers. »

« — Mes amis, près de vous je suis moins malheureuse,
« Pour mon fils, je veux voir s'il n'est pas un espoir ;
« Qu'il soit ou non trompé, je remplis un devoir.
« La mère de Henri doit être courageuse
« Et braver à la fois le sort et les autans.
« A mon titre de mère on me verra fidèle ;
« Et nourrie aujourd'hui du pain des indigents,
« Je dis encor : — tout pour la France, et tout par elle ! »

Naguère, en cette France, on la couvrait de fleurs ;
Mais il ne reste plus à cette pauvre femme
Que son cœur de héros, que nos vœux et nos pleurs,
Et l'immense intérêt qu'inspire sa grande âme !

Contemplons d'Holyrood le triste et noir palais
Et retournons encore au pays du vieux barde.
Sous le plaid montagnard un enfant nous regarde
Pour voir si nous venons du pays des Français;
C'est Henri que naguère une foule empressée
Entourait de ses soins, lorsqu'il reçut le jour!
C'est Henri dont l'heureuse enfance fut bercée
Avec de joyeux chants de valeur et d'amour;
Mais les troubles civils, déchaînés sur la France,
En un jour l'ont jeté loin du pays natal;
On l'exila du trône, et le destin fatal
Lui ravit tout, hormis nos cœurs et l'espérance!

Mais remettons à Dieu l'avenir incertain,
Bénissons-le toujours, quel que soit le destin.
Prions pour ceux qu'entraîne un aveugle délire.

Si pour moi l'avenir n'avait plus d'heureux jours,
Libre d'ambition il me reste ma lyre;
Elle ne connaît pas l'accent flatteur des cours,

Ni le chant du poète où la force étincelle;
Mais toujours au malheur elle sera fidèle!

Au Baudry.

# CANTILENA.

# CANTILENA.

Souvent femme varye,
Bien fol est qui s'y fye,
Une femme souvent
N'est qu'une plume au vent.

FRANÇOIS Ier.

O Dieu! Si nous prenions pour vous,
Les soins que nous prenons pour l'amour d'une femme,
Quels anges nous serions! Mais l'amour est si doux!

Madame DESBORDES VALMORE.

Mon ange, ne crains pas, de son charme vainqueur,
Qu'une autre pût jamais t'effacer de mon cœur :
C'est par l'âme que je t'adore.

JEAN REBOUL.

Quand vole l'abeille,
Dès l'aube vermeille,
Sitôt je m'éveille
Plein d'un doux émoi;

Rêvant douces choses,
Je cueille des roses,
Fraîches et mi-closes,
Pour aller vers toi.

Riante ou sensée
Ma jeune pensée
S'envole élancée
Où je crois te voir;
Doucement je pleure
Près de ta demeure,
En attendant l'heure
De l'adieu du soir;

Alors ton sourire
Double ton empire
Que je n'ose dire
Tremblant à tes pieds;
Souvent en cachette,
Jaloux, moi je guette

Ta mine coquette
Pour les chevaliers.

Que fait ma tristesse,
Que fait ma tendresse,
A l'enchanteresse
Dont l'œil m'enchaîna?
Rieuse, légère,
Elle désespère
L'amant trop sincère
Qu'elle devina.

Au Baudry.

# RÉPONSE

## A MONSIEUR LE MARQUIS DE VALORI.

# RÉPONSE

## A MONSIEUR LE MARQUIS DE VALORI.

---

Poète, vient rêver sous mes ombres fidèles.

AUGUSTE LACAUSSADE.

Mais qu'ai-je dit, Madame? est-il besoin pour vous
De conquérir si loin le tribut de nos fêtes?
Des Cyclades du Var, l'Iton serait jaloux,
Le ciel des îles d'or rit partout où vous êtes.

Marquis DE VALORI.

Chacun de nous t'a donné son suffrage
Et de tes vers garde le souvenir.

THÉODORE LEBRETON.

Qu'un être ambitieux rêve l'or du Pactole,
Courtisan du pouvoir qu'il intrigue à la cour;
J'aime mieux votre voix qui pleure et qui console,
Que ces adulateurs des idoles du jour.

Vous qui savez mêler les fleurs et l'ambroisie
Aux flots purs d'une douce et noble poésie,
Et qui pour l'infortune avez de beaux élans,
Laissez-moi vous conter mes pensers nonchalans.

Poète provençal, tout vous parle de gloire
Aux champs de vos aïeux, lieux chers à la beauté,
Lieux chers à la victoire;
Où l'air que l'on respire est une volupté,
Où de vos gais conteurs, en relisant l'histoire,
On rêve à l'immortalité.

Moi, j'y songe parfois à ce jardin de France,
A la belle Provence
Où Barbazan, Vital, puis Armand-Daniel;
Gais troubadours, cueillaient et la rose et le miel
Sur les rives de la Durance.

Pays où les talents brillaient de tant d'éclat!
Où la beauté donnait des palmes au génie,
Où tout est harmonie;
Où croissent savoureux, dans ce tant doux climat,
Les fruits dorés de l'Ausonie.

Dans vos sites heureux, que de refrains d'amour
Redis sur la harpe enivrante!
Moi, je voudrais pouvoir porter ma course errante
Près de vos aloès et puis tout un long jour
M'asseoir sous leur ombre odorante;

Aller sous les parfums de vos blancs citronniers,
Voir se lever l'aurore;
Puis la Sorgue à Vaucluse et qui murmure encore
Sous l'écho du vieux roc aimé des romanciers
Le nom chéri de Laure.

Déployer près des mers aux nappes de cristal,
Mon hamac de voyage,
Butiner sur leurs bords et mousse et coquillage;
Et dans la douce Hyère, au site oriental,
Faire un pèlerinage.

# LA HARPE DE MALVINA.

# LA HARPE DE MALVINA.

---

Mais contre Erin l'injuste sort conspire.
Madame Amable Tastu.

Entre de jolis doigts la lyre et les pinceaux
Ne peuvent désormais irriter que des sots.
Ancelot,
De l'Académie française.

L'artiste a un blason que les révolutions ne peuvent jamais détruire, ce blason c'est le génie!
*Chronique de France*, du 16 janvier 1853.

Vieille harpe du Scalde (1) aux pures mélodies,
Toi qui dors au milieu des poudreux boucliers;
Ah! laisse-moi toucher tes cordes engourdies,
Qui jadis aux combats animaient les guerriers.

Devançant le retour de la brillante Aurore,
J'apprendrai quelques sons de tes rudes concerts,
Et je les redirai quand tout sommeille encore
Aux langoureux échos du rivage des mers.

Que tes chants rajeunis nous rappellent tes braves,
Et les filles du Nord que protégeait Lofna (2)
Et la beauté si chère aux peuples scandinaves,
La reine de leur cœur, la noble Malvina! (3)

Quand elle poursuivait la biche épouvantée,
Une flèche à la main, traversant les halliers,
Ou qu'elle s'appuyait sur la roche écartée
Lançant le fer mortel aux flancs des sangliers;

Quand elle apparaissait au milieu de leurs fêtes,
Ses longs cheveux flottants aux vagues des brouillards,
Ou que son rameau d'or conjurait les tempêtes,
Les guerriers s'enflammaient au feu de ses regards;

De sa robe d'azur les ondes éclatantes,
Se gonflaient mollement au souffle du zéphir,
Et sa riche ceinture aux teintes inconstantes
La parait des reflets onduleux du saphir.

Chante, fille des rois, les plages d'Inistore, (4)
Où la harpe du Scalde en tes mains s'anima.
Viens, amante d'Oscar, nous répéter encore
Les refrains qui charmaient les échos de Selma. (5)

Les autans porteront les hymnes de victoire
Avec rapidité vers les forêts du Nord;
Et tes chants inspirés seront des cris de gloire
Qui braveront Héla dans son séjour de mort. (6)

Aux roulements lointains de la foudre qui gronde
Le nocher du Légo (7) tremble devant Heimdall; (8)
Mais à ta douce voix, sa nef franchira l'onde
Et les âmes des morts entreront au Valhall. (9)

Viens fouler les gazons de nos vertes prairies,
Le myrte enlacera la coupe des festins;
Viens, pour ton front charmant, les belles Walkyries (10)
Ont tressé les lauriers, la rose et les jasmins.

Viens, noble Malvina, d'une hymne languissante
Faire vibrer encor la harpe sous mes doigts;
Viens mêler tes doux sons à ma voix gémissante,
Répétons les accords des bardes d'autrefois.

## ENVOI AUX ARTISTES.

J'avais ainsi parlé, quand du sein des nuages
Répondit à ces mots la fille de Tremnor (11):
« Seuls, aux enfants des arts, qui vivront dans les âges,
« J'ai légué mes lauriers avec ma harpe d'or. »

Au Baudry

# NOTES SUR MALVINA.

(1) *Scaldes*. Les Scaldes étaient les Bardes ou poètes scandinaves.

Les Scandinaves, anciens habitants de la Norwège, de la Suède et du Danemarck, d'où sortirent les Cimbres et les Teutons, qui, sous le nom de Goths, de Visigoths, d'Ostrogoths, de Suèves, de Vandales, de Northmans ou Hommes du Nord, pendant plusieurs siècles inondèrent l'Europe qu'ils ravagèrent; ils renversèrent la puissance romaine et firent la conquête d'une partie de l'Europe et de l'Asie. — Odin est leur père et leur roi. Dans la mythologie d'Ossian on l'appelle Odin au casque d'or; on y lit aussi — qu'Odin est un roi très puissant, que sa femme se nommait Frigga, que Thor fut leur fils aîné et qu'ils buvaient l'hydromel dans le crâne des vaincus. — Dans les campagnes d'Uspal, on avait élevé de beaux temples en l'honneur d'Odin.

(2) *Lofna*. Déesse qui, chez les Scandinaves, présidait au bonheur des époux.

(3) *Malvina*. Fingal, roi de Morven, fils de Combal, était père d'Ossian, qui se désignait sous le nom du Roi des Concerts, ou du Vieillard de Selma. Son fils s'appelait Oscar et fut le mari de Malvina. Ossian devint aveugle, après la mort d'Oscar; Malvina resta près de son beau-père, elle lui servit de guide, et pour le consoler lui chantait ses hymnes sur la harpe.

(4) *Inistore*. Une des iles des Orcades.

(5) *Selma*. Nom du palais des rois de Morven.

(6) *Héla*. Nom de la mort chez les Scandinaves; leur enfer s'appelle Nifleim.

(7) *Le Lego*. Fleuve marécageux où erraient les ombres en attendant leur hymne funèbre.

(8) *Heimdall*. Portier du ciel.

(9) *Valhall*. Ciel des Scandinaves.

(10) *Les Walkyries*. Vierges immortelles qu'Odin envoyait sur le champ de bataille pour animer les guerriers. Elles servaient d'échansons dans le palais d'Odin et étaient si douces que si l'une d'elles eût craché dans la mer, l'eau aurait perdu toute son amertume. Lorsqu'un célèbre guerrier scandinave mourait, les harpes rendaient seules un son lugubre et prophétique; s'ils étaient braves et vertueux, ils croyaient habiter un palais de nuages après leur mort.

(11) *Tremnor*. Nom du grand-père d'Ossian.

---

# LA FOLLE DU RIVAGE.

## POÈME.



F. de Vauleaux. Lith. Libr. DUPUIS, à l'Aigle H. Mazier Lith.

Sur la lame des mers, mollement balancée
Le soir on aperçut la barque du pêcheur

*(La Folle du rivage, Poème)*
[illegible]

# LA FOLLE DU RIVAGE.

## POÈME.

---

Mais la lune a voilé sa clarté languissante,
La brise du matin vient agiter les flots,
L'aviron a frappé la vague bondissante,
Et le vaisseau s'ébranle aux cris des matelots.

ALFRED DE GUYON.

Et pour sombrer au port il ne fallut qu'un flot.

LÉON BERTRAND.

Le bonheur s'envole avec la rapidité de l'hirondelle qui fuit sur ses ailes légères.

BURGER.

A l'heure où la nuit sombre a déployé ses voiles,
Où la vague des mers caresse les roseaux,
Lorsque du firmament se lèvent les étoiles,
Quand la brise du soir a glissé sur les eaux,

De joncs, de verts glayeuls et d'algue couronnée,
Une femme encor belle et les cheveux épars,
Semble, par la douleur, dans ces lieux amenée
Et vers les flots amers tourne de longs regards.

Les pâtres l'appelaient *la Folle du rivage;*
Elle a fui les plaisirs que l'on trouve au village,
Tout en elle paraît sombre, mystérieux.
Seule, triste, sans cesse errante sur la plage,
Souvent des pleurs d'amour s'échappent de ses yeux.

Quand s'abaisse des nuits la lueur vaporeuse
Et que vers le hameau chacun porte ses pas,
Vers le vaste Océan elle a tendu les bras,
Et redit aux échos sa plainte douloureuse :

« Loin de toi, mes longs jours s'écoulent sans bonheur:
« Ah! quand pourront mes chants accueillir ta venue?
« Alors je te suivrai, je n'aurai pas de peur,

« Je braverai des mers l'immense profondeur
« Pour voguer avec toi, vers la plage inconnue,
« Dans les climats brûlants, brûlants comme mon cœur!

« Allons, volons tous deux aux plaines d'Idumée,
« Là, du palmiste en fleur, la voûte parfumée
« Ombragera du toit le chaume hospitalier.
« Ma main ramassera les fruits de l'amandier.
« Viens dresser ton hamac sous le soleil d'Asie,
« Il nous préservera de ses rayons brûlants.
« Rendons l'ardeur du jour par nos soins adoucie,
« Le soir je cueillerai les roses du printemps,
« La plus belle pour toi sera toujours choisie.
« Pour rendre plus joyeux nos champêtres repas,
« Je saurai conserver les raisins de Damas
« Et des grains d'hyémen distiller l'ambroisie.

« Après un jour pesant, en cherchant la fraîcheur
« Au bord du fleuve, au pied d'un vieux saule pleureur
« Assise auprès de toi, sous l'ombre du feuillage

« Attentive le soir au retour du pêcheur,
« Pour le désaltérer, dans un grand coquillage
« Nous verserons le lait de la chèvre sauvage;
« Secourir l'indigent nous portera bonheur.

« Ah! quand donc finira ta course vagabonde?
« Que ne me laissais-tu te suivre au bout du monde,
« Vers l'Ourse glaciale en ces antres profonds
« Où jamais le soleil ne porte ses rayons.
« Que vas-tu donc chercher sur les plages humides?
« Que sert de parcourir tant de pays divers?
« Est-il plus de bonheur dans les lointains déserts,
« Dans les climats glacés ou sur les monts arides?

« Du vent d'Est, entends-tu les aigus sifflements,
« Prolongeant en échos leurs longs gémissements?
« N'entendez-vous donc pas approcher le tonnerre?
« De la mer en fureur, redoutez la colère,
« Fuyez..... la mort est là! Redoublant vos efforts,
« Vers la France voguez et regagnez ses bords!

« Horrible sein des mers! ma pensée éperdue
« Mesure avec effroi ton immense étendue!
« Peut-être les haubans, les mats sous leurs débris,
« Ecraseront leurs corps renversés et meurtris!
« Peut-être un monstre affreux, de ses dents dévorantes,
« Viendra broyer leurs os et leurs chairs palpitantes!
« Qui donc au sein de l'onde ira les secourir?
« Quoi! si jeunes encor, devaient-ils donc mourir?
« Ah! que l'ange des mers les garde du naufrage! »

C'est ainsi que disait la folle du rivage.
Un soir, en s'approchant plus près du bord des eaux,
Le zéphir lui porta le chant des matelots,
Et la longue journée avait été brûlante.
Aux cieux il n'a point lui d'étoile scintillante;
En voyant l'air pesant et les vents incertains,
Un navire venu des rivages lointains,
Dans la baie attendait une brise légère.

L'équipage avait dit l'hymne pieux du soir,

Un marin, qui tournait ses regards vers la terre,
En fredonnant ainsi sur le pont vint s'asseoir :

« Salut mon doux pays! rivage de la France
« Où de mes jeunes ans, le songe a commencé.
« Mon cœur en te voyant renaît à l'espérance,
« Retrouverai-je encor le bonheur du passé?
« Vers toi, quand l'hirondelle en sa course élancée
« T'annonçait le printemps et la fin des hivers,
« Jalouse de son vol, que de fois ma pensée
« Avec elle a franchi l'immensité des mers!

« J'ai parcouru les monts de la Calédonie,
« Où Malvina chantait sur un mode divin,
« Où le fils de Fingal, dans sa noble harmonie,
« Célébrait les exploits des héros de Morven.
« Dans les champs parfumés des antiques Siciles,
« Où l'on dit que les cœurs battent plus tendrement,
« Que de fois sous leurs cieux en orangers fertiles,
« J'ai dormi sur les fleurs couché nonchalamment.

« Que le soleil est beau, quand du fort du Pirée
« On peut suivre son disque et l'éclat de ses feux,
« Ou qu'il vient se mirer sur la vague azurée,
« Epanchant ses flots d'or au couchant radieux!
« J'ai goûté le miel pur des abeilles d'Hymette,
« Du Céphise indolent j'ai vu glisser les flots,
« J'ai promené mes pas sur les monts du Taygète
« Des bords de l'Inopus j'ai vu flotter Délos.

« Dans les lieux où naquit autrefois Zénobie,
« L'écho dit du lion le sourd rugissement;
« Dans les brûlants déserts de l'ardente Arabie
« J'ai du tigre entendu l'affreux mugissement.
« J'ai vu la caravane et les sables arides
« Que franchit l'éléphant chargé de lourds fardeaux,
« Au grand Caire j'ai vu les grandes Pyramides,
« Où l'arabe attachait la bride des chameaux.

« Sous le ciel embaumé des roses du Bengale,
« Sur les rives du Gange où l'on croit au Koran,

« J'ai ramassé de l'or, des perles, de l'opale,
« Et l'aromate en fleur dans le riche Indostan.
« Aux bords lointains j'ai vu la nouvelle Amérique,
« Ses flexibles lotos et ses beaux champs de riz.
« J'ai vu passer un bras du golfe du Mexique
« Par le buffle sauvage et le vieux bison gris.

« La créole aux yeux noirs, à ma bouche brûlante
« Vint souvent apporter le lait des cocotiers,
« Près d'elle finissant ma course nonchalante
« Ensemble nous dormions à l'ombre des dattiers.
« Je fus, dans ces climats, heureux ainsi qu'en France,
« Des beautés du pays souvent je fus charmé;
« Mais je revois le ciel natal, et l'espérance
« Me dit qu'ici toujours on est bien mieux aimé. »

C'est ainsi que chantait d'une voix attendrie
A l'aspect de la France, un jeune et beau marin.
Sentant battre son cœur en voyant sa patrie,
De son joyeux retour il bénit le destin.

A peine il avait dit qu'une vague écumante
Arrive avec fracas, soulevant le vaisseau;
Le vent souffle en gonflant la voile frémissante,
Et l'écume brumeuse aussitôt troubla l'eau.

« — A la mer! à la mer! quittez le bastingage,
« Allez au cabestan, tournez avec courage! — »
S'écriait sur le pont un jeune lieutenant. —

« A la mer! à la mer! — répétait l'équipage, —
« Le vent souffle au midi, le jour va déclinant.
« A la mer! à la mer! le temps est à l'orage. »

Les matelots de quart se sont mis à l'ouvrage
Levant l'ancre aussitôt avec agilité;
Gagnant la pleine mer, par le vent emporté
Le navire orgueilleux a quitté le rivage;
Et malgré les autans il vogue avec fierté.

Ah! quel espoir déçu pour la pauvre insensée
Qui croit ouïr encor la voix chère à son cœur!...
Mais tout cesse ici-bas,... la joie et la douleur.

Sur la lame des mers, mollement balancée,
Le soir on aperçut la barque du pêcheur.
Du jeune batelier, d'où vient donc la pâleur?
Quel sinistre présage occupait sa pensée?
Toujours des chants joyeux annonçaient son retour...
De la barque, il soulève une femme glacée
Et dont les yeux, jamais, ne reverront le jour!
Chacun a reconnu la Folle du rivage
Qui tout à sa douleur, n'ayant pas vu l'orage,
Par la vague entraînée au fond de l'Océan
Expira dans son sein!
— Non loin d'un roc sauvage
Le jeune batelier voyant un voile blanc,
Une couronne d'algue au reluisant feuillage,
Approcha de la roche, et côtoyant le bord
Trouva l'infortunée! En regagnant la plage
Espérant la sauver, il cingla vers le port.

Hélas! ce fut en vain.

— Au sable de la grève

On creusa son tombeau!

— Depuis, les matelots

M'ont dit qu'aux jours d'orage, à minuit sur les flots,
Une ombre lentement apparaît et s'élève!...
Dans la baie elle vient protéger les vaisseaux,
Puis soudain, s'échappant ainsi qu'un léger rêve,
On la voit disparaître au milieu des roseaux.

Granville.

# ADIEUX DE CORINNE A L'ITALIE.

# ADIEUX DE CORINNE A L'ITALIE.

Le Vésuve jetait une teinte vermeille
La clepsydre a penché vers la troisième veille.

A. Bignan.

Laissons d'aimables vers consoler nos oreilles,
De la femme inspirée encourageons les veilles,
Pour que de doux tableaux, des chants mélodieux,
Charment nos cœurs émus et reposent nos yeux.

Ancelot,
De l'Académie française.

Pourquoi suis-je au Capitole? Pourquoi mon humble front va-t-il recevoir la couronne que Pétrarque a portée et qui reste suspendue aux cyprès funèbres du Tasse.

Madame de Staël. *(Corinne.)*

Sous ton ardent soleil, ô brillante Italie!
Où nous voyons mûrir les fruits de l'oranger,
Les rayons sont plus purs, la rose est plus jolie,
Les parfums sont plus doux, le zéphir plus léger.

Ton beau ciel inspira ma poétique enfance,
Ici l'on applaudit aux talents immortels;
Aux femmes l'on n'a pas osé faire défense
D'essayer les accords du luth des Ménestrels.

Me consacrant naguère aux chants, à l'harmonie,
Mon nom fut proclamé par mille chevaliers.
Tremblante de bonheur, au temple du génie
Je vis ceindre mon front d'un faisceau de lauriers!

Et que me font à moi les trésors du Pactole
Si mes chants sont promis à l'immortalité?
J'ai tressailli d'orgueil, quand sur le Capitole
Rome léguait mon nom à la postérité.

Alors je me disais: Le bonheur, c'est la gloire!
D'un tendre sentiment j'ignorais la douceur,
Avant de voir Oswald, je ne pouvais pas croire
Qu'un langage étranger ferait battre mon cœur.

De ce cœur, il est vrai, la gloire fut bannie,
Depuis qu'il me quitta pour les champs de l'honneur;
Et malgré ton ciel pur, séduisante Ausonie,
Je te fuis..... Loin d'Oswald il n'est plus de bonheur.

Pour qui chanter encor quand les sons de ma lyre
N'iraient plus éveiller les fibres de son cœur?
Oswald n'entendrait plus ni ma voix qui soupire
Ma prière d'amour, ni mes cris de douleur.

Oh! qu'ici la nature est belle et bienfaisante!
Mais que me fait à moi la douceur de ces lieux?
Oswald n'écouta pas ma prière impuissante,
Belle Italie! il faut m'exiler de tes cieux.

Je vais quitter ton sol, ô ma belle patrie:
Car ta douce influence a perdu son pouvoir,
Loin de lui, mon cœur souffre et mon âme est flétrie,
Pour moi les jours heureux ne sont que dans l'espoir.

L'espoir!... quand je ne sais quel sort il me destine
Et si jamais son cœur doit repousser mon cœur?
Serai-je encor pour lui la célèbre Corinne,
Dont l'amour, disait-il, faisait tout son bonheur?

O Rome! ô mon pays! Si l'ingrat m'abandonne,
Oui, je viendrai mourir auprès de mon berceau;
Alors tu suspendras ma brillante couronne
Aux branches du cyprès ombrageant mon tombeau.

Au Baudry.

# A LA MÉMOIRE

## DE MADEMOISELLE ÉLISA MERCOEUR.

# A LA MÉMOIRE

## DE MADEMOISELLE ÉLISA MERCOEUR.

Un soupir, s'il vous plaît à la poète fille,
Une brise au gazon qui la couvre déjà ;
Une fleur sur son nom qui se cache et qui brille,
Un regret au roseau que le vent détacha,
Une larme à sa mère... elle vit après elle !

Madame Desbordes-Valmore.

Au livre du destin, s'il essayait de lire,
L'homme verrait à peine une heure pour sourire,
Un siècle pour pleurer.

Élisa Mercoeur.

A vingt ans l'éternel sommeil !
Pauvre Élisa ! pauvre poète !
Toi pour qui la nature était brillante fête,
Toi qui rêvais si bien sous un brillant soleil.

Madame Hermance Lesguillon.

Elisa pâlissait, puis, hâtant son trépas,
La tristesse au tombeau semblait guider ses pas.
Au ciel, bientôt, monta sa dernière prière
Et lorsqu'on sut la fin de sa jeune carrière,

Que cet ange exilé s'en retournait à Dieu
Léguant ses chants aimés au monde pour adieu,
On se mit à la plaindre et l'on s'occupa d'elle.
On disait: « —C'est dommage! elle était jeune et belle! »
Mais on ne chercha pas quelle était la douleur
Qui te faisait mourir, pauvre Elisa Mercœur!
On ne s'informait pas, si craignant la misère
Tu veillas chaque nuit pour soulager ta mère;
Si composant tes vers de tendresse et d'amour,
Pour prix, tu demandais ton pain de chaque jour?
Elles t'ont bien pleurée tes sœurs en poésie,
Elles aiment tes vers que leur cœur admira;
Mais ton chant commencé, qui donc le finira?
De Tastu, de Waldor, laquelle as-tu choisie?

Invitée aux concerts de nos Muses en pleurs,
A ta mère, Elisa, je porterai ma page.
Pour ta fosse j'aurai de blancs bouquets de fleurs;
Mais les fleurs et mes vers sont un trop faible hommage
Pour celle qui mérite un bien long souvenir
Et dont le nom chéri vivra dans l'avenir.

Au Baudry.

# RÉPONSE

## A MONSIEUR DE SAINT-VALRY.

# RÉPONSE

## A MONSIEUR DE SAINT-VALRY.

---

Voilà, Madame, hélas! pourquoi la gloire est belle,
C'est qu'à tant d'aspirants elle est dure et rebelle,
Et qu'ils sont trop heureux, quand chacun, tour à tour,
Arrache à ses rigueurs le triomphe d'un jour.

A. DE SAINT-VALRY.

D'un regard paresseux, à travers la futaie,
Si je vois le vallon que la rivière égaie,
Pendant un jour entier je vais le contempler
Et sans penser à rien regarder l'eau couler.

CHARLES REYNAUD.

Oh! dites-moi, la belle poésie
S'embellit-elle aux injures des sots?

ÉMILE DESCHAMPS.

Dans ce vallon, d'ombrage et de fleurs couronné,
Où la fauvette dit sa chanson amoureuse,
Où le troupeau d'agneaux par le pâtre amené
Bondit en poursuivant la chèvre aventureuse,

J'aime à voir l'Aure en nappe vaporeuse
Rouler ses blanches eaux;
Et j'aime voir la grise tourterelle
Porter la nourriture au petit qui l'appelle
Sous les aliziers des côteaux.
J'aime à venir le soir, seule, rêveuse,
Désoccupée et paresseuse,
Jouer avec les fleurs dont j'admire l'émail,
Ou, dérivant au souffle de l'orage,
Frêle esquif, m'essayer à l'onde du rivage,
Sans pilote et sans gouvernail.

Solitude ignorée, où je sais me complaire,
Où je trouve si doux de n'avoir rien à faire,
Où le bruit des cités ne pénètre jamais,
Où le soir d'un beau jour nonchalamment s'achève,
Où d'un vieux tronc penché soupirant je me lève,
Triste d'abandonner tes bocages si frais;
Sous ton ombre, le cœur, de rien ne s'inquiète
Et s'égare à loisir dans un nuage épais.
Vous qui rêvez souvent mes rêves de poète,

Dites? N'est-il pas vrai qu'on se sent assoupir
Dans un vague idéal qu'on ne sait définir?

Il est des jours oublieux où sommeille
Notre esprit émoussé par le calme des champs;
Mais que vienne une voix aux harmonieux chants,
A ses accords la lyre se réveille;
C'est ainsi qu'à vos sons la mienne a résonné.

Poète, dont Clémence a deux fois couronné
La pure et belle poésie;
Et qui me dit que par elle choisie,
Des palmes du talent mon front doit être orné?
Il est vrai, quelquefois, par les beaux arts bercée,
Un songe de succès effleure ma pensée;
Mais il fuit au réveil ce bonheur décevant
Que parfois notre orgueil se bâtit en rêvant.
Vous parlez d'avenir? il serait doux d'y croire;
Mais les sons échappés à mon luth paresseux
Sont plus pour mes plaisirs qu'ils ne sont pour ma gloire.

Tel est le chant mélodieux
De l'oiseau qu'en passant le voyageur écoute;
Mais bientôt il oublie en poursuivant sa route
Le faible écho qui se perd dans les cieux.

Pour moi je garderai dans mon âme ravie
L'écho de votre voix, pure comme un ciel bleu,
Jamais je n'entendis plus fraîche poésie,
Jamais si doux parler! Adieu poète, adieu.

Au Baudry.

# L'ÉCUYER DU ROI.

A MADAME MÉLANIE WALDOR.

# L'ÉCUYER DU ROI.

## A MADAME MÉLANIE WALDOR.

---

Sa tête, appuyée sur l'épaule du bel écuyer, semblait une fleur inclinée sous le soleil dans un jour d'orage. — Adieu donc, ma belle, tes baisers sont doux, mais la colère du roi serait terrible; adieu!

Madame MÉLANIE WALDOR.

Le feu d'amour ressemble aux pailles allumées.

PONSARD.

Le premier réveil qui suit une peine qu'on n'a pas encore pu surmonter est un moment bien amer.

ALEXANDRE MANZONI.

Si vous avez confiance aux présages,
Ah! n'ayez foi qu'à ceux annonçant les malheurs!
Car il ne faut qu'un jour pour effeuiller nos fleurs,
Un souffle pour chasser nos plus brillants mirages.

— Émue aux discours caressants
Du jeune amant qui régnait sur ton âme,
Emma, tu lui disais, confiante en sa flamme,
Ces mots que tu croyais puissants :

« O! mon bel écuyer, je t'aime avec ivresse,
« Je ne vis qu'aux moments où tu peins ta tendresse;
« Que béni soit le jour où te donnant mon cœur
« J'ai fait de toi, mon ciel, mon culte, mon bonheur!
« Ma joie est de te voir, te plaire est mon étude ;
« De t'aimer, qui pourrait remplacer l'habitude?
« Mais pourquoi t'éloigner le soir de mon foyer?
« Le roi ne peut-il donc, dis, mon bel écuyer,
« Se passer de tes soins? Ah! dans ma solitude
« Si tu savais combien mes pensers sont amers,
« Vite tu reviendrais peupler ces lieux déserts.
« Si tu devais un jour m'enlever ta tendresse,
« Je n'aurais plus d'abris où reposer mon cœur ;
« Reste jusqu'à demain pour chasser ma tristesse
« Et mon présage de malheur. »

Mais c'est en vain qu'Emma l'appelle,
Sautant sur son blanc palefroi,
L'écuyer dit:
« — Adieu ma belle,
« Mon cœur toujours sera fidèle;
« Mais à minuit, auprès du roi,
« Sans plus tarder il faut me rendre.
« L'heure a sonné, donc sans m'attendre,
« Ma gente Emma, pensez à moi!...
« Sans me voir ici reparaître
« Demain vous passerez le jour,
« J'en verrai fuir d'autres, peut-être,
« Sans m'enivrer de votre amour;
« Mais au palais du roi mon maître,
« Je vous l'ai dit, c'est à mon tour
« De garder donjon et tourelle,
« Le devoir parle, adieu ma belle;
« Songez à moi jusqu'au retour. »

Bien triste dans son ermitage,
D'un tendre souvenir elle attendait un gage;
Mais un jour s'écoula, puis deux, puis deux encor...
Sans lui rendre son bien, son bonheur, son trésor!
La pauvre Emma, si vite abandonnée
Excusait son amant et maudissait les cours.
Que de longs jours d'ennui pour des plaisirs bien courts!
Puis son front se pencha comme une fleur fanée,
Emma n'espérait plus, elle attendait toujours!

Mais bientôt elle apprit que donjon ni tourelle
N'avait ouvert sa porte à l'amant infidèle,
Et qu'à minuit sonné sur la tour du beffroi
L'écuyer n'était pas de garde chez le roi.

Paris.

# ÉPITHALAME

A MA NIÈCE BIEN-AIMÉE

MADAME CAMILLE DE PRACONTAL,

NÉE DE CHAVOY.

# ÉPITHALAME.

---

Je chante vos attraits, votre grâce touchante.

A. BIGNAN.

Elle sera heureuse, elle sera la compagne de celui qu'elle aime; alors la vie est douce, la vertu facile et le bonheur certain.

Madame ANCELOT.

Et tous vos jours s'écoulant sans orage
Vous vous direz, bénissant le destin :
Ah ! qu'il fut doux, notre pèlerinage
Au temple de l'hymen.

EDMOND DE CHAVOY.

Allumez les flambeaux dans la pieuse enceinte,
Le prêtre revêtant l'aube et l'étole sainte
Va bénir les amants.

Elle a sonné pour toi, cette heure fortunée,
Couple aimable, où tu dois à l'autel d'hyménée
Consacrer tes serments!

Des chants voluptueux d'amour et d'harmonie,
Jadis ont célébré les vierges d'Aonie
Aux longs cheveux épars.
Avaient-elles d'Anna la bonté bienfaisante?
L'esprit, la douce voix, la grâce séduisante,
Les magiques regards?

Que les longs plis flottants d'une moire élégante
Dessinent avec art de sa taille charmante
Les ravissants contours!
Qu'un rameau d'oranger s'incline sur sa tête,
Prodiguez l'or, les fleurs, les parfums pour la fête:
La fête des amours!

Qu'elle sait inspirer d'orgueil à sa famille!

Que sa mère est heureuse en voyant de sa fille
Le sourire animé;
En la voyant venir si fraîche et si jolie:
L'art des enchantements l'aurait-il embellie?
Se dit son bien-aimé.

Et moi je suis loin d'eux, étrangère à leurs fêtes;
Ne rêvant qu'aquilons, orages et tempêtes
A l'horizon brumeux.
Ah! pour être un instant à leur cœur rappelée,
Qu'un sylphe s'échappant de la voûte étoilée
Leur porte tous mes vœux!

Lausanne.

# MÉDITATION.

# MÉDITATION.

---

Que d'hivers pour un été! que de vieillesse pour un peu de jeunesse.

Mademoiselle HERMANCE SANDRIN.

La beauté n'est, hélas! qu'une fleur passagère,
Elle brille au matin, le soir n'est que poussière,
Son éclat est de quelques jours;
L'esprit est une fleur de tout lieu, de tout âge,
Qui du temps destructeur ne craint point le ravage,
Une fleur qui dure toujours.

LÉON TESTU.

Mon front ridé est pensif et sombre.

JULIEN LAINÉ.

Roses disparaissez! couronnes du bel âge
Dont mon front fut paré,
Votre éclat ne doit plus ombrager mon visage
Pâle et décoloré.

J'irai sous les cyprès, douloureuse et pensive
Rêver languissamment;
Et je n'obtiendrai plus de ma muse plaintive
Qu'un sourd gémissement.

Adieu brillants plaisirs, votre suite légère
N'est plus faite pour moi;
Je sais à vos douceurs devenir étrangère
Et vous fuir sans émoi.

Mais toi, mon pauvre chien, en me voyant souffrante
Tu ne me fuiras pas,
Au signe accoutumé de ma main caressante
Tu me reconnaîtras.

Et que m'importera d'être plus ou moins belle
Dans mon riant séjour?
Que puis-je redouter? C'est l'amitié fidèle
Qui m'attend au retour.

Se glissant dans mon cœur, une crainte inconnue
M'apprend qu'on peut changer.
Hélas! de nos amis serais-je méconnue?
Je n'ose interroger.....

Martigny en Valais.

# AUX RELIGIEUX

## DU MONT-SAINT-BERNARD.



A. de Diesbach — Lith. Dupuis à Laigle

LE GRAND SAINT BERNARD.

« Ils ouirent tes cris, bon chien hospitalier !

Le Saint-Bernard.
Aglaé de ...

# AUX RELIGIEUX

## DU MONT-SAINT-BERNARD.

---

Le Saint-Bernard m'avait ouvert son haut hospice ;
Et cher au voyageur, ce mont voisin des cieux
M'avait vu sommeiller sous ses abris pieux.

DE CHÊNEDOLLÉ.

C'est qu'il est loin, notre village.

EDOUARD D'ANGLEMONT.

Quel œil peut de ces lieux comprendre la structure ?

A. DE BEAUCHESNE.

Dans ces lieux écartés, maudits de la nature,
Sur ce mont gigantesque où manque la verdure,
Où bien peu de mortels oseraient demeurer,
Quand de la fin du jour s'avance l'heure obscure,

Imprudent voyageur, tremble de t'égarer.
Ce froid qui t'engourdit, ce vent qui t'accompagne,
Annonce l'avalanche au loin dans la montagne.
Palpitants de frayeur et tout près d'expirer,
Deux tout petits enfants partis de la Savoie,
Avaient voulu gagner avant la fin du jour
Le châlet où leur mère attendait leur retour;
Mais sous leurs pas la neige a recouvert la voie,
Ils se sont égarés! qui va les secourir?
Ils tombent de langueur, hélas! ils vont mourir!
A travers le brouillard que la bise accompagne
On voit une lueur percer dans le lointain...
Écoutez... on entend le grelot argentin
Annonçant les grands pas du chien de la montagne.
Fidèle messager! bientôt tes hurlements
Vont rendre l'espérance à ces pauvres enfants.
Les voyez-vous venir dans la neige qui vole,
Ces saints que la vertu couvre d'une auréole?
Ils ouïrent tes cris, bon chien hospitalier!
Et ces enfants mourants que leur pitié console
Vont retrouver la vie auprès de leur foyer.

A l'hospice du Mont-Saint-Bernard.

# ÉPITRE

## A MONSIEUR A. BIGNAN,

### DE L'ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX ET DE L'ACADÉMIE DE CAMBRAY.

# ÉPITRE

## A MONSIEUR A. BIGNAN.

Trois fois heureux sont le poète et le romancier, ils puisent à leur gré dans les trésors d'une imagination créatrice.

D'AVANNES. (*Esquisses sur Navarre.*)

Le sujet était admirable, mais les trois héros se nommaient Mechtal, Furst, Stauffacher, nul poète ne fut assez intrépide pour oser aborder de pareils noms.

MARCHANGY. (*Gaule poétique*, tome III )

La conscience de son propre talent est une belle chose quand la postérité la confirme; autant la vanité sans fondement est misérable, autant est noble le sentiment qui vous garantit ce que vous êtes, malgré les efforts que les envieux font pour vous accabler.

Madame de STAËL.

Toi qui daignas doter mes chants de ton suffrage,
Poète, de ces vers reçois le faible hommage.
Les accents de ta voix endorment les douleurs;
Et le feuillage d'or, emblême du génie

Que Clémence tressait aux champs d'Occitanie,
Aux lauriers, sur ton front, se mêle avec des fleurs.

Que de fois j'admirai tes lys, ta violette,
Tes deux lyres d'argent, tes palmes de poète,
Qui, rangés avec art sous d'élégants cristaux
Sont autant de succès conquis aux jeux floraux!

Pour moi qui passerai comme la fleur sauvage
Qu'on voit un seul matin parfumer le désert,
Je chante sous un ciel de nuages couvert,
Sur un roc entouré d'un sombre paysage.
Le givre de l'hiver a blanchi le vitrage,
Les pâtres ont quitté les châlets du vallon;
L'air acerbe du nord souffle dans le bocage,
On n'entend que la voix du plaintif aquilon
Et celle des torrents, enfants de la colline,
Qui roulent avec bruit leurs eaux dans la Sarine.
O Muse! viens rêver sur ces bords attristés,
D'un ciel âpre admirons les sévères beautés.

Ces voiles de brouillard, qui chargent l'atmosphère
Et qui vont s'écouler vers un autre hémisphère,
Ainsi que les plaisirs, inconstants, passagers,
Bientôt disparaîtront ces fantômes légers.
Mais la lune apparaît au milieu des étoiles,
Du ciel au front brillant elle écarte les voiles,
Et déroule à nos yeux son éternel azur.
Essayons d'éloigner de trop sombres pensées,
Remontons un instant les cordes abaissées
De mon luth qui sommeille aux lambris d'un vieux mur.

Non loin d'ici, ton maître a perdu sa puissance,
O farouche Gesler! et d'un roc escarpé
Le bras de Tell lança le trait qui t'a frappé:
Furst, Mechtal, Stauffacher ont vaincu l'arrogance
D'un injuste oppresseur, là, les champs du Rutli
Ont vu le despotisme à jamais aboli
Par les pâtres, héros de leur indépendance;
Et ce lieu, pour toujours, fut sauvé de l'oubli!
Quand l'herbe du vallon reprendra sa verdure,
Mes pas iront fouler les champs de Morgarten,

De Morat, de Sempach, les plaines de Laupen.
D'un œil religieux je verrai ton armure,
Jeune et vaillant Arnauld, dont le nom prononcé (1)
Reste encor sans rival aux fastes du passé.
Près du tertre immortel qu'illustra ton courage,
Ma main ira cueillir l'églantine sauvage
En mémoire des lieux où ton sang fut versé.

Faust, Scheffer, Guttemberg! honneur au sol classique
Qui vous vit naître! gloire à vos noms immortels!
La science et les arts vous doivent des autels!
Les roses fleurissaient sous la neige helvétique
Aux doux sons échappés des pipeaux de Gessner.
Un nom cher aux Bernois, c'est le nom de Haller!
Bords fleuris du Léman à l'onde romantique,
Vous vîtes briller Staël, Berthoud, Wolf et Keppler,
Bernouilly, Kaisserman, avec le grand Euler!

(1) Arnauld de Wienkelried, jeune gentilhomme de l'Unterwalden, qui pour ouvrir un passage aux siens, se précipita sur dix-sept piques ennemies et mourut ainsi sur le champ de bataille de Sempach, le 9 juillet 1386.

Ma barque sur les flots, errante et vagabonde
S'abandonne sans guide au caprice de l'onde;
Mais si je veux rêver à l'heure du sommeil
Le songe du bonheur s'enfuit à mon réveil;
Car dans ces lieux, nulle âme amie ou consolante
N'a compris mes regrets de la patrie absente.
Mes jours inanimés passent silencieux
Comme un ruisseau sans bruit qui dans l'onde s'écoule.
Des plaisirs détournant mon regard sérieux,
Mes pas, dans les salons, n'ont pas grossi la foule.
Pourtant, non loin d'ici, des instruments divers
Répètent les doux sons que j'aimais tant naguère
Quand je courais riante à la valse légère,
Quand j'étais si fêtée aux bals de nos hivers.
Je mêlais mes cheveux aux fleurs de bengalie,
Qui, flexibles, pliaient au souffle du zéphir.
Jules disait : — Ce soir, il faut être jolie ! —
C'était un ordre, et moi je tâchais d'obéir;
Mais je n'essaîrai plus à présent d'être belle,
Et pour qui? dans quels yeux chercherai-je un regard?
Là, nul cœur ne battrait en se disant: — C'est elle!
Personne ne dirait: — Oh! qu'elle arrive tard!

Ainsi je soupirais, portant ma rêverie
Vers mon pays natal, vers ma belle Neustrie.
— Poète, tu viendras sous nos riants berceaux,
A ton aise rêver le long de nos côteaux;
Les chants du rossignol, les fleurs et l'harmonie
Ensemble s'offriront à ton cœur enivré;
Et moi, pour te parler la langue du génie,
Ce seront tes beaux vers que je te chanterai!

Fribourg.

# STANCES

SUR

# LA MORT DE MADEMOISELLE DE CAMBOUR.

# STANCES

## SUR LA MORT DE MADEMOISELLE DE CAMBOUR

---

J'aimais avant tout ma gondole,
Qui, prompte comme la parole
Longeait du Morbihan les flexibles contours.

A. DE BEAUCHESNE.

Vous, nuages légers qui volez vers la France,
Doucement balancés sur l'aile du zéphir,
Portez-lui mes adieux, portez-lui l'assurance
Que mes vœux sont pour elle à mon dernier soupir.

ANGE PETIT.

Un regret se mêle toujours à nos plus belles espérances, nos bonheurs ici-bas portent leur ombre devant eux.

X.-B. SAINTINE.

Que de tristes accords s'échappent de ma lyre,
Une mère éplorée et gémit et soupire
Aux pieds de l'Eternel.

Sa fille pour jamais à ses bras est ravie,
L'impitoyable mort, hélas! l'a poursuivie
Sur le sein maternel.

Quinze printemps à peine, avaient lui sur sa tête,
Chaque jour de sa vie était un jour de fête
Pour son cœur innocent.
Son regard révélait une âme confiante,
Ses cheveux entouraient d'une tresse ondoyante
Son front adolescent.

Enfant, elle ignora les caresses d'un père,
Aux champs de la Vendée il succomba naguère
Combattant pour Louis (1).
Et quand le blanc drapeau disparut de la France,
La veuve du héros, ici, dans la souffrance
Vint pleurer sur les lys.

(1) Louis XVIII.

Sa fille grandissait chaque jour plus jolie.
Mais bientôt on ne vit que la mélancolie
Dans ses yeux attristés,
Son beau front pâlissant s'inclina vers la terre;
Et puis elle soupire en parlant à sa mère
Des lieux qu'elle a quittés.

Chaque jour augmentait sa triste rêverie;
Elle avait oublié musique, broderie;
Et fleurs et chants nouveaux.
La frésaie avait dit son cri rauque et sauvage,
Et souvent s'accomplit le sinistre présage
De l'oiseau des tombeaux.

Pour celle qui pleura son doux pays de France,
Qui de son roi proscrit déplorait la souffrance,
Il n'est plus de réveil!
On unit un cyprès, un lys blanc, une rose;
Et puis on rejeta sur le corps qui repose
La terre du sommeil!

Ange qui t'envolas vers l'éternelle sphère,
Implore, implore Dieu pour le triste hémisphère
Qui chancelle aujourd'hui.
Qu'il ranime la foi dans les âmes éteintes,
Qu'au jour du grand réveil, dans la céleste enceinte
Il nous appelle à lui!

Fribourg.

# AU POÈTE GESSNER.

# AU POÈTE GESSNER.

---

Comme à la voix de Philomèle,
Aux plaintes de la tourterelle
Répond un écho du vallon.

Madame WARNERY.

Mais de quelle douleur il fut saisi ! un vent perfide avait retourné le chapeau, l'oiseau et avec lui tous les baisers s'étaient envolés.

GESSNER. (Idylle.)

O bois dont mon enfance aima le doux ombrage !

MICHAUD,
De l'Académie française.

Près d'un bosquet orné des roses du printemps,
Respirons la fraîcheur, rêvons quelques instants.
Ici le bon Gessner, sur la flûte champêtre
Essayait ses accords à l'ombre d'un vieux hêtre.

C'est là que s'oubliant sous les tilleuls en fleurs
De ses jours nonchalants il chanta les douceurs,
Les travaux des bergers dès l'aube matinale,
Leurs plaisirs, leurs amours, leur chanson pastorale.

Poète, il s'enivrait de ces pensers ardents
Dont la muse nous berce aux jours indépendants,
Parcourant loin du bruit quelque route isolée,
Joyeux quand il marchait dans l'agreste vallée;
Se prenant à rêver sous l'ombre des ormeaux,
Ecoutant les oiseaux chanter dans les rameaux,
Et puis il revenait, — présente à sa pensée —
Ecrire quelque idylle à ses yeux retracée.

Il racontait comment la jeune Amarillis
A sa mère échappait pour rejoindre Lisis!
Car tôt ou tard, dit-on, le sentiment s'éveille,
Pourtant ils promettaient de s'oublier la veille;
Mais chaque jour, tous deux, ils revenaient s'asseoir
Aux bords de la *Limmat* sitôt qu'il faisait noir.

De ses flots venaient-ils écouter le murmure? (1)
Gessner ne nous dit pas la fin de l'aventure.

Rivages enchantés, beau lac majestueux,
Que j'aimerais tes bords, tes sentiers tortueux;
Là, sur l'épais gazon, la molle rêverie:
Qui parle de Gessner à mon âme attendrie,
J'aurais peut-être un jour appris à l'imiter
Et peut-être à revivre en cessant d'exister.

Zurich.

(1) La *Limmat,* large rivière qui traverse le lac de Zurich et entoure le jardin public où est bâti le monument élevé à la mémoire du poète Gessner.

# LA CHUTE DU RHIN.

# LA CHUTE DU RHIN.

---

Enfin mon pied crispé touche au bord de l'abîme ;
Le voile humide, épars sur cette horreur sublime,
Tombe, je jette un cri de surprise et d'effroi ;
Le fleuve tout entier s'écroule devant moi !

DE LAMARTINE. (*Chute du Rhin.*)

Mais dans ces profondeurs n'attardez point vos pas.

J. AUTRAN.

Et je ne voyais plus que l'abîme grondant.

JEAN-PIERRE VEYRAT.

Suivant les bords fleuris que le fleuve découpe,
Avez-vous entendu dans ses murs de granit
Le Rhin qui rejaillit comme une immense coupe;
Et qui semble vouloir s'échapper de son lit?

Attentive et penchée aux rampes de l'estrade,
Froissant entre mes doigts des branches de jasmin,
J'écoutais le grand bruit tonnant de la cascade!...
Et les rameaux brisés tombaient loin de ma main.
Je les vis s'engloutir sous la vague en furie,
Et puis je me disais, l'œil sur l'onde arrêté:
Ainsi je passerai, car l'ange du génie
Ne dira pas mon nom à la postérité.

Château de Laufen, près Schaffhouse.

# LE RETOUR DU BATELIER.

## BARCAROLLE.

# LE RETOUR DU BATELIER.

## BARCAROLLE.

O jeunes chansons, jeunes tourterelles,
Qui rasiez les prés, qui rasiez la mer.

ROGER DE BEAUVOIR.

Ma vue inquiète
Sur le cadran erre toujours,
Confiant je guette
L'aiguille trop lente en son cours.

Comte EUGÈNE DE LONLAY.

Et, jusqu'au jour
Nous allons chanter aux étoiles
Un chant d'amour.

J. AUTRAN.

Allons, ployons la voile,
Je vois briller l'étoile
Propice aux matelots;

Descends, nuage sombre,
Protège de ton ombre
Ma barque sur les flots.

Vois-tu ce toit rustique?
Il plaît mieux à mon cœur
Que le plus beau portique
Du plus riche seigneur.

Allons, ployons la voile, etc.

C'est ici que demeure
Ma Lisette à l'œil noir,
Trop lentement vient l'heure
Qui nous rassemble au soir.

Allons, ployons la voile, etc.

Voici venir l'averse,
Lise m'attend là-bas,

Hâtons-nous que je berce
Sa crainte entre mes bras.

Allons, ployons la voile, etc.

Plus sombre est le nuage,
Déjà l'onde bruit,
Lise a peur de l'orage
Quand je suis loin la nuit.

Allons, ployons la voile, etc.

Qu'importe la misère?
Moi je crois au bonheur,
Je suis riche sur terre,
Ma Lise, avec ton cœur!

Allons, ployons la voile,
Je vois briller l'étoile

Propice aux matelots.
Descends, nuage sombre,
Protège de ton ombre
Ma barque sur les flots (1).

Lacs de Thun et de Brienz.

(1) Cette barcarolle a été mise en musique et insérée dans le journal des femmes : *Gymnase Littéraire*.

# PLAINTES D'AHASVÉRUS.

# PLAINTES D'AHASVÉRUS.[1]

Isaac Laquedem,
Pour nom me fut donné;
Né à Jérusalem
Ville bien renommée:
Oui, c'est moi mes enfants,
Qui suis le Juif errant.
(Vieille complainte.)

Mon feu s'éteint, mon corps languit sans aliment; j'ai froid, j'ai faim.

Madame AMABLE TASTU.

Que de jours perdus à la poursuite d'une félicité insaisissable!

Vicomte DE CHATEAUBRIAND,
De l'Académie française.

Adieu le seuil antique où s'asseyait mon père;
Et ma natte de joncs et mes rêves d'enfant.
Me faudra-t-il toujours supporter ma misère,
Gravir de longs sentiers sous un ciel étouffant?

(1) Ahasvérus, nom hébraïque du Juif Errant.

Comme un chameau pliant sous sa charge d'arômes
Il me faut parcourir peuplades et royaumes,
Et laisser loin de moi les autres pèlerins.
Voyez! ma barbe est longue et ma sandale usée!
La peine est sur mon front profondément tracée,
J'ai déchiré mes pieds aux buissons des chemins.

Adieu mes compagnons qui gardaient les cavales
Sur les bords des ruisseaux, près du champ du potier!
Là, nous causions le soir sous les vertes spirales
De la vigne enlacée aux branches du dattier;
Mais depuis je n'ai plus où reposer ma tête,
J'ai pour manteau le vent, la brume, la tempête,
Et voilà bien long-temps que sans trouver d'abris
Je vais sans reposer mes membres amaigris.
Soit que ma course atteigne où l'aigle fait son aire,
Soit à l'antre où la louve allaite ses petits,
Soit sur les flancs mousseux où l'oiseau fait ses nids,
J'ai marché sans pouvoir atteindre mon calvaire!
Ah! depuis qu'au malheur l'Homme-Dieu m'a lié,
J'ai vu de beaux palais et des cités sans nombre...

Quelques buissons épars les couvrent de leur ombre,
C'est la cendre d'un peuple! un royaume oublié!

L'absinthe a corrompu mon outre de voyage,
Et je n'ai que mes pleurs pour me désaltérer.
Il ne me reste rien de mon champ d'héritage,
Aux mêmes lieux, un jour, je ne puis demeurer.
Ah! que j'ai porté loin ma course vagabonde!
Ma course, est-elle donc sans bornes dans ce monde?
Un doux champ de repos pour moi doit-il s'ouvrir?
Mort! prends pitié de moi, prête un instant ton aile
Pour me porter enfin à la voûte éternelle,
Oui! prends pitié de moi, c'est trop long-temps souffrir.

Les siècles sont passés, l'hiver du monde approche,
Bientôt luira mon jour, où cessant d'être exclus
Du royaume divin, l'archange qui s'approche
Ecrira mon pardon au livre des élus.

Lac de Neufchâtel.

A MONSIEUR LE COMTE

# ALPHONSE DE DIESBACH

A SON DÉPART POUR L'ITALIE.

A MONSIEUR LE COMTE

# ALPHONSE DE DIESBACH.

---

Ici la toile est animée
Et la matière emprunte une âme à ton pinceau.

De Chênedollé.

L'avenir est à toi, car l'immortalité
Est acquise au talent dès qu'il l'a mérité.

A. De La Fortelle.

Raphaël! Raphaël! viens le premier, dis-moi
Si les tableaux d'Eden ne sont pas tous de toi?

Alexandre Soumet,
De l'Académie française.

Ce tableau gracieux ornera mon salon,
Mais comment le payer? Quelques chants, une lyre,
Voilà tout mon avoir; un modeste crayon!
Vous, riche d'un talent que le bon goût admire,

Qui savez imiter de votre beau pays
Les sites ravissants dans un pur coloris;
Vous qui peignez pour moi ce riant paysage,
En échange, du moins, recevez cette page.

Allez, enfants des arts, dans un climat lointain
Chercher pour vos pinceaux des conquêtes nouvelles,
Allez aux doux reflets du ciel napolitain
Emprunter ses couleurs si vives et si belles!
Sous un fronton brisé nonchalamment assis,
Près des rochers couverts de lichen et de lierre,
Allez de Pompéï contempler les débris.
Là, des siècles passés, écartant la poussière,
Vous verrez les tableaux conservant leur fraîcheur,
Les marbres leur poli, l'albâtre sa blancheur.
Allez du cap Misène aux rives du Pouzzole,
Voir du Vésuve en feu la cendre qui s'envole.
Dans le golfe de Naple, aux chants du gondolier,
Aux doux bruissements de l'onde murmurante,
Savourez les parfums des fleurs du citronnier.
Comme du soir, alors, la clarté vacillante

Doit répandre dans l'âme un souffle inspirateur!
Là, peut-être, ma voix aurait de l'harmonie;
La lyre et les pinceaux sont enfants du génie,
Et qui sait s'en servir peut braver le malheur.

Doux charme du talent, doux charme de l'étude,
Quand de vivre pour vous on a pris l'habitude,
Du vulgaire ennuyeux dans son oisiveté
Qu'importe les discours, la sotte nullité?
Il ne comprendrait pas cette céleste flamme
Qui nous emporte au loin sur les ailes de l'âme,
Ni que l'amour des arts, plus vif sous un beau ciel,
Est plus doux à nos cœurs que le lait et le miel!

D'un noble sentiment, d'une tendre pensée,
Que la toile ou les vers peignent le souvenir;
Et d'un bonheur lointain, si notre âme est bercée,
Ne désenchantons pas le douteux avenir.
Il n'est pas du bonheur comme de la lumière,
Qui vient chaque matin recommencer son cours;

Dans l'abîme des temps s'envolent nos beaux jours
Comme s'effeuille au loin la rose printanière.

Ainsi, je n'aurai pas d'écho dans l'avenir
Qui vous vienne redire un chant de l'étrangère.
De moi, pour conserver aussi le souvenir,
Relisez quelquefois cette feuille légère.
Allez fouler le sol qui porta les Césars,
Où brillaient Raphaël, Rubens et Caravage,
Alphonse, allez cueillir la palme des beaux arts
Et le laurier chéri dont le talent s'ombrage!

Berne.

# SOUVENIR DE LA POYA.

A MONSIEUR LE COMTE

PHILIPPE DE DIESBACH.

Lith. Libr. Dupuis, à l'Aigle

A. de Diesbach

LE CHATEAU DE LA POYA
(Suisse.)

Je sens qu'au souvenir charmant de la Poya

# SOUVENIR DE LA POYA.

Lorsque les nuages sont dissipés, les cieux paraissent beaux.

Comte DE SALVANDY,
De l'Académie française.

Accourez au glacier dont le prisme rappelle les mille couleurs des vitraux.

A. DE BEAUCHESNE.

Que les palais des rois, pénibles chefs-d'œuvre de la main des hommes, me parurent resserrés et défectueux lorsque, me les rappelant à l'esprit, je comparais ce que les hommes ont pu faire de plus beau avec l'ouvrage du Créateur!

ALBERT DE CORDAY. (*Notes inédites sur la Suisse.*)

Le blanc reflet du soir dans le hameau tranquille
Scintillait au milieu du feuillage mobile,
Et déjà le soleil, au front moins radieux,
S'abaissait pour aller éclairer d'autres cieux.

Au frôlement des nuits mon oreille attentive,
Ecoutait d'un oiseau la romance plaintive,
Je demandais au calme, à la brise des bois,
Des rêves pour mon âme et des sons pour ma voix :
Car c'est parmi le frais, l'ombrage et le silence
Que la pensée, au loin, dans l'infini s'élance
Lorsque la brise apporte un souffle inspirateur,
Que l'atmosphère est pure et le ciel enchanteur.

Des glaciers et des monts, l'âme encore occupée,
Seule et pensive à l'heure où le jour baisse et fuit,
Hier je méditais sur la roche escarpée
Et doucement passaient les heures de la nuit.

Je songeais à Schaffhouse, aux rives de Lucerne,
Au rustique Oberland, aux verts côteaux de Berne,
Aux bergers du Lac Noir, aux chasseurs de chamois,
Aux sapins protégeant le toit des ermitages,
Et des pâtres lointains j'écoutais les hautbois;
J'admirais ces beautés riantes ou sauvages...

Mais du pays natal je rêvais les ombrages.

Et pourtant, quand mes yeux pour la dernière fois
Verront briller aux fronts des Alpes de Rhétie
Ces feux que la nature en flots d'or déploya,
Je sens qu'au souvenir charmant de la Poya
J'aurai quelque regret de quitter l'Helvétie.

Château de la Poya.

# A UN MARIN.

# A UN MARIN.

Oh ! pourquoi sur le sable, en l'enfance du monde,
N'ai-je passé mes jours heureux au bord de l'onde,
A voir la mer décroître, à la voir revenir,
Les vagues se pousser et ne jamais finir !

A. DE BEAUCHESNE.

J'aime à t'étudier, Seigneur, sur ces rivages.
En face des cieux et des mers
Je lis tes attributs dans ces deux belles pages
Du grand livre de l'univers.

L'Abbé LE COMTE.

Dans le ciel et dans l'onde même
J'aperçois mon étoile, et j'espère toujours.

Comte JULES DE RESSÉGUIER.

Quand le souffle du soir agitera les voiles,
Appuyé sur le pont, au lever des étoiles,
Lorsque la mer est douce, en montant votre quart,
Vers la France, parfois, tournez un long regard.

L'ange des souvenirs voltigeant sur la nue
Vous portera nos vœux sur la plàge inconnue.
Aux horizons lointains et sur les flots amers,
Au gré du vent qui souffle allez battre les mers.

Dites-nous, n'est-il pas après un jour d'orage
Un calme qui retient le brick loin de la plage?
A bord, n'est-il jamais quelques moments d'ennuis?
S'il en est quelquefois, à l'approche des nuits,
Alors que mollement bercé sur le navire
Vous croirez voyager sur l'aile du zéphire,
Quand les légers parfums des fleurs des citronniers
Vous feront deviner des bords hospitaliers,
Avant que d'attacher votre nef au rivage,
Pour mieux songer à nous, relisez cette page.

Lac de Lucerne.

# PASTORALE SUISSE.

# PASTORALE SUISSE.

J'habitais en idée un monde poétique.

X.-B. Saintine.

Je restai long-temps immobile à considérer en silence et mesurer de l'œil ces glaces amoncelées depuis le commencement des siècles, et dont la cime orgueilleuse s'élevant au-dessus des nuages, semblait porter jusqu'au ciel le sublime témoignage de la grandeur du Tout-Puissant!

Albert de Corday. (*Notes inédites sur la Suisse.*)

Souvenirs! frais parfums des choses envolées,
Embaumez le présent des bonheurs du passé.

Auguste Lacaussade.

J'aime rêver sous tes bois solitaires,
Pays où fut le berceau de mes pères!
A toi toujours,
Oui, mes premiers amours.

Agrestes montagnes,
Riantes campagnes,
Beaux gazons fleuris;
J'aime la musette
Qui le soir répète
Les airs du pays.

J'aime m'asseoir sous tes pins séculaires,
Voir les ruisseaux des vallons solitaires,
Venir le soir
Dans un doux nonchaloir.
Joyeuses campagnes,
Ombre des montagnes,
Dans les prés fleuris;
J'aime la musette
Qui le soir répète
Les airs du pays.

Que j'aime voir, ô mes Alpes chéries!
Briller de près tes riches draperies,

Tes beaux habits
De neige et de granits!
Fertiles campagnes,
Pentes des montagnes,
Méandres fleuris;
J'aime la musette
Qui le soir répète
Les airs du pays.

Château d'Avry, en Gruyère

# LA BLONDE ERMANCE.

# LA BLONDE ERMANCE.

Et pourquoi me le dire ?
Le cœur par un regard n'est-il pas dévoilé ?
Ne savais-je pas tout avant qu'il eût parlé ?

ANCELOT,
De l'Académie française.

L'homme a des yeux pour voir, la femme en a pour être vue.

AD. D'HOUDETOT.

Ne nous vantons pas trop quand nous sommes plus fortes que les passions, car il y a souvent plus de bonheur que de bien joué.

Madame JENNY BASTIDE.

Vers la fin d'un beau soir, aux bords de la Durance,
C'est ainsi que chantait la jeune et blonde Ermance :
— Ne dis pas de ces mots qui savent nous charmer ;
Dérobe à mes regards tes pleurs et ta tristesse.

Du moins feins la froideur, moi je ne puis t'aimer,
Prends l'air indifférent, cache-moi ta tendresse,
Vois-tu, je te dirais, si tu parlais d'amour:
Ami, je ne veux pas te payer de retour.

Vos caprices d'amour changent comme la lune,
Aujourd'hui pour la blonde et demain pour la brune,
Nous devenons parfois, en donnant notre cœur
L'esclave d'un jaloux sitôt qu'il est vainqueur.
Tous, vous savez mentir avec un air si tendre!...
Bien qu'en n'y croyant pas on aime vous entendre,
Celà n'oblige à rien: car il advient souvent
Que vos serments d'amour s'en vont avec le vent.

Et toi, tu viens me dire: « — Oh! pourquoi ta pensée
« Toujours me paraît-elle à demi déguisée?
« Pourquoi ne pas me dire, Ermance, si ton cœur
« Voudra bien quelque jour répondre à mon ardeur? »
Qu'importe si, menteuse, une phrase échappée
M'offre à toi le cœur pris dans un autre lien?

Ou si de toi, souvent, mon âme est occupée?
Enfin si tu m'es cher?... car tu n'en sauras rien.
Je me veux défier d'une brûlante flamme,
L'amour s'évanouit comme un soupir de l'âme;
Puis aux regrets amers, le cœur abandonné,
Nous pleurons une erreur qui nous avait charmée.
Va! j'ai lu dans tes yeux le bonheur d'être aimée;
Mais je n'avouerai pas que je t'ai deviné.

Vers la fin d'un beau soir, aux bords de la Durance,
C'est ainsi que disait la jeune et blonde Ermance.

Lac de Morat.

# ADIEUX A LA SUISSE.

SUR L'AIR DU RANZ DES VACHES DU SIMPLON.

# ADIEUX A LA SUISSE.

Je vais revoir ma Normandie,
C'est le pays où j'ai reçu le jour.

FRÉDÉRIC BÉRAT.

Il avait devant lui les Alpes, qui grandissent, s'échelonnent, parées de rochers, de forêts et d'abîmes.

X.-B. SAINTINE.

Je viens au pied des monts, méditant la nature,
De vos Alpes moi-même observer la structure,
Et chercher quelle main éleva leurs remparts.

DE CHÊNEDOLLÉ.

Adieu beaux lacs d'azur de l'agreste Helvétie!
Aux rochers si majestueux!
En retrouvant le ciel de ma patrie
Je n'oublîrai jamais tes refrains amoureux;

Je chanterai souvent sur la harpe sonore,
Tes rustiques chalets, tes vallons bocagers,
Et je me souviendrai long-temps, long-temps encore
Des champêtres accords du ranz de tes bergers.

Les beaux jours passent vîte et bientôt vient l'automne,
Des fleurs et de la vie effeuiller la couronne;
Le léger papillon se mirant dans les eaux
Ne reste qu'un instant aux cîmes des roseaux.
Un souffle vient faner la guirlande fleurie
Que la main, en jouant, cueilla dans la prairie,
Où nos regards charmés admiraient la couleur
Dont la main du Seigneur colora chaque fleur.

La tourterelle gracieuse
S'en revient à son nid joyeuse,
Où l'appelle l'amour.
Le ruisseau coule solitaire,
J'aime l'écouter et me taire
Vers le coucher du jour.

Aux lueurs des blondes étoiles,
Comme des ailes de goëlans,
On voit scintiller les longs voiles
Des glaciers blancs.

Adieu beaux lacs d'azur de l'agreste Helvétie,
Aux rochers si majestueux!
En retrouvant le oiel de ma patrie
Je n'oublîrai jamais tes refrains amoureux.

Mais ainsi que les sons d'une harpe légère,
Ou le nuage d'or qu'on voit s'évanouir,
Nul cœur et nul écho des chants de l'étrangère
Ne gardera le souvenir.

Payerne

A MONSIEUR

# LE VICOMTE DE CHATEAUBRIAND

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

A MONSIEUR LE VICOMTE

# DE CHATEAUBRIAND.[1]

---

Comme une jeune abeille aux roses engagée,
Ma muse revenait de son butin chargée
Et cueilli sur la fleur des plus beaux souvenirs ;
Dans les monts que Roland brisa par sa vaillance,
Je contais à sa lance
L'orgueil de mes dangers tentés pour des plaisirs.

DE CHATEAUBRIAND,
De l'Académie française.

Oui, si dans mes beaux jours, comme aujourd'hui, poëte,
Vous m'étiez apparu, mains jointes devant vous,
Vous, alors à mes yeux, ange, saint ou prophète,
J'aurais courbé la tête
Et fléchi les genoux !

Madame AMABLE TASTU, à M. DE CHATEAUBRIAND.

Quand le manteau du soir a déroulé ses voiles,
Quand paraît dans les cieux l'astre au disque argenté
Se mêlant à l'or pur des mobiles étoiles
Scintillant leur douce clarté,

(1) Alors à Genève.

Je m'égare au penchant des collines fleuries;
Là, sur un tronc mousseux je vais souvent m'asseoir,
Je me plais à nourrir de tristes rêveries,
Et je dis à l'écho du soir: —

— Mes jours auront passé comme une fleur sauvage,
Comme un ruisseau sans bruit qui se perd au lointain...
Comme un rayon du soir, comme un pâle nuage
Qu'emporte un souffle du matin!

Si l'autour en son vol surprend une colombe,
On entend de douleur le blanc ramier gémir;
Moi, si je descendais jeune encor dans la tombe,
Qui m'accorderait un soupir?

De même que ces fleurs et ces branches fanées,
Qui suivant au hasard les vagues et le vent
Disparaissent, le temps fuit chassant nos années
Comme est chassé le flot mouvant!

La rose du matin dès le soir tombe à terre,
Son parfum s'évapore au souffle du zéphir;
L'oubli viendra plus prompt, et son aile légère
Emportera mon souvenir,

Sans que les vers épars de mon âme brûlante,
Aillent d'un cœur aimant charmer les rêves d'or;
Sans que de l'avenir, l'ange à l'aile brillante
M'entraîne en son rapide essor.

Pourtant, si j'en croyais ta voix harmonieuse
Quand elle me prédit l'orgueil d'un beau succès,
Mes pas auraient déjà de la route épineuse
Franchi le dangereux accès.

Comme un bel albatros tu braves les orages,
Va! le monde à tes chants, battra des mains long-temps!
Ta lumineuse étoile a percé les nuages,
Ta voix domine les autans.

Ah! si j'avais conquis une place en tes fêtes,
Si mon nom fût sorti de l'urne du destin,
J'aurais chanté pour toi, toi roi de nos poètes,
Célèbre dès ton beau matin!

Mais trop faible est ma voix, perdue en nos campagnes,
Pour que l'écho la porte au séjour de l'aiglon,
Elle serait ce qu'est au cèdre des montagnes
La frêle hysope du vallon;

Ce qu'est au vol lointain des jeunes hirondelles
L'oiseau blotti qui dort aux frises du manoir,
Ce qu'est au ciel paré d'étoiles immortelles,
Le foyer qui s'éteint au soir;

Ce qu'aux perles d'ophir, riche tribut de l'onde,
Est un caillou marin oublié du courant;
Ce qu'aux sables dorés des rives de Golconde,
Sont les bords brumeux du torrent.

Ce qu'est la nuit au jour, le bruit à l'harmonie,
Le givre des hivers aux rayons de l'été;
Et ce qu'enfin, poète, est près de ton génie
L'obscure médiocrité.

Oh! pourquoi n'ai-je pas des chants qui vont à l'âme
Et font battre le cœur? ils t'auraient su charmer;
Mais je suis sans talent, je ne suis qu'une femme,
Une femme ne sait qu'aimer!

Genève.

# RÊVERIE EN VOYAGE.

# RÊVERIE EN VOYAGE.

L'homme d'intelligence qui s'abandonne à la paresse est un capitaliste qui se laisse condamner comme banqueroutier plutôt que de prendre la peine de faire valoir ses fonds.

Vicomte DE NUGENT.

Vous revenez à nous joyeuse du retour.

A DE SAINT-VALRY.

Sur le cadran d'émail, l'aiguille qui s'avance
Bientôt de mon départ aura marqué l'instant.

A. BÉRAT.

Que j'aime à raconter le soir sous les feuillages,
Des récits émouvants puisés dans les voyages :
Je m'élance en idée au séjour des beaux arts,
Aux sommets du Simplon, au pays des Lombards,

Dans la belle Florence, et sous l'ombreuse allée
Que l'Arno solitaire enlace de ses eaux,
Où serpente le cours d'innombrables ruisseaux,
Où les fleurs d'oranger blanchissent la vallée.
Qu'il flatte les regards, ce brillant muséum,
Œuvre des Médicis, la gloire de Florence!
Où nos jeunes talents, espoir de notre France,
Vont de savants croquis enrichir leur album.
Que de marbre entassé dans Gênes-la-Superbe,
Au palais Doria; quel luxe de frontons!
Plus loin, des blocs cachés sous la ronce et sous l'herbe
S'aperçoivent encore à travers leurs festons.
Devant enfin remplir sa vaste destinée,
C'est de là que rêvant d'autres mers, d'autres cieux,
Un jour Colomb lança son brick aventureux,
Fatigué de tes bords, ô Méditerranée!
Pénétrons dans ces murs où régnaient les Césars,
La ville aux sept côteaux, la ville des oracles,
L'immortelle cité, la terre des miracles,
La Rome aux grands exploits, la Rome des beaux arts!
Voici le Capitole et le vieux Colisée;
Là, les chrétiens mouraient pour leur foi méprisée,

En enseignant au monde un culte de vertus!
Ces chapiteaux ornaient le palais de Titus:
Chefs-d'œuvre renversés où la ronce s'enlace,
Du lierre et du jasmin les rameaux épaissis
Couvrent depuis long-temps vos demi-dieux noircis
Pour apprendre aux mortels qu'en tombant tout s'efface!
Comme ton golfe est pur au souffle du matin,
Naples! je vois glisser l'agile brigantine,
Berçons-nous lentement sous la voile latine;
Du pêcheur écoutons le chant napolitain.
Salut, pays du Tasse, à la brise odorante,
Où croît le laurier rose, où des masses de fleurs
Émaillent les côteaux des plus vives couleurs!
Tes buissons embaumés nous révèlent Sorrente,
On fuit avec regret tes cieux étincelants,
Qui portent dans le cœur des rêves si charmants.
On soupire en quittant et Misène et Pouzzole,
Puis Caprée, Ischia, se mirant dans les eaux;
Fraîches îles de fleurs où chantent les oiseaux,
Où brille dans les airs la frêle luciole.
Voici les champs fleuris des roses de Pestum,
Puis la voûte de lave où dort Herculanum!...

Là, le brûlant Vésuve et le mont Pausilippe,
Plus loin les citronniers prodiguent leurs fruits d'or.
Salut! lieux où l'on dit que la douleur s'endort,
Où bientôt le chagrin s'oublie et se dissipe.
Vous souvient-il qu'un jour, au bord de la Brenta,
Un pêcheur nous ravit par l'air qu'il nous chanta,
Allant voir le Lion de Saint-Marc et l'horloge
Qui sonna le trépas de Marino le doge?
Pour finir la veillée, allons au concerto
Que l'on entend là-bas, non loin du Rialto.
En m'éloignant, je vois encor tout près des dunes,
Mille légers esquifs glissants sur les lagunes,
Et bercés par les flots tombant de l'Apennin.
Adieu, noble Venise, ô cité poétique!
Adieu, vagues d'azur du golfe Adriatique!
Adieu, rayons dorés d'un ciel toujours serein!...

Mais au revoir, lecteur, je laisse-là l'ouvrage,
Le postillon appelle, achevons le voyage.

Sur la route du Simplon

# LE MONT-BLANC.

# LE MONT-BLANC.

L'âme profondément émue, je retournais souvent la tête pour voir encore le géant des Alpes et ses neiges éternelles colorées des derniers feux du jour.

ALBERT DE CORDAY. (*Notes inédites sur la Suisse.*)

Le jour où je quittai les monts de la Savoie
De nos cœurs à la fois s'exila toute joie.

JEAN-PIERRE VEYRAT.

Et toute votre vie vous vous souviendrez d'avoir vu cela.

Marquis DE CUSTINE.

D'un éternel hiver voilà donc le domaine!
Ici l'on peut douter si quelque course humaine
Oserait s'élancer par-delà ces glaciers,
Que n'ont jamais franchis les ailes des ramiers!

Rochers où brille encor la neige des vieux âges,
S'élevant jusqu'à vous, seuls, les aiglons sauvages
Vont reposer leur vol près de vos fronts altiers.

Sur les flancs de ce mont, qu'un beau soleil colore,
Essayons quelques pas, oui quelques pas encore,
Et là, notre prière aura moins à franchir
Pour arriver aux pieds du Dieu que l'homme adore;
Et dont le vaste sein renferme l'avenir!

Au pied du Mont-Blanc, vallée de Salanches.

# LA BERGÈRE DES ALPES.



A. Lancereau

Lith. Dupuis, à l'Aigle.

La mer de glace au Montanvert.

» Pourtant au Montanvert, tout paraissait lui plaire

# LA BERGÈRE DES ALPES.

Moi je l'ai cru, ajouta Claudine, il me l'a juré plus de cent fois.

DE FLORIAN.

Il prononça le mot si doux à l'oreille et au cœur.

BURGER.

Et l'église bleuâtre, à la flèche isolée,
Semble à peine une aiguille au fond de la vallée
Quand on descend du Montanvert.

A. DE BEAUCHESNE.

« Viens sur mon cœur, viens t'appuyer encore,
« J'aurai quitté demain ton doux séjour;
« Viens dans les bras de celui qui t'adore,
« Viens d'un baiser consoler son amour. »

C'est ainsi qu'il parlait, je crois encor l'entendre,
Et moi je l'écoutais, sa voix était si tendre!
Et puis il me jurait de bientôt revenir:
De l'avoir écouté, devait-il me punir?
Croire à ses doux serments, était-ce une imprudence?
S'il n'est permis d'aimer, pourquoi nous faire un cœur?
Mais je m'alarme en vain, je crois à sa constance,
Bientôt il reviendra consoler ma douleur.....

Pourtant il ne vient pas, loin de moi qui l'arrête?
Je crois toujours le voir et ce n'est qu'une erreur.
Quand l'astre de la nuit se lève sur ma tête
Je fuis mon humble toit et mon lit de roseaux.
Rêvant dans le sentier qui mène au bord des eaux,
Je m'assieds tristement sous le hêtre sauvage
Où le jeune étranger me jura que l'amour
Aux mêmes lieux, bientôt, hâterait son retour.
Mais je sens malgré moi s'éteindre mon courage,
Ah! s'il était parti pour ne plus revenir?...
Alors, pauvre Claudine, il te faudrait mourir!

Hélas! ne serait-il qu'un oiseau de passage?
A son gentil langage
Pourquoi n'ai-je pas résisté?
Peut-être eût-il été plus sage
De ne l'avoir point écouté?

Pourtant, au Montanvert, tout paraissait lui plaire,
Il vantait mes doux yeux et ma danse légère.
Seuls, tous les deux assis sur les gazons,
Il voulait, disait-il, apprendre nos chansons.
Un soir, sous la feuillée
Qui borde les ruisseaux
Où boivent les troupeaux,
Dans l'ombreuse vallée
Je lui donnai mon cœur!
Est-ce un si grand malheur?

Naguère ils m'appelaient la rieuse, au village,
J'étais fraîche et jolie, et j'ignorais les pleurs,
J'arrivais la première aux danses du bocage,

Je n'aimais que mon chien, mes agneaux et mes fleurs;
Mais du jeune étranger partout me suit l'image.

Regagnons le hameau, qu'un retard imprudent
Ne dise pas qu'un jour Claudine fut aimée.....
La lune va bientôt se perdre à l'occident,
Il faut recommencer ma tâche accoutumée,
Dissimuler ma peine, attendre son retour;
Et, n'en parlant jamais, y songer nuit et jour!

Au Montanvert, vallée de Chamouny.

# LA BARQUE DU PÊCHEUR.

# LA BARQUE DU PÊCHEUR.

Assis dans son bateau vers la chute du jour,
Un pêcheur réparait son filet misérable;
Voilà que tout-à-coup un ouragan accourt.

JEAN REBOUL.

Vous qui songez aux morts sous la terre étendus,
Donnez un souvenir à ceux qui sont perdus
Sous les eaux de la mer profonde.

J. AUTRAN.

Elle était froide, et son cœur sans mouvement.

KOSEGARTEN.

Piétro, le plus hardi des pêcheurs du rivage,
Sur la vague, jamais, n'avait connu la peur.
Sa hutte de roseaux s'élevait sur la plage,
Et là, venait Nelly, fillette du village,
Quand Piétro ramenait sa barque de pêcheur.

Dans les bras de Piétro, comme Nelly pressée
Formait pour l'avenir des projets de bonheur!
« — Oh! vite près de toi, comme une heure est passée
« Ma Nelly! » — Puis fallait quitter sa fiancée
Pour aller réparer sa barque de pêcheur.

Dès qu'au ciel se montrait l'étoile vagabonde,
Vers sa barque, Piétro courait avec ardeur;
Un soir vint, où Nelly rêveuse au bord de l'onde
S'écriait: — « Ecoutez!... c'est l'orage qui gronde!...
« Oh! que va devenir la barque du pêcheur?

« Entendez-vous? la cloche a sonné la prière?
« C'est l'heure où l'Angelus se dit avec ferveur,
« C'est l'instant où le pâtre a quitté la clairière,
« Où les blanches brebis s'en vont à la chaumière,
« Où Piétro rentre au port sa barque de pêcheur.

« Entendez-vous? voilà les branches qui frémissent,

« La mouette des eaux pousse un cri de terreur;
« Sous le feu des éclairs, les étoiles pâlissent,
« De la mer on entend les vagues qui mugissent;
« Oh mon Dieu! protégez la barque du pêcheur! »

A deux genoux, Nelly commençait la neuvaine
Que font les matelots à leur saint protecteur,
Puis elle se disait: « — Sur la plage lointaine
« Pourquoi va-t-il chercher la fortune incertaine?
« O Jésus! ramenez la barque du pêcheur! »

Il n'a pas vu l'orage au loin qui se prépare,
Ni l'oiseau dont le vol exprime la frayeur,
Il s'occupe en sa barque, au filet qu'il répare;
Mais un grand coup de vent vint rompre son amarre;
Et soudain s'éloigna la barque du pêcheur!

Terrible était le vent! sombre était le nuage!
« — Comment va-t-il lutter sur la vague en fureur? »

S'écriaient ses amis accourus au rivage
Pour le revoir plus tôt de retour sur la plage;
Mais la vague entraînait la barque du pêcheur!

Et tous ils gémissaient sur la rive fleurie,
De rester impuissants contre un si grand malheur:
« — Oh! qui te sauvera de la mer en furie
« Piétro? » Puis ils pleuraient sur sa Nelly chérie:
Car toujours s'éloignait la barque du pêcheur!

Et du cœur, ils suivaient la fragile nacelle
Emportée au lointain par le flot destructeur.
Piétro disparaissait comme fait l'hirondelle:
« — Oh! comme elle parti, reviendras-tu comme elle? »
Mais on ne voyait plus la barque du pêcheur!

Nelly, qu'aimait Piétro, dans la chapelle sainte
Le lendemain était sans vie et sans couleur,
Au printemps de ses jours la mort l'avait atteinte.

Mais des cœurs qui s'aimaient, Nelly fut très peu plainte,
Car jamais ne revint la barque du pêcheur.

Lyon.

# ÉLÉGIE

SUR

# LA MORT DE MADEMOISELLE JULIA DE LAMARTINE,

MORTE EN SYRIE.

# ÉLÉGIE

## SUR LA MORT DE MADEMOISELLE JULIA DE LAMARTINE,

### MORTE EN SYRIE.

---

L'ange a repris son vol en vous tendant les bras.

L. DE JOANNÈS.

Il reprend peu à peu ses habitudes studieuses; il sent que le travail adoucira ses chagrins.

VICTOR CHOISY.

Les grandeurs, la beauté, la vertu, le génie,
N'ont pas de quoi payer un seul instant de vie
Et rien ne sauve du trépas.

L'abbé VENARD.

Aux sablonneux vallons de la sainte Idumée,
D'un pas lent et tardif, un soir un pèlerin
Respirant les parfums de la brise embaumée,
De Sion gravissait le pénible chemin.

Son cœur ému battait en voyant le Calvaire,
L'écho du Golgotha répétait sa prière,
Et ses pleurs arrosaient les marches du saint lieu
Où pour nous racheter coula le sang d'un Dieu.

Monts pieux du Thabor, collines d'Iturée,
Beaux vallons de Sichem,
Cèdres du Haut-Liban, plaines de Césarée,
Crèche de Bethléem;

Terre qui vis grandir notre divin Messie!
Sol aux chrétiens sacré,
Ecoute les accents, la noble poésie
De ce barde inspiré;

Et de ce voyageur, échos de Palestine,
Répétez-nous les chants,
Les accords exhalés du luth de Lamartine,
Sublimes et touchants!

Touchants comme les vœux qu'en la sainte semaine
On fait avec ferveur,
Touchants comme les pleurs qu'épanchait Madelaine
Sur les pieds du Sauveur!

Les soupirs palpitants de son âme exaltée
Reviendront jusqu'à nous;
Et nous les redirons d'une voix attristée
Sur la pierre, à genoux.

Puise la force aux pieds de la montagne sainte,
Prie, ô prie avec foi!
Prie, ô malheureux père! une coupe d'absinthe
Se prépare pour toi.

Qui peut sonder, mon Dieu, ta pensée infinie?
Peut-être il faut sur terre expier le génie?
Retremper aux malheurs
Ces cœurs que tu créas, pour savoir mieux comprendre

Tout ce que la douleur a d'amer!... pour répandre
De plus sublimes pleurs?

A peine elle essayait quelques pas dans la vie,
La fille du poète, et la mort l'a ravie!
Oh! comme elle était belle en son jeune printemps!
Rieuse, blonde, rose; elle comptait onze ans.
Tendre fleur, que ta mort a fait verser de larmes!
Qu'il était doux et pur, ton regard souriant.
Le simoun du désert a dévoré tes charmes,
Que n'a pu raviver le soleil d'Orient.

Toi qui ne connaissais que les plus belles choses
De la vie et des arts! rose parmi les roses,
Aux archanges du ciel semblable en ta beauté,
Ta mère te donnait ses talents, sa bonté.
Douce enfant! toi, parmi les heureuses choisie,
Autour de ton berceau chantait la Poésie!
Mais le génie, hélas! ne peut changer le sort,
Et l'enfant s'endormit au souffle de la mort!

Pèlerine arrivée au terme du voyage,
Bien jeune tu finis tes songes de bonheur!
Julia, de ta mère, ah! je plains la douleur!
Ta mère, qui le soir te cherche en un nuage
Et se dit: — « Sans m'attendre elle a fait voile au port;
« Mais un ange du ciel me la berce et l'endort. »

Mâcon.

# L'AVEUGLE.

A MONSIEUR DUCHEMIN.

# L'AVEUGLE.

## A MONSIEUR DUCHEMIN.

---

J'ai vu, je ne vois plus, je marche dans la nuit,
Alors que le soleil sur le ciel bleu reluit
Et que ses rayons d'or font sourire la terre.

GUSTAVE DE LARENAUDIÈRE.

Les pleurs ne sont-ils pas des diamants cachés
Qui payent en tombant le prix de nos péchés?

VICTOR DE LAPRADE.

Vivons en paix; la vie est un si court passage!

Comte DE PEYRONNET.

Depuis que la clarté fut à tes yeux ravie,
Qui pourrait ici-bas te faire aimer la vie,
O toi que le destin créa si malheureux?

Le soleil matinal épanchant sa lumière
Ne fait plus soulever ta pesante paupière,
Le passé n'est pour toi qu'un rêve douloureux.

Rêve de tous moments, te rappelant sans cesse
L'affreuse cécité qui pour jamais t'oppresse,
Tu crains d'avoir encor bien des jours à souffrir;
Dans ta simple demeure et sur ta couche oblongue,
Tu demandes pourquoi Dieu fait ta nuit si longue
Dans cet exil terrestre où l'on naît pour mourir?

Hélas! dans ta souffrance et dans ta nuit si noire,
Gardant le don fatal d'une active mémoire,
Les regrets du passé redoublent ton malheur,
Et te rappellent trop qu'il est rare, en ce monde,
Pour nos maux incompris, qu'une voix nous réponde
Et qu'un cœur dévoué console notre cœur.

Pour toi, tout est semblable, et la nuit et l'aurore,

Fleur desséchée et fleur qui demain doit éclore,
Couronnes du printemps et givres des hivers,
Nuageux horizons, brumes et sombres voiles,
Cieux éclatants d'azur, radieuses étoiles,
Leur souvenir se mêle à tes regrets amers.

Comme un mort habillé du manteau de la vie,
Tu n'as rien de ces biens qu'ici-bas l'homme envie,
Ton pain de chaque jour est trempé dans le fiel;
Et pourtant, sur ta lèvre, une plainte importune
Jamais ne vient crier contre ton infortune,
Car les vœux de ton cœur sont tournés vers le ciel.

Il n'est qu'un mot puissant pour calmer la souffrance :
— Espérer! — La douleur a besoin d'espérance,
C'est elle qui nous fait et prier et bénir,
Nous soutient jusqu'à l'heure où notre corps fragile
Est poussé par la Mort en la fosse d'argile,
Où doit se reposer tout ce qui doit finir.

Si Dieu, pour t'éprouver, pauvre être solitaire,
Te fait le triste don de longs jours sur la terre,
De nos fêtes du soir si tes pas sont exclus,
Apprends que ces plaisirs passent comme des songes,
Que le bonheur, l'amour, ne sont que des mensonges,
Qu'illusions où jeune encore on ne croit plus.

Aux studieux travaux enchaînant ta mémoire,
Ton âme enthousiaste aurait cherché la gloire:
Vain mot qui fait rêver à la célébrité;
Mais hélas! pour un nom qui surgit de la foule,
Qu'il en est d'oubliés sous la pierre qu'on foule!...
Pourtant, ils avaient foi dans l'immortalité!

C'est qu'ici-bas, vois-tu, tout s'éclipse et tout passe,
En vain nos passions ont emmiellé le vase
Où nous buvons l'oubli du mal qui nous poursuit;
Il est du fiel au fond de la coupe enivrante,
L'étoile qui nous luit s'en va pâle et mourante,
La faulx du Temps se lève et le bonheur s'enfuit!

Pour le malheur, il reste avec nous sur la terre,
Nul d'entre nous ne peut soulager ta misère,
Et je n'ai pu trouver de baume à ta douleur,
Car je n'ai pas le don de ces plaintes si belles :
Vivants concerts montant aux sphères éternelles
Qui réjouissent l'âme et font battre le cœur.

Mais donne-lui, mon Dieu! la force qui console,
Inspire-moi pour lui quelque douce parole,
Quelque note échappée au chœur des Séraphins!
Qu'une corde oubliée à la harpe des anges,
Vibrante à son chevet lui souffle tes louanges;
Et qu'un hymne du ciel endorme ses chagrins.

Au Baudry.

# CENT VERS.

## A MONSIEUR ANGE PETIT,

### JUGE AU TRIBUNAL CIVIL D'ÉVREUX.

# CENT VERS.

A MONSIEUR ANGE PETIT,

JUGE AU TRIBUNAL CIVIL D'ÉVREUX.

# CENT VERS.

## A MONSIEUR ANGE PETIT.

Il se peut qu'on t'amuse, il se peut qu'on t'ennuie,
Il se peut que l'on pleure, à moins que l'on ne rie;
Et le terme moyen c'est que l'on baillera,
Qu'importe! c'est la mode, et le temps passera.

ALFRED DE MUSSET,
De l'Académie française.

Les amants, les fous et les poètes, ont des cerveaux brûlants, une imagination qui ne conçoit que des fantômes, et dont les conceptions, roulant dans un brûlant délire, s'égarent toutes au-delà des limites de la raison.

SHAKSPEARE.

Architecte savant de châteaux en Espagne,
Je fais des songes creux et je bats la campagne.

CHARLES REYNAUD.

Oui, je vais acquitter le prix de la gageure,
Bons ou mauvais, cent vers grossiront ma brochure;
Car vous me demandez cent vers pour m'acquitter?
Or, cent vers, c'est beaucoup quand on n'a rien à dire!

Allons, décidons-nous et finissons d'écrire.
— Lecteur, à nos débats, libre à vous d'assister;
Mais, si vous m'en croyez, vous tournerez la page,
Je vais payer ma dette avec du verbiage
Bien décousu, bien creux, bien bête et cætera,
Si vous voulez le lire il vous endormira. —
Sans autre préambule, entamons une histoire;
Mais à propos, Monsieur, si j'ai bonne mémoire,
Nous avons oublié dans nos discours divers,
D'imposer au vaincu le sujet de ses vers.
Me faut-il rajeunir quelqu'antique Iliade?
Vous faire une épopée, un classique sonnet?
Une tendre élégie, une vive ballade
Ou de joyeux refrains bons pour l'estaminet?
Faut-il chanter l'hiver, le printemps ou l'automne,
Les saules balancés au souffle du matin,
Les parfums d'orangers du ciel napolitain;
L'été lourd et brûlant qui menace et qui tonne,
Les étoiles du soir ou les légers autans?
La lune ou le soleil, la pluie ou le beau temps?
Aimez-vous sur les fleurs, voir butiner l'abeille?
Aimez-vous l'églantine aux branches des buissons,

Les bosquets épaissis d'herbe tendre et vermeille;
Les oiselets joyeux gazouillant leurs chansons,
Le bruit roulant des eaux qui tombent des cascades;
La senteur des jasmins aux mobiles arcades,
Le pipeau du pasteur au lointain répété;
La pâle marguerite, ornement des prairies;
Le velours des gazons, les pervenches fleuries
Et les reflets d'un lac au cristal argenté?
Faut-il peindre en son vol la forme d'un nuage?
Sur les pics rocailleux les chamois en voyage,
Les agrestes châlets aux versants du Simplon;
L'appel des chevriers aux troupeaux du vallon,
Les pêcheurs de Venise aux légères nacelles
Et les échos aimés des blanches cascatelles?
Faut-il décrire en vers tragiques ou badins
L'âge heureux, les beaux jours de la chevalerie;
Les armes, les hauts-faits de nos vieux paladins;
La devise des preux au temps de la féerie,
Les meutes, les coursiers, les sons joyeux du cor;
Les écus blazonnés d'azur, de pourpre et d'or;
Les miracles d'amour et toutes les merveilles
Qui, de nos bons aïeux charmaient les longues veilles?

Me faut-il parler grec, dire — Abracadabra?
Invoquer la sybille ou bien l'aréopage?
Rappeler les palais du mauresque Alhambra?
Vanter les rossignols chantant sous le bocage,
Les animaux savants et le grand cerf Coco;
La girafe, l'ours blanc, le vent du Siroco;
Les ruses du chasseur, la biche épouvantée
Qui fuit en bondissant vers sa grotte écartée?
Aimez-vous les créneaux, les flèches, les remparts?
Les harems des Soudans, les aigles des Césars,
Les palmiers aux doux fruits; la grappe parfumée
Que mûrit le brûlant soleil de l'Idumée?
Les vieux rocs de Calpé blanchis aux flots des mers,
Et les coteaux d'Erin aux sapins toujours verts?
Faut-il qu'à vos regards émerveillés j'étale
D'un somptueux bazard la pompe orientale?
Les sabres recourbés, le tissu des turbans,
Les croissants étoilés qui parent les Sultans,
Aimez-vous la valeur, les beaux récits de gloire;
Les héros, les tournois, les chars de la victoire?
Du bronze des guerriers le pompeux apparat,
Et le bruyant galop des coursiers du combat?

Me faut-il réveiller le bonhomme Neptune
Dans la grotte livrée à ses enchantements?
Mais la triste Phébé n'est plus rien que la lune;
Et l'on ne connaît plus les pâles nécromans.
En vain l'on essaierait, vers quelque plage humide,
D'éveiller les Sylvains sur les flots endormis;
Le Parnasse n'est rien qu'un mont de la Phocide,
Et ses vieux habitants n'ont plus de doux abris!
Mais, dites-moi, Monsieur, aimez-vous les classiques?
Oh! pardon, j'aurais dû m'informer de vos goûts
Bien plus tôt. Aimez-vous nos auteurs romantiques?
Puis-je employer ici les djins et les hiboux?
La morgue, les corps verts; la sorcière accroupie
Sur un manche à balai, buvant de l'eau croupie;
Les rondes du sabbat, les psills, les farfadets?
Puis-je aussi me servir du gris, du brun, du jaune;
Puis du bleu? C'est bon teint, des fantômes d'une aune.
De l'effrayant vampire aux lugubres reflets,
D'un gnome, d'un lutin, d'une magique fée...
Mais j'ai perdu la rime et n'ose mettre... Orphée;
Pourtant c'était commode, au moindre compliment
En cherchant dans la fable on rimait richement.

Je pense qu'aujourd'hui vous me trouvez bien bête?
Car je suis paresseuse et j'ai mal à la tête;
Mais qu'importe? il nous faut profiter des instants:
On vit si peu de jours! on meurt pour si long-temps!
Patience, je veux vous faire encore un conte;
Mais que dis-je, il est temps d'arrêter notre compte,
Il ne me reste plus qu'à mettre un point sur l'i,
Veuillez compter, Monsieur, je crois que c'est fini?

## ENVOI A MONSIEUR PETIT.

Combien j'ai de regret de perdre ma gageure!
Pour solde j'aurais eu quelque sonnet charmant,
Un poème embaumé de fleurs et de verdure;
Quelqu'épisode heureux, poétique, attachant.
D'être suaves, purs, vos vers ont le mérite,
Poète! travaillez pour donner un pendant
Aux émouvants récits de BLANCHE et MARGUERITE (1).

Au Baudry.

(1) Héroïnes d'une délicieuse légende de M. PETIT, intitulée: *Le Château Gaillard*.

## RÉPONSE A CES MOTS:

# L'AMOUR C'EST LE BONHEUR.

# RÉPONSE.

---

D'un jeune et pur amour je vous aime, ô belle âme!
Votre nom me remplit de suaves douceurs,
Et parfois je me dis: — Que n'est-elle ma sœur!

JULIEN LAINÉ.

Moi je préfère encor, pour enchanter la vie,
Un chant de votre lyre, ô muse de Neustrie!

ALFRED DE MARTONNE.

Aimeriez-vous, si vous étiez aimée?

EDOUARD D'ANGLEMONT.

L'amour n'est du bonheur qu'une image altérée,
Mais n'est pas le bonheur, car il est sans durée;
Le bonheur, c'est un mot dont la réalité
Ne saurait s'accomplir que dans l'éternité!

Ce n'est qu'une ombre vaine en notre ardente vie!
En vain ton cœur aimant et ton âme ravie
Te font rêver l'amour dans ce qu'il a de pur,
De doux et de serein comme un beau ciel d'azur.
Toi, tu crois qu'être aimé, c'est un bien ineffable?
Ce bien dure si peu, qu'il n'est pas saisissable.
Écarte donc de toi les rêves insensés;
Et calme de ton cœur les battements pressés:
Car tous ces mots d'amour, d'extatiques tristesses,
De chastes voluptés, de larmes et d'ivresses,
De ton cœur de poète échappant à pleins bords,
Vibrant à mon oreille en de si doux accords,
Je les trouve charmants... en poème, en romance;
Aussi je ne saurais te parler d'espérance,
Car malgré ses serments et ses mots solennels,
Si tendres, que parfois on les croit éternels,
L'amour ne porte en lui que trompeuses promesses;
Et laissant les regrets pour prix de ses caresses,
Ainsi que l'espérance, aux charmes décevants,
L'amour naît, et bientôt s'envole à tous les vents!

Paris.

A MONSIEUR

# FERDINAND DE VANTEAUX

LIEUTENANT-COLONEL AU 2e HUSSARDS.

A MONSIEUR

# FERDINAND DE VANTEAUX.

---

Le glaive et le marteau, la charrue à conduire,
C'est le lot des humains;
Et Dieu n'a concédé les pinceaux ou la lyre
Qu'à de bien rares mains.

VICTOR DE LAPRADE.

Sous mon front transparent ton art tout merveilleux,
Fait voir mes rêves, peint mon âme avec mes yeux.

Madame ANAÏS SÉGALAS.

Tes crayons qui pour nous font revivre à la fois
La figure qu'on aime et les lieux qu'on regrette,
Vont semer les plaisirs dans notre humble retraite.

ANCELOT,
De l'Académie française.

Admirable talent que j'aime et que j'envie,
Qui fixe la pensée et sait la retenir;
Toi qui rends au passé la fraîcheur et la vie,
Pourquoi suis-je inhabile à te bien définir?

C'est que tombant du ciel, une palme sacrée
Jamais, malgré mes vœux, ne m'effleura le front.
Ferdinand, c'est en vain qu'on a l'âme inspirée,
Souvent le luth repose et sommeille infécond.

Mais vous, bien jeune encor, vous avez su l'atteindre
Ce but, où du talent se tournent les regards!
Si je savais chanter comme vous savez peindre,
J'irais graver mon nom au temple des beaux arts:

Car les arts, c'est la vie! au-dessus du vulgaire
Ils nous bercent joyeux en des songes charmants;
Par eux nous oublions souvent notre misère,
Ils font battre le cœur de sublimes élans.

Si d'un bonheur ravi, l'illusion s'envole,
Si notre âme froissée est en proie aux malheurs,
Le talent reste encore, et s'il ne nous console,
Du moins il vient parfois adoucir nos douleurs.

C'est l'abri bienfaisant, qui dans nos jours d'orage
Par un ange du ciel, souvent nous est offert;
C'est le flot pur, la fleur qui brille sous l'ombrage,
C'est la fraîche oasis au milieu du désert.

Quoi! vivre sans pinceaux, sans luth, sans poésie,...
Mais sans eux, pourrait-on se créer un beau jour?
C'est ce festin des dieux où manquait l'ambroisie,
C'est un jardin sans fleurs, un printemps sans amour.

Ah! n'imitons pas ceux dont la vie écoulée
Passera sans laisser le moindre souvenir;
Semons de verts rameaux cette triste vallée,
Peut-être ils grandiront pour le siècle à venir?

C'est ainsi, Ferdinand, que long-temps on existe,
La gloire et les beaux arts ont de nobles appas;
Et vous avez pour vous les pinceaux de l'artiste,
La lance du guerrier, la chance des combats.

Adieu, vous qui servez les arts et la patrie,
Puisse un jour votre esquif, balotté par les vents,
Vous descendre joyeux sur la plage fleurie
Où l'on ne connaît pas le souffle des autans.

Au Baudry.

# LUCRÉTIA DAVIDSON.

## ODE.

# LUCRÉTIA DAVIDSON.

## ODE.

---

A toi tous les transports, les honneurs, les sourires!

ALPHONSE LE FLAGUAIS.

Lucrétia Davidson naquit en 1808, à Plattsburgh, sur le lac Champlain; ses parents étaient presque dans l'indigence, sa mère resta long-temps malade, elle renonça à l'étude et à la poésie pour la soigner: ce devoir filial causa sa mort; car vivre sans poésie, pour elle c'était cesser de vivre.

AMÉDÉE PICHOT.

Etoile du soir, astre étincelant, diamant de la couronne du ciel, ah! si mon âme était libre, comme elle prendrait son essor vers toi!

Petite étoile étincelante du soir, diamant posé sur le bandeau bleu du ciel, avec quelle ivresse je volerai vers toi dès que mon âme sera libre.

LUCRÉTIA DAVIDSON.

La coupe de la vie est pour moi sans ivresse,
Elle paraît amère à ma frêle jeunesse:
Car mon âme a rêvé les célestes séjours;

Et lorsque fraîche et belle, en proie à la souffrance
Je vois sans nuls regrets avec indifférence
S'éclipser mes beaux jours.

C'est que mon cœur ravi dans des chants d'harmonie,
Ne sait plus palpiter qu'aux élans du génie
Dont la riche nature avait doté mon front;
C'est qu'à la poésie il faut être étrangère.
L'indigence m'accueille,... aux plaintes de ma mère
Ma lyre s'interrompt.

Naguère je chantais aux fracas de ton onde,
Torrent du Sanarac! soleil du Nouveau-Monde,
Sur les eaux du Champlain comme ton disque est pur!
Odorants sassafras, rizières et savanes,
Longs bords du Saint-Laurent, dont les vertes lianes
Vont caresser l'azur,

Comme je vous aimais aux jours de mon enfance!

Sous l'ombre du palmier, qu'un vent léger balance,
Je suivais du regard les oiseaux voyageurs,
Qui dans l'onde baignaient et secouaient leurs ailes;
Puis allaient se nourrir du suc des canamelles,
Se jouer dans les fleurs;

S'ébattre aux grands buissons où la rose vermeille
Exhale ses parfums, et d'où la jeune abeille
Active et diligente, enlève un doux trésor!
D'où les papillons bleus, aux ailes transparentes,
S'élèvent par essaims dans leurs courses flottantes
Vers les nuages d'or.

C'est là, qu'heureuse, libre et vers les cieux lancée
En des rêves d'amour s'envolait ma pensée;
Mes studieuses nuits oubliaient le sommeil;
Et puis, dans le repos, quand mon âme adoucie
Se retrempait, toujours l'ange de poésie
M'attendait au réveil!

Et pourtant, les beaux jours ont glissé sur ma vie;
Par des songes de feu sans cesse poursuivie,
Déjà mon cœur aimant a connu la douleur.
Aux plaisirs je me sens devenir étrangère,
Et comme un lys des champs que le soleil altère
Mon front prend la pâleur.

Je croyais oublier la chère solitude
Où d'errer chaque soir j'avais pris l'habitude,
Où j'allais respirer le calme et la fraîcheur.
Déposant mon doux luth pour soulager ma mère,
Je ne prévoyais pas qu'il faudrait bientôt faire
Mes adieux au bonheur.

Tel un jeune ramier, qu'attire la Floride,
S'envole insouciant de la flèche rapide
Qui, peut-être, demain se teindra dans son sang;
Moi, semblable à l'oiseau qu'attend un sort funeste,
Déjà ma voix s'éteint, comme un écho céleste
Qui se meurt en naissant.

Adieu ma mère! adieu vous mes jeunes années,
Qui sembliez naguère être si fortunées;
Mes pieds se sont blessés aux cailloux du chemin,
Et pourtant je n'ai fait que glisser sur la terre;
Mais la fleur d'aujourd'hui, brillante et passagère
N'a pas de lendemain.

Cependant, s'il est vrai que tout fuit, hors la gloire,
Mon nom vivra parmi les noms chers à l'histoire:
Echos du Canada, redites mes accords;
Nochers américains, partez, effleurez l'onde;
Partez, allez apprendre aux rives du vieux monde
Mon nom cher à vos bords.

Au Baudry.

# LA TOUR D'ASTURE.

## POÈME.

# LA TOUR D'ASTURE.

## POÈME.

---

Toute au bel Aronais; et là pour lui seul, Isoline ne voyait que lui.

CHARLES DIDIER.

Lancé sans gouvernail dans la région des tempêtes, il fut sans cesse battu par les vents contraires, et vint se briser sur les écueils

D'AVANNES (*Esquisses sur Navarre*).

Sur cette grève où s'élève aujourd'hui la tour d'Asture, était autrefois un petit port où Cicéron s'embarqua pour se rendre à sa villa de Formianum, le jour où il fut assassiné. — Voici Terracine, dernière ville sur la plage et lisière maritime des Etats pontificaux.

DE LA CHAVANNE.

Non loin de Terracine, on voit la tour d'Asture,
Haut donjon féodal d'antique architecture,
D'où le regard au loin domine sur les flots;
Là, dans l'ombre des nuits se tramaient des complots;

Qui les eût épiés, à l'heure des ténèbres,
Eût des conspirateurs ouï les chants funèbres,
Dont les refrains étaient Rome et la liberté.
Parmi les conjurés, le sort avait jeté
Un bel adolescent au rose et doux visage,
Malgré ses jeunes ans on savait son courage;
Il avait juré haine aux chefs des nations,
Et l'âme mûrit vite au feu des factions:
Conrad était son nom, les îles Borromées
Sa patrie, —
Il naquit aux rives parfumées
Que fuit avec regret le pas du voyageur,
Et son toit s'élevait au bord du lac Majeur. —
Pressant de tous leurs vœux la sanglante journée
Où leur ardeur devait cesser d'être enchaînée,
Les sombres chefs d'Asture, élevant leurs poignards,
Ralliaient à leur voix les conjurés épars.
Partageant leur valeur, non leur impatience,
Conrad, lui seul, aimait cet austère séjour;
Là, sa tâche finie, et déposant sa lance,
Heureux d'un doux espoir, il courait dans la tour
Où l'attendaient Isoline et l'amour.

Oh! c'est qu'elle était jeune et belle,
La fille du gardien de cette citadelle,
Jeune fleur de quinze ans, la brune Isolina!
C'est que Conrad, pour elle eut des regards de flamme,
C'est qu'il l'aima, comme on aime avec l'âme,
Et qu'un mot d'Isoline à ses pieds l'enchaîna.
Oublieux et ravis, comme on l'est à leur âge,
Le soir venu, sans bruit ils erraient sur la plage
Causant d'amour, parfois détachant les anneaux
De la barque du fort, amarrée au rivage,
Et confiants, heureux, ils sillonnaient les eaux.
Puis sous la plate-forme, aux brumes vaporeuses,
Ils revenaient mêler leurs deux voix amoureuses
Qui laissaient échapper ces mots si confiants
Qu'on ne trouve, dit-on, qu'aux lèvres des amants:

« — Viens, ô viens, ma belle Isoline!
« Disait Conrad brûlant d'amour,
« Viens habiter sur la colline
« Où mes premiers regards ont salué le jour!
« Les fleurs de nos jardins formeront ta couronne,

« Tu verras nos grands monts dorés de Bellinzone,
« Les flots d'azur du lac Majeur,
« Nos belles îles Borromées
« Et de ces rives embaumées,
« Au loin, des hauts glaciers scintiller la blancheur.
« Viens respirer les parfums de Lisance,
« Les roses des bosquets d'Arona si vantés;
« Je n'ai pas à t'offrir le luxe des cités,
« Mais le lait des brebis nous donnera l'aisance.
« Viens, notre vie à nous n'aura jamais d'hiver,
« Tu liras dans mon cœur comme en un livre ouvert!
« Le soir je chanterai de belles barcarolles. »
— Et puis toujours entr'eux de semblables paroles,
Et puis de grands chagrins, lorsqu'il fallait sans bruit
Se séparer, l'horloge ayant frappé minuit.

Arrivant à son poste, active sentinelle,
C'était l'heure où Conrad gardait la citadelle.
Un soir vint, il entend marcher sur les dégrés
Et reconnut bientôt le chef des conjurés,
Qui d'un geste du doigt impose le silence,

S'approche et dit tout bas: « Conrad, l'heure s'avance,
« Profitons des instants; avant l'aube du jour
« Nos braves compagnons quitteront ce séjour;
« Tiens, les vois-tu rangés, ici sous la tourelle?
« Tout est prêt, et j'entends le signal qui m'appelle:
« Il faut partir! » —
Conrad, fidèle à la valeur,
Sort de la tour d'Asture en cachant sa douleur,
Et tandis qu'il partait, sur sa couche endormie
La brune Isolina, sa douce et gente amie,
Dont un songe pénible avait fermé les yeux
S'écriait: « Viens Conrad, quittons ces bords affreux!
« De la malaria que le souffle est perfide!
« Vois comme je pâlis, mon front devient livide;
« Puis hier, j'ai cru voir et mon cœur se glaça,
« Oui, j'ai cru voir voguer sur les flots de Ponza
« Des forbans africains au farouche courage,
« Qui voulaient m'emporter bien loin en esclavage. »
— Et l'horreur de ce songe abrégea son sommeil,
Puis riant de sa peur: — « Je suis sa fiancée,
« Qu'ai-je à craindre? » dit-elle, il m'aime! A son réveil
Elle voit que Conrad, hélas! l'a délaissée,

La pauvre jeune fille! elle apprit qu'un serment
Aux fiers conspirateurs enchaînait son amant.

A peine le soleil a doré la colline,
Sur les pas de Conrad court la pauvre Isoline,
Sa bouche n'a qu'un cri: « Le revoir, ou mourir! »
Et sous l'ombrage épais des bois de Terracine
La troupe conjurée à ses yeux vint s'offrir:
« Conrad, est-ce donc vrai, ce que mon père assure?
« Que vous vous révoltez, que vous quittez Asture
« Pour des troubles civils? que hardis combattants
« Vous allez rallier les Romains mécontents?
« Quand je compris ta voix si puissante et si tendre,
« Me jetant de ces mots qui font croire au bonheur,
« Conrad, toujours alors, moi je voulais entendre
« Ta prière d'amour qui me créait un cœur!
« A t'aimer, pourquoi donc m'avoir accoutumée?
« Dis, oh! dis-moi qu'en vain je me suis alarmée?
« Hier tu me disais: — « Viens habiter les lieux
« Où mes premiers regards ont salué les cieux. —
« Eh bien, ton simple abri me plaira mieux qu'un trône:

« Viens, je veux voir tes monts dorés de Bellinzone,
« Me mirer aux flots bleus de ton beau lac Majeur;
« Viens, je veux habiter tes îles Borromées,
« Et sur tes rives embaumées,
« Voir, de tes hauts glaciers scintiller la blancheur.
« Conrad, viens respirer les parfums de Lisance,
« Allons voir d'Arona les bosquets si vantés;
« Que nous importera le luxe des cités?
« La toison des brebis nous donnera l'aisance,
« Ta mère bénira sa fille chaque jour,
« Elle me trouvera bonne, douce, économe;
« J'embellirai son toit de chaume
« De ma part de bonheur et d'amour! »
Son père l'a suivie accablé de tristesse,
La grondant doucement et lui prenant la main
Il disait: — « Voudrais-tu délaisser ma vieillesse?
« Laisse partir Conrad, il t'aime avec ivresse,
« Si le sort le protége il reviendra demain. »
Puis son amant la presse encor contre son sein,
Et parlant du retour il la rend à son père.
Les conjurés aimaient Conrad ainsi qu'un frère,
Emus de sa douleur, ils lui parlaient du jour

Où triomphants, son cœur serait tout à l'amour.

Mais avant d'aborder, le bonheur fait naufrage :
Car la brise est trompeuse, et prompt comme un nuage
S'envole notre espoir qu'un lendemain détruit !
Combien de vœux d'amour embellis d'espérance
Et de songes dorés semés dans l'existence
Qui ne durent pas plus que l'étoile qui fuit ?

De même, tristement, finit cette aventure.
En vain les deux amants d'Asture
Ensemble avaient rêvé de purs et doux liens,
Leur coupe de bonheur fut bien vite épuisée.
Dans les troubles civils, aux champs italiens
Conrad périt tout jeune ! — Et puis sa fiancée,
Qu'un corsaire enleva pour des bazards lointains,
Fut vendue à l'encan des sérails africains.

Au Baudry

# MERCI.

## AUX POÈTES QUI M'ONT ENVOYÉ DES VERS.

# MERCI.

Je me reproche de si mal vous remercier de tant d'honneur; mais l'esprit pour s'exprimer avec empire, a besoin d'être libre; et rien ne lui ôte plus sa liberté qu'une vive gratitude.

P. LACORDAIRE.

Quand tu m'as fait un signe, en me disant: « C'est l'heure,
« Viens avec nous, poète, et sors de ta demeure; »
Ami, je suis sorti confiant et vainqueur,
Car ta puissante voix parlait haut dans mon cœur.

A. DE BEAUCHESNE.

Placez haut la couronne, et je la saisirai.

Madame D'ALTENHEYNE.

Mes poètes! merci pour vos riches présents!
Ainsi l'abeille amasse un trésor d'ambroisie.
Tous, vous m'avez doté de fraîche poésie,
Tous, vous m'avez appris des accords ravissants;
Mes poètes! merci pour vos riches présents!

Me prenant par la main, vous me dites: « Venez,
« Semez dans le printemps pour cueillir en automne;
« Venez, voici nos fleurs, parez votre couronne! »
Et lorsque sur vos pas mes pas sont entraînés,
Me prenant par la main, vous me dites: « Venez! »

Vous m'avez adouci le souffle des autans,
Quand vous m'avez reçue en vos doctes écoles;
Vous avez eu pour moi plus de douces paroles
Que l'aubépine en fleurs n'a de fleurs au printemps:
Vous m'avez adouci le souffle des autans.

Le culte du talent est un hommage à Dieu.
« Chantez, ne laissez pas votre lyre muette,
« Chantez, m'avez vous dit: le ciel vous fit poète,
« A l'amour des beaux arts ne dites pas adieu,
« Le culte du talent est un hommage à Dieu! »

Parmi les noms aimés qui restent immortels,

Comme un pieux croyant a foi dans sa relique,
Moi j'ai foi dans vos noms! Qu'importe la critique,
Si vous tracez le mien aux marbres des autels
Parmi les noms aimés qui restent immortels?

Au Baudry.

# LE SORCIER DES APENNINS.

## POÈME

## DÉDIÉ A MONSIEUR X.-B. SAINTINE.

# LE SORCIER DES APENNINS.

## POÈME.

---

Gaétana leur dit : « Ne l'interrogez pas ! ceux qui l'ont privé de l'usage de ses mains, l'ont aussi privé de la parole.

X.-B. SAINTINE.

Il faut que sa destinée s'accomplisse, comme celle qui voue au martyre quiconque porte à son front le signe du génie.

HOFFMANN.

Vous porterez votre œuvre aux pieds du Créateur.

AUGUSTE LACAUSSADE.

Non loin des Apennins, près des rocs isolés,
Sous un toit délabré qu'abrite une colline,
Voyez-vous cette femme au front blanc qui s'incline
Vers un homme débile aux membres mutilés?

Il semble avidement écouter sa parole,
On dirait qu'elle prie, et bénit et console!...
Je vais vous révéler d'où lui vient sa pâleur,
Et de l'homme proscrit vous conter le malheur :

Cet homme fut poète; aujourd'hui la souffrance
A pris place en son âme où régnait l'espérance.
Plaignez-le ce poète errant par les chemins!
Il railla le pouvoir et l'on brisa sa lyre.
Son nom, d'avance est mort, il ne peut plus l'écrire;
Ses bras sont désarmés, on abattit ses mains!
On redoutait sa voix si fortement trempée,
Par le fer des bourreaux sa langue fut coupée!
Ce poète, au soleil du génie échauffé,
Naguère il promettait une âme ardente et fière;
Aujourd'hui, tronçon d'homme et volcan étouffé
Sa pensée à jamais va rester prisonnière,
Dieu seul lit dans le cœur du pauvre mutilé.
Pitié, lorsque si jeune à ses maux il succombe,
C'est celui qui rêvait un beau nom pour sa tombe
Qu'ils ont précipité de son ciel étoilé.

Oh! c'est que son talent promettait un grand homme;
Il aurait pris son rang parmi ceux qu'on renomme,
Il eût eu des échos chez la postérité,
Et Rome qu'il aimait comme une chère idole,
Sa Rome n'aura pas pour lui de Capitole.
De sa part d'avenir ils l'ont déshérité,
Et ses pensers brûlants n'auront plus d'interprète;
Nul en parlant de lui ne dira: — Le Poète!

On l'exila de Rome, il lui fallut partir;
Mais dans un cœur aimant régnait son souvenir,
Gaétana l'aimait: adoptant sa misère,
Elle avait fui pour lui le monde et ses succès,
Brillante et jeune artiste, on la voyait naguère
S'enivrer de louange, et depuis, sans regrets,
Elle espéra des arts oublier les merveilles!
Au poète proscrit, pour adoucir ses veilles,
Alors elle disait:

— « De ta part de douleurs
« J'allègerai le poids en essuyant tes pleurs;
« Pour toi j'ai délaissé mes brillantes conquêtes,

« J'étonnais les regards du luxe de mes fêtes;
« C'étaient de beaux festins, des devises d'amour,
« Des concerts et des bals qui duraient jusqu'au jour;
« C'étaient des chants mêlés à la lyre argentine!
« Moi, sans aimer alors, coquette Florentine,
« Pour mon cœur endormi, j'évoquais et tout bas
« Ces songes orgueilleux qui perdirent les anges,
« Et de jeunes seigneurs, au doux bruit des louanges
« Berçaient ma vanité qui ne sommeillait pas.
« Mais depuis qu'à Strozzi, ton long regard de flamme
« Ainsi qu'un trait brûlant pénétra dans mon âme,
« Ma vanité s'enfuit et s'éveilla mon cœur;
« Ta parole sonore, éloquente, profonde
« A mes regards charmés ouvrit un autre monde
« Et le remplit d'amour! moi je crus au bonheur;
« Pour toi j'ai tout quitté, ma Florence si chère,
« Mes fêtes, mon palais, ma cour d'adorateurs;
« Et je mis à tes pieds pour suivre ta misère
« Mes plaisirs, mon orgueil, mes succès, mes flatteurs!
« Et toi tu me donnas ton âme ardente et pure,
« Tu me promis la gloire et de longues amours!
« Tes lèvres effleuraient ma noire chevelure,

« Et tous deux nous disions: que bénis soient nos jours!
« N'ai-je donc plus pour toi de trésors de tendresse?
« A toi, toujours à toi ma délirante ivresse,
« Ma beauté, mes talents, tous les pleurs de mes yeux
« Pour te faire oublier tes regrets douloureux.
« Puissai-je ainsi qu'un ange à tes yeux apparaître!
« Je sens qu'à tes côtés le bonheur va renaître.
« Tu te le dis, sans doute, en te parlant de moi:
« Que si tu n'en veux plus mon cœur m'est inutile;
« Qu'attachée à tes pas tout me sera facile,
« Qu'à part ton souvenir, tout ne m'est rien sans toi?
« De tes jours, de tes nuits, compagne inséparable
« Je voudrais m'entourer de ce qui rend aimable.
« Je voudrais chaque soir dans mes bras te bercer,
« Pleurer de ta douleur, t'éviter une larme;
« M'offrir belle à tes yeux de tout ce qui te charme,
« Semer de fleurs la route où tes pieds vont passer!
« Oublions les faveurs de l'aveugle Fortune,
« Ne la fatiguons pas d'une plainte importune,
« D'un nom dans l'avenir cessons d'être jaloux.
« Oublions un espoir qui s'est enfui de nous,
« Ensemble chaque soir, près du flot qui se brise,

« Nous viendrons respirer les parfums de la brise,
« Ecouter au lointain le chant des nautonniers
« Prenant la route ombreuse où sont les citronniers.
« Tous deux nous rejoindrons notre pauvre chaumière,
« Si le sommeil encor ne clot pas ta paupière,
« De tes pensers brûlants pour calmer les ennuis,
« La tête sur mon sein, tu passeras les nuits! »

C'est ainsi qu'au penchant de la verte colline
Au pied des Apennins disait la Florentine:
Celle qui délaissa pour suivre le proscrit
Les ondes de l'Arno, leur voluptueux bruit,
La villa tant chérie, où brillante, adorée,
Toujours on la voyait d'hommages entourée!
Elle qui s'était vue au milieu des trésors,
Elle, fille des arts, ne vivant que d'accords,
De fêtes, de plaisirs, de flatteuses ballades,
De luxe, de parfums, de fleurs, de sérénades...
Du poète elle avait partagé la douleur;
Mais comment vivre ainsi? sa bouche en vain prononce
Des discours consolants qui restent sans réponse...

Le proscrit alarmé devine sa langueur.
Qu'il souffre en la voyant triste et décolorée!
Il ne peut ranimer celle qui s'est montrée
Pour pleurer de ses pleurs! ange sur son chemin
Que le ciel lui jeta dans sa rude agonie!
Qui d'un monde enivrant pour lui s'était bannie
Et dont il ne pouvait même serrer la main!

Tant de malheurs, d'ennuis, hélas! t'avaient brisée
Pauvre Gaétana!..... cependant épuisée,
Toujours près du proscrit elle venait s'asseoir
Fidèle et dévouée; et puis voilà qu'un soir
Sa voix, pour un instant, brilla plus éclatante;
Ses regards s'animaient, elle parla du jour
Où du poète aimée elle connut l'amour,
Puis elle lui disait: — « Aujourd'hui, languissante,
« Pauvre, mais près de toi, partageant tes destins,
« Ami, je me plais mieux qu'aux palais florentins! »

Ce fut le dernier mot de sa bouche engourdie

Qu'au lointain emporta le bruit mouvant des flots;
Pour elle avait sonné l'heure du grand repos!
Elle avait appuyé sa tête appesantie
Sur le sein de celui qu'elle avait tant aimé
Et ne lui laissa plus qu'un corps inanimé.

Le lendemain il fut un être dans le monde,
Qui caressait encor le poète exilé:
Un chien vint visiter sa misère profonde,
Mais que pouvait pour lui le pauvre mutilé?
C'était Ligio, cherchant quelqu'un qui le protége;
Un chasseur de chamois qui périt sous la neige
Le nourissait naguère, et son pas incertain
Quête un maître nouveau, des caresses, du pain.
Il trouva du proscrit la hutte délabrée,
Quelque temps, près de lui sembla vouloir rester;
Mais n'ayant pas vu d'eau pour sa langue altérée,
Ni pain pour le nourrir, ni mains pour le flatter,
Lentement il reprit le sentier des montagnes.
Le poète proscrit marcha dans les campagnes
Vêtu si pauvrement, et les yeux si hagards,

Et le front si pâli, qu'étonnant les regards,
Il faisait dire au pâtre errant dans la contrée
Que sans doute, au maudit, son âme était livrée!
Son nom seul effrayait les veilles du foyer.

Un jour sur les troupeaux, dans ces vallons sauvages,
Un mal contagieux étendit ses ravages,
On nomma le proscrit!..... puis un vieux chevrier
Vint le soir et tua le prétendu sorcier.

Ainsi toujours il faut que le talent succombe,
Le poète muet n'eut pas même une tombe!
De la justice humaine il n'a rien obtenu;
Partout il fut chassé! malheureux, méconnu!
Et l'on aurait pu croire à sa lente agonie
Que les hommes avaient deviné son génie!...
Car celui qui rêvait un glorieux renom,
Celui dont le talent eût tenu du prodige,
Ce prétendu sorcier! les rives de l'Adige
N'ont pas même un écho pour nous dire son nom!

Au Baudry.

# UNE LARME DU CŒUR.

# UNE LARME DU CŒUR.

---

Sainte Jérusalem, beau ciel, jour sans nuage,
De lumière et d'amour océan sans rivage,
Comme à vous, de son cœur, espéraient tous les vœux !
« — Banissez, disait-il, de cruelles alarmes
« O ma mère! cessez de répandre des larmes,
« Nous nous reverrons dans les cieux ! »

L'Abbé VÉNARD,
A la mémoire d'ALBERT DE CORDAY.

A l'être qu'ici-bas il enchaîne aux douleurs,
Dieu, pour soulagement n'a donné que des pleurs,
Et j'ai fourni ma part, sur la terre où nous sommes,
A cet immense abîme, où les larmes des hommes
Tombent, tombent toujours, sans le combler jamais!

ANCELOT,
De l'Académie française.

Naguère je cueillais des fleurs pour de riantes fêtes; aujourd'hui, sauf celles qui ornent sa tombe, toutes s'envolent effeuillées.

Il fait nuit sous mon toît, nul soleil ne l'éclaire: car le cœur qui m'aimait, à ma voix ne bat plus!

Ses grands yeux bleus où brillait une âme intelligente, ses yeux si beaux, si vifs, sont à jamais éteints!

Ce front, où tant de fois ma bouche s'appuya, est glacé par la mort!

De l'enceinte funèbre où repose son corps, je ne puis détourner mes pas ni ma pensée; ailleurs que là mon cœur ne saurait plus aimer.

Pour dernier vêtement, du linceul qui te couvre, ô mon fils! la moitié est restée pour ta mère.

Oh! quand viendra le jour, qu'élargissant sa fosse, ta bêche, ô fossoyeur! creusera mon lit de repos?

La poudre de nos os sera mêlée, notre vie à renaître germera dans le même lit de mort, et quand le dernier jour de ma vie aura lui, ô mon Albert chéri! nous dormirons ensemble notre long sommeil de mort... puis nous ressusciterons ensemble!

Alors nous serons consolés de notre séparation sur la terre. Sur la terre!... mon espoir s'est enfui comme la moisson grêlée du moissonneur! comme la vigne gelée du vigneron!

Arbres de nos bosquets, rameaux qui l'ombrageaient, gazons qu'il a foulés tant de fois de ses petits pieds d'enfant, oh! parlez-moi de lui! Arbustes qu'il aimait, qui vous balanciez sur sa jeune tête... mon âme écoute, où donc est-il?... où donc est-il?...

Au Baudry.

# APRÈS SEPT ANS DE SILENCE.

# APRÈS SEPT ANS DE SILENCE.

---

De cette modeste couronne,
Vous verrez changer la couleur ;
Mais ma mère, à qui je la donne,
Ne verra pas changer mon cœur (1).

ALBERT DE CORDAY.

Oui, ma voix s'essayait aux chants des troubadours
Alors que nuls chagrins n'assombrissaient mes jours;
Jours si vite écoulés! j'étais heureuse mère!...
Mon cœur ne connaissait nulle pensée amère;

(1) Vers écrits au milieu d'une guirlande de myosotis.

Pour moi, tout me semblait ravissante oasis,
Sur les rameaux courbés se balançait mon fils,
Tapageur et mutin, jouant sur la verdure,
Joyeuse, j'écartais sa blonde chevelure.
Et puis baisant son front et sa petite main,
Je prenais du bonheur pour jusqu'au lendemain.

Oh! bien vite a fini le temps de son enfance!
Plus vite encor celui de son adolescence,
Où sa main dans ma main, auprès de nous assis,
Du collége il contait les enfantins récits.
Joyeuse à sa venue et taisant mes alarmes,
Le jour de son départ je lui cachais mes larmes!
Et puis jeune homme enfin, pour la patrie armé,
Occupant sa jeunesse et de tous estimé,
De ce qu'on me disait de lui, moi j'étais fière,
Et j'adressais des vers au jeune militaire,
Qui depuis, près de moi les fredonnait toujours,
Et leur titre c'était: — Oui, voilà mes amours!

« Ce qui me plaît c'est l'agreste Helvétie
« Dont j'ai gardé le riant souvenir,
« Ce qui me charme, ah! c'est la poésie
« Qui fait revivre un nom dans l'avenir.
« Ce qui m'enivre, et je ne puis le taire,
« Ce sont les arts que j'invoque toujours;
« Mais j'aime mieux, et le dis sans mystère:
« Un jeune et gentil volontaire,
« Oui voilà, voilà mes amours!

« Sa mine encor n'est pas très imposante,
« Mais tant d'ardeur se trahit dans son air;
« Pour sa moustache... elle est encore absente,
« Mais dans ses yeux on rencontre un éclair!
« Je l'aime tant, que je ne puis le taire,
« A lui je songe et partout et toujours;
« Oui, je l'avoue et le dis sans mystère:
« Un jeune et gentil volontaire,
« Oui voilà, voilà mes amours!

« Du ciel, pour lui, j'implore l'assistance,
« Pour être heureuse il me faut son bonheur;
« Et loin de lui, je franchis la distance
« Par la pensée, et je le vois du cœur!
« Je l'aime tant, que je ne puis le taire,
« A lui je songe et partout et toujours;
« Oui, je l'avoue et le dis sans mystère:
« Un jeune et gentil volontaire,
« Oui voilà, voilà mes amours! »

Mon Albert! tu n'entends plus rien des bruits du monde,
Tes jours avant les miens devaient-ils donc finir?
Avant moi devais-tu descendre dans la tombe?
Qui pourrait dans mon cœur briser ton souvenir?
Te voir heureux c'était l'espoir de ma vieillesse,
Tes talents, tes vertus, c'était là ma richesse!
Beaux jours à l'avenir par l'espoir réservés,
Qui dans mon ciel obscur ne se sont pas levés!
Tous les pleurs de mes yeux, tous les cris de mon âme,
N'ont, de ta vie en fleurs, pu retenir la flamme;
Et dans mes jours, mes nuits, en tous lieux, en tous temps,

Je crois ouïr ta voix, répéter tes accents;
Tu disais:
— « Qu'en mon cœur toujours tu voulais lire,
« Sur mes lèvres, pour toi, voir toujours un sourire. »
Et moi, mon fils, quand près de moi tu n'étais pas,
Mon cœur cherchait toujours la trace de tes pas.
Mon absent bien-aimé, parti dès ton aurore,
Oui, l'écho de ta voix dans mon cœur vibre encore!
D'une mère à son fils, Dieu sait le désespoir
Quand il faut dire adieu pour ne plus se revoir.
Du centre de mes jours, belle étoile effacée!
Regrets de tous instants présents à ma pensée!
Pour tes longues douleurs, tes angoisses, mon fils,
Dieu t'admit comme un ange en son doux paradis.
Ton cœur pieux, aimant, plein de foi, d'espérance,
Chaque jour, au Seigneur, consacrait sa souffrance!
Et moi pour te bénir j'élève en vain ma voix,
Je ne puis que pleurer à l'ombre de ta croix!

Loin de toi la moitié de mon âme est absente,
Dieu seul peut soutenir ma force défaillante;

C'est lui qui vint briser mes songes de bonheur,
Dans mon cœur il versa largement la douleur!
Prie, afin qu'au parvis où ton âme est allée
Puisse monter aussi ma prière exhalée!
Ma pensée appartient plus aux morts qu'aux vivants,
Elle est au fils que Dieu m'enlève en son printemps.

Seigneur! mon âme a foi dans ta bonté profonde!
Tu m'emportes mon fils au séjour glorieux,
Puisque ta volonté nous sépare en ce monde
Seigneur, que ta bonté nous réunisse aux cieux!

Au Baudry.

# PRIÈRE A MON ANGE GARDIEN.

# PRIÈRE A MON ANGE GARDIEN.

Le Créateur leur a dit : Vous veillerez sur les jours de l'homme qui espère en moi, vous les défendrez des flèches de l'ennemi, et vous détournerez les fléaux de sa demeure. Dans les chemins mauvais de la vie, vous le porterez dans vos mains, pour que son pied ne porte pas contre la pierre. Vous serez avec lui dans les batailles, et à côté de lui pendant la nuit, pour éloigner le démon qui rôde comme un loup dévorant cherchant sa proie à dévorer. Les anges sont employés là-haut à chanter les louanges de Jéhovah ; ici-bas à garder, à conduire les hommes.

Vicomte WALSH.

Santo Angel ! mi guia celestial, no me abandoneis, yo os lo ruego.

ORACION.

O mon ange gardien! fais lorsque vient l'aurore
Que je prie avec toi Jésus avec amour.
Toujours à mon côté que je te trouve encore
Pour me veiller la nuit, lorsque finit le jour.

Nous devons tous pleurer sur nos fautes passées;
Tous, nous nous salissons aux fanges du chemin.
Ne m'abandonne pas à mes tristes pensées,
Pour moi, prie ô mon ange! en me tendant la main.

Invoque Dieu pour moi, lui qui dans sa clémence,
Du cœur vraiment contrit accueille le retour,
Qui met le repentir au rang de l'innocence;
Au pécheur pénitent qui promet son amour.

Saint ange que Jésus a commis à ma garde,
Qui courbes à ses pieds ton front auréolé,
Fais que soumise à toi, toujours je te regarde
Ainsi qu'un doux Mentor, ô mon bel ange ailé!

Contre l'esprit du mal qui rend l'âme craintive,
Empêchant d'avancer dans les champs du Sauveur,
O mon bon ange! sois la sentinelle active
Veillant sur tous mes pas, me gardant de l'erreur.

Si le souffle maudit amène un vent aride,
Et si trop faible, hélas! il me faisait plier,
Bon ange, que ton bras me soutienne et me guide,
Fais régner les vertus à mon humble foyer.

Fais qu'à ta volonté, docile et sans contrainte,
J'unisse ma pensée à tes ardents soupirs;
Qu'elle monte épurée et vers la cité sainte
Dirige de mon cœur les vœux et les désirs.

Donne-moi le mépris de la vaine science,
Et de l'esprit mondain qui mène loin du bord;
Donne-moi la ferveur, l'esprit d'intelligence,
La simple humilité pour arriver au port.

Prie, ô toi dont le cœur écoute la prière,
Que Dieu me réunisse, au jour de ses splendeurs,
Avec mes chers absents! C'est mon père, et ma mère
Et mon fils, dont la mort me coûta tant de pleurs.

A mes yeux montre-toi radieux et sans voiles,
A mon âme tremblante accorde ton soutien,
Emporte mes pensers par-delà les étoiles
Pour oublier la terre, ô mon ange gardien!

Lorsque viendra la mort abaisser ma paupière
Et couper de sa faulx la trame de mes jours,
Mène-moi dans les cieux voir la sainte lumière
Où des maux de ce monde on a fui pour toujours.

Bon ange, inspire-moi de doux et saints cantiques,
Offre à Dieu mon encens au pied de son autel.
Avec les séraphins, les colombes mystiques,
Sans cesse répétons: — Louange à l'Eternel!

Au Baudry.

# UNE PENSÉE SUR L'ESPAGNE.



Mazier Henri lithographe. Lith. Dupuis, à l'Aigle. Jules Boilly, Dessinateur

Moi j'aime les regrets de l'Arabe nomade

Aux sables du desert rêvant encor Grenade

# UNE PENSÉE SUR L'ESPAGNE.

---

Tout s'est renouvelé, les mœurs, les rangs, les droits;
La parole est le Dieu par qui règnent les rois.

Le Comte De Peyronnet.

Il est un Dieu dont la justice est infaillible, donc tout ce qui arrive est ordonné dans une bonne fin, donc si l'homme souffre sur la terre, c'est pour le bien de l'homme.

Silvio Pellico.

A Dieu seul, qui les voit, ta pensée et ton âme;
A nous le souvenir, le nom, les traits de flamme
Et le grand cœur de Don Carlos!

Georgeu.

## I.

Moi, j'aime les regrets de l'Arabe nomade,
Aux sables du désert rêvant encor Grenade:
Beau sol tout parfumé de langueur et d'amour!

Là, c'étaient des pensers de gloire et d'énergie,
C'était de l'Alhambra l'étonnante magie,
De beaux arts, de splendeur un merveilleux séjour!

C'étaient le marbre et l'or, les peintures à fresques,
L'albâtre, les jets d'eau, les riches arabesques,
Les treillages ornés d'épais jasmins en fleurs,
Tourelles et balcons, légères colonnades,
Et les blancs minarets et les fraîches cascades,
La senteur des parfums, le luxe des couleurs.

Ton astre était brillant et tes ondes paisibles,
La brise se jouait dans les rameaux flexibles
De tes beaux citronniers qui semaient leurs fruits d'or;
Et la brune Andalouse, à la taille gentille,
Aux jeux sanglants du cirque, écartant sa mantille,
Venait jeter des fleurs au fier torréador.

Doux pays! fleurs du ciel sur la terre semées;

Là, le Tage, en roulant ses ondes bien-aimées,
Baigne tes sables d'or avec son flot si pur.
C'était là, que non loin de tes balcons mauresques,
Les amants redisaient leurs tensons romanesques
Aux échos du Douro, sous ton beau ciel d'azur.

Aux sons voluptueux des harpes, des mandores,
Les dames arrivaient sur les dalles sonores:
Déjà les attendaient beau page et ménestrel,
Pour lire dans les yeux de ces enchanteresses
L'espoir d'un doux baiser! d'enivrantes caresses!
Comme en rêvait Byron, le poète immortel!

Beau pays! aujourd'hui sur tes rives fleuries
On ne se parle plus de ces temps de féeries;
Les échos attristés ont fui de l'Alhambra:
Hurlant son cri de mort sur le sol des Espagnes,
L'anarchie a semé l'effroi dans tes campagnes,
Et son cri se répond du Tage à la Sierra.

## II.

Et le voilà remis, l'étendard populaire,
A ces hommes prônant l'hydre des factions!
Nés du souffle que Dieu jeta dans sa colère;
Que leur fait la patrie ou sanglante ou prospère?
A ces hommes, que fait le deuil des nations?

Qui calmera la soif de sang qui les dévore?
Portent-ils dans leurs mains la torche des enfers?
Comme aux jours de brumaire, affreux temps qu'on abhorre,
Vont-ils encore ouvrir leur boîte de Pandore
Sur la terre du Cid, et lui donner des fers?

Que de ces fers, hélas! elle soit affranchie!...
Et vous, nains couronnés que l'on appelle rois!
Tremblants pour les lambeaux de votre monarchie,
Vous n'osez regarder en face l'anarchie,
Apaiser les partis, faire régner les lois!

Honte à vous! on n'est pas digne du rang suprême,
Quand de loin on regarde un peuple s'égorger,
Lorsque d'un allié tombe le diadême!
Oui, si l'on a du cœur, si l'on craint l'anathème,
Rois d'Europe! on se montre à l'heure du danger.

Honneur (1) au roi soldat! sans qu'un roi le secoure,
Guidant son gouvernail au milieu des écueils,
Il n'a pas reculé! Louange à sa bravoure!
Grand est pourtant, mon Dieu! le péril qui l'entoure,
Et chaque jour, aux siens, voit creuser des cercueils.

Carreguy-Zumala, qui rêvait la victoire,
Le vaillant Eraso, puis Zegastibelza,
Ils sont tous morts, et seuls n'ont rien su de leur gloire!
Mais long-temps ils seront chers à notre mémoire:
Quel souvenir du brave à jamais s'effaça?

Fidèles, ils voulaient la paix dans les campagnes;

(1) Les mots laissés en blanc n'ont pu être imprimés à cause de la censure.

Aux côtés de leur roi, tous ils se sont rangés;
A l'appel de l'honneur ils quittaient leurs montagnes;
Et voilà les héros, nobles fils des Espagnes,
Que viennent égorger des brigands étrangers! (1)

Oh! moi, que je les hais, ces forbans d'Angleterre
Prenant traîtreusement le nom de nos amis!
Tous ces héros marchands à la foi de corsaire,
Qui, prompts à s'enrichir des malheurs de la terre
Dans leurs nids de vautours emportent nos débris.

III.

Ces rois qui n'ont rien fait, Carlos, pour ta victoire,
De leurs vœux, en tremblant, te suivent pas à pas.
Va! si tu meurs, mieux vaut succomber avec gloire
Que de régner si bas!

Gloire, oh! oui, gloire à toi, que n'émeut pas l'orage,
Et qui bois hardiment à la coupe de fiel!

(1) Allusion aux légions étrangères envoyées contre la petite et vaillante armée de Don Carlos.

Nous, prions pour que Dieu te sauve du naufrage,
Et regardons le ciel!

Car, soit que notre orgueil ou s'élève ou s'abaisse,
Dans son sein, l'Eternel a mesuré nos jours;
Tout ce qui fut créé, le pas du temps l'affaisse,
Dieu seul règne toujours!

Quand donc pourront s'unir les peuples de la terre,
Et la haine s'éteindre ainsi qu'aux jours de foi?
Toi, pauvre Espagne en pleurs, pour finir ta misère,
Que Dieu sauve ton Roi!

Au Baudry.

# ÉLÉGIE

## SUR LA MORT DE MADAME MATILDE OUFFERMAN.

# ÉLÉGIE.

---

Elle a quitté la vie à l'âge où tout est fête.

GUSTAVE DE LARENAUDIÈRE.

Malheureux ceux qui survivent! Heureux ceux qui espèrent et qui croient! Le sein de Dieu est le refuge et l'asile où tous les cœurs aimant se donnent rendez-vous pour se rejoindre dans l'Éternité.

RENÉ DE ROVIGO.

Courbe-toi, jeune fleur que tourmenta l'orage :
Tu te relèveras sous le souffle de Dieu!

Madame MÉLANIE WALDOR.

Pauvre Mathilde, hélas! dans notre court passage,
Que de maux ici-bas viennent briser nos cœurs!
Car exilé sur terre où l'homme est en voyage,
L'absinthe est abondante et rares sont les fleurs.

Le fleuve de nos jours n'est pas long-temps limpide,
Notre esquif trop léger se brise sur l'écueil;
Et ta barque arrêtée en sa course rapide
Changea sa voile blanche en longs crêpes de deuil.

Lieux où tout s'animait de sa douce présence,
Cher asile où sa voix appelait le plaisir,
Sous ce toit qu'elle aimait, règne un triste silence:
Mais long-temps y vivra son pieux souvenir.

De ses yeux, à jamais, s'éteignit la lumière,
Ni d'un père accablé, la cruelle douleur,
Ni d'un époux chéri, la touchante prière,
Ni les vœux que formaient leurs amis dans leur cœur;

Rien n'a fléchi la Mort! Vous, fils de sa tendresse,
Que vos parents aimés, pauvres petits enfants,
Trouvent en vous l'appui, l'espoir de leur vieillesse;
Et qu'ils soient entourés de vos bras caressants.

D'une mère adorée, un souvenir vous reste,
Un bien cher souvenir : Celui de ses vertus.
Ainsi s'exhale au soir l'ambre pur et céleste,
Doux arôme des fleurs qui déjà ne sont plus.

Moi je ne reste pas à vos deuils étrangère,
Père, époux, qui videz la coupe des douleurs;
Je sens mon cœur s'unir à votre peine amère,
Et mon amitié joint mes larmes à vos pleurs.

Paris.

# RÉPONSE

## A MADAME WARNERY.

# RÉPONSE

## A MADAME WARNERY.

---

Près du rivage vert où se promène l'Aure,
Au Baudry, site heureux, sur la harpe sonore
L'ondine de ces bords improvise des chants.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Madame WARNERY.

Voilà tous mes plaisirs, mes bruits, mes habitudes,
Et rien ne me distrait de mes chères études.

CHARLES REYNAUD.

J'ai senti les parfums de ces fleurs fraîches nées,
Qui vous ont demandé leur rayon de soleil,
Ces fleurs de l'amitié dont vos mains fortunées
Unirent les couleurs en un bouquet vermeil.

ALFRED DE MARTONNE.

Comme ces harpes d'or, dont la brise plaintive
Nous apporte en passant la note fugitive,
Quel écho de la Seine aux flots longs et mouvants
Vous a porté mon nom sur les ailes des vents?

Moi qui croyais pour vous n'être qu'une inconnue,
Dans ma douce oasis soyez la bienvenue!
Venez, nous causerons sur le gazon des prés
De châteaux en Espagne et de rêves dorés;

Blonds épis, roses, fleurs pour parer sa corbeille
Dont on n'a rien gardé des fêtes de la veille,
Comme tous ces projets que l'on fait en rêvant
Et que l'instant d'après on abandonne au vent,
Comme l'oiseau qu'on voit dans l'agreste vallée
Voltiger en chantant puis prendre sa volée;
Mais tout charme au printemps, les côteaux et les bois:
Là, des arbres les fleurs, là, des pâtres les voix;
Une étoile qui brille, un lilas qu'on effeuille,
Et le livre qu'on lit ensemble feuille à feuille.

Dans l'art aimé des vers, vous êtes reine aussi,
Oui, venez aux beaux jours, vous vous plairez ici.
Vous n'y trouverez point le faste, l'opulence;
Mais d'un simple séjour toute l'indépendance.

Là, vous ferez les frais de nos plaisirs du soir,
Attentive à vos chants, avide de savoir,
Comme l'abeille emporte en sa ruche embaumée
Sa goutte de nectar et pure et parfumée,
Pour mon gâteau de miel je ferai mon butin
Des bouquets échappés le soir de votre main.
Venez! apportez-moi votre fraîche ambroisie,
Venez, je vous attends, ma sœur en poésie!

Au Baudry

A

Sa Majesté la Reine

# MARIE THÉRÈSE D'ESPAGNE,

## PRINCESSE DE BRAGANCE.

a

Sa Majesté la Reine

# MARIE THÉRÈSE D'ESPAGNE.

---

Ah! loin de t'oublier, ma pauvre et noble Espagne,
Ton image attristée en tous lieux m'accompagne.

A. DE SAINT-VALRY.

Ma lyre veut te chanter : car tu es digne de ses chants

KOSEGARTEN.

Malgré leur foi sublime et leur brûlant courage,
Les Bourbons, héritiers des vertus de Pélage
Sont exilés aux bords du Cher.

GEORGEU.

Nul bandeau n'est posé sur votre chevelure
O Reine, ni brillants, ni sceptre, ni parure,
Et pourtant votre front nous paraît enchanteur!

C'est qu'on voit sur ce front où tant d'esprit rayonne,
La grâce et la beauté dont l'éclat vous couronne,
Et que rehausse encor le reflet du malheur.

Madame, s'il est beau de régner souveraine
Sur un noble pays! s'il est beau d'être reine
D'un peuple courageux, plein d'honneur et de foi!
Il est encor plus beau, malgré le sort contraire,
De vous voir au milieu de la troupe guerrière
Qui vous reste fidèle et souffre pour son Roi!

Quand nous voyons des cours la loyauté bannie,
Des traîtres honorés après leur félonie,
Partout la soif de l'or, partout les trahisons;
Lorsque la perfidie a brisé vos épées,
Qui donc nous redira vos belles épopées,
Phalanges de héros, glorieux bataillons?

Et lorsqu'ils souffrent tant sous le pouvoir perfide

Aujourd'hui tout puissant, du fils du régicide
Au souvenir maudit, — Philippe Egalité, —
Toujours vous priez Dieu, royale prisonnière,
Qu'il rende aux Espagnols la France hospitalière
Pour adoucir les maux de leur captivité.

Le nautonnier actif, qui fatigue les rames
Pour surmonter la mer aux orageuses lames,
Lutte avec son vaisseau contre les ouragans;
Un phare d'espérance attire enfin sa voile,
La vierge des marins fait briller son étoile,
Le navire entre au port avec les flots mouvants.

Mais quand luira ce jour? Du ciel c'est le mystère,
C'est un secret de Dieu que ne sait pas la terre.
Et quand oublieront-ils les maux qu'ils ont soufferts?
Puisses-tu promptement voir s'apaiser l'orage
O Castille! et tes fils, pour prix de leur courage,
Voir tous leurs pleurs tarir comme l'eau des déserts.

Oh! qu'enfin le bonheur vienne et vous accompagne,
Vous, Charles de Bourbon., riche espoir de l'Espagne
Qui grandîtes proscrit aux leçons du malheur!
Carlos, nouveau Pélage! et vous reine si chère,
Demain, bien loin de vous, s'en ira l'étrangère,
Mais toujours vous suivront et ses vœux et son cœur.

Bourges.

A MADEMOISELLE

# PAULINE DÉGENÉTAIS.

A MADEMOISELLE

# PAULINE DÉGENÉTAIS.

---

Tout ce qui vous retrace à mon souvenir m'est cher et précieux, vous jetez dans les cœurs la semence d'un souvenir durable qui se reproduit par le souvenir même.

LE VAILLANT DE FLORIVAL.
De l'Académie arménienne de Saint-Lazare.

Amitié, n'es-tu pas toi-même une vertu?

VICTOR DE LAPRADE.

Mon âme est à la vôtre attachée à toujours.

Madame MARIE NODIER MENESSIER.

Comme l'abeille matinale,
Aime la douce odeur qu'exhale
La fleur fraîche éclose au matin,

Voltigeant à sa fantaisie,
Elle aime en prendre l'ambroisie
Pour ajouter à son butin,

Après une chaude soirée,
Ainsi qu'une plante altérée
Aime les pleurs de l'arrosoir
Qui vient rafraîchir son feuillage,
Ou l'onde qu'épand le nuage
Mêlée à la brise du soir,

J'aime ainsi, quand le jour décline,
Aux bords de vos grèves, Pauline,
Guetter le retour des brisans.
Avec vous, votre sœur Hortense,
Au cœur si plein de prévenance,
Revoit les flots des Océans;

Et j'aime, mon aimable amie,

Entendre votre causerie
Que j'écouterais jour et nuit!
Elle est douce comme un dictame:
Car vous joignez aux dons de l'âme
Les charmes parfaits de l'esprit.

Fécamp.

A MONSIEUR CARLE ELSCHOUET,

STATUAIRE.

# A MONSIEUR CARLE ELSCHOUET,

STATUAIRE.

---

Sympathique à des chants que vous saurez entendre,
Relisez-les, ces vers de tristesse embaumés,
Marquez la page la plus tendre
D'une feuille, débris des fleurs que vous aimez.

AUGUSTE LACAUSSADE.

Trônes, autels, grandeurs, tout passe;
Mais le génie est immortel.

A. BIGNAN.

Les dieux naissent de ton ciseau.

DE CHÊNEDOLLÉ.

A vous, Carle, ces vers, grand physionomiste,
Statuaire élégant, noble et puissant artiste!
Vos marbres respirants que créa votre main,

Vos bustes modelés si pleins de poésie;
On croit, en les voyant, que circule la vie
Dans leurs veines d'airain!

De vos créations aux suaves pensées,
Des bustes des savants peuplez tous nos musées
Des chefs-d'œuvre nombreux dans vos moules jetés!
Vos anges sont si beaux! vos vierges vaporeuses
A nos regards charmés se montrent gracieuses
Et pleines de beautés!

A vos savants travaux, Carle, point de relâche,
Allez, artiste, allez! poursuivez votre tâche:
Le bonheur et l'amour s'en vont vite parfois;
La jeunesse s'envole, ainsi qu'un vent funeste
Qui passe et qui détruit. — Des hommes rien ne reste;
Leurs œuvres quelquefois.

Quand nous avons moulé notre dernière idée

Alors que de nos ans la coupe s'est vidée,
Que nous n'y trouvons plus que l'absinthe et le fiel;
Heureux s'il reste au fond quelque perle brillante
Travaillée avec soin, quelque étoile éclatante
Eclairant notre ciel.

Quand vous disparaissez, comme font les atomes,
Dans la brume des nuits, ainsi que des fantômes,
A l'appel de la mort qui bien vite interrompt,
Grands artistes! pour vous il vous reste la gloire;
Et la postérité vous montre dans l'histoire
Une auréole au front.

Au Baudry.

# FLEURS DE MAI.

## A MARIE.



Lancereau. Lith. Dupuis

*Chapelle sainte marie, près Grenoble*

„O Marie! à tes lois, fais que toujours fidèles,
Nous abritions nos jours à l'ombre de tes ailes.

(*Fleurs de Mai, à Marie*:)
AGLAÉ DE CORDA

# FLEURS DE MAI.

## A MARIE.

---

Priez, priez pour nous, douce mère de Dieu,
Fanal des malheureux sur l'obscure colline;
Priez pour nous, pécheurs exilés en ce lieu,
Protégez-nous, vierge divine!

L. De Joannès.

El cielo bien se ha alegrado
Con la asuncion de Maria,
La tierra alli ha logrado
Una abogada divina.

José Areso.

— Consolatrice des affligés, priez pour nous. —

A ton nom doux et pur, qu'une lyre infinie
Fasse éclater pour toi la sonore harmonie.
Moi je voudrais avoir les lys d'or du Carmel
A t'offrir, et les fleurs de cinname et de miel.

Reçois nos chants d'amour et nos odes mystiques,
Nos parfums, notre encens et nos joyeux cantiques;
O mère de Jésus, à nos pères promis,
Tourne vers lui nos cœurs et nos yeux endormis.

O Marie, à tes lois, fais que toujours fidèles
Nous abritions nos jours à l'ombre de tes ailes,
Sainte vierge des cieux, notre appui, notre espoir,
Etoile du matin! blonde lueur du soir!

Vase d'élection qui portas le Messie!
Refuge des pécheurs, par l'Esprit-Saint choisie,
Reine de l'univers! de tes cieux triomphants
Envoie un doux rayon pour bénir tes enfants.

Pauvres humains, traqués par tous les maux de l'âme,
Pour ton fils, rends nos cœurs brûlants comme la flamme
Donne-nous l'espérance, et l'amour et la foi,
Que nos pieux pensers s'élèvent jusqu'à toi.

Pour espérer les cieux, pour oublier la terre,
Pour arracher d'ici notre âme à sa misère,
Sois le dictame aimé qui guérisse toujours,
Aide-nous à monter les dégrés de nos jours!

Lancés sur les torrents périlleux de la vie,
Mène-nous au banquet où ta voix nous convie;
De ce banquet divin, qu'aucuns ne soient exclus,
Que chacun de nos ans ajoute à nos vertus.

Sainte aux grands repentirs, Madelaine-Marie!
Disciple bien-aimé! dites-nous comme on prie
Notre reine des cieux? — A ses genoux bénis
Je voudrais célébrer l'or pur de ses étoiles,
Ses cheveux embaumés sous l'azur de ses voiles,
Les rayons de ses mains, la blancheur de ses lys!

Vierge! que ma muse inspirée
Composant une ode sacrée

Te chante ses plus doux accords!
Des âmes, calme les tempêtes,
Et qu'à chacune de tes fêtes
Croissent pour toi nos saints transports!

Vierge que notre lèvre prie,
Reine des cœurs, branche fleurie,
Royale tige de Jessé!
Que le nard des fleurs les plus belles
Soit recueilli pour tes chapelles,
Dans l'encensoir d'or balancé.

Oui, ton amour, c'est la rosée
Qui suave et douce, versée,
Eteint les rayons trop ardents.
Ton amour, colombe sans tache,
C'est l'aile blanche qui nous cache
Et l'orage et ses feux brûlants.

Rose mystique des archanges,
De nos cœurs reçois les louanges,
A toi tous les chants de Noël!
Du sein de l'éther descendue,
Sur nous, que ta grâce épandue
Nous trouve aux pieds de ton autel.

O mère du Sauveur! mon guide et mon étoile,
Fais que de toi, jamais, ne s'écarte ma voile;
Voici nos fleurs de Mai, leur encens est à toi,
De nos cœurs, en échange, augmente encor la foi.

Toi, du camp d'Israël, sentinelle avancée,
Attire à toi mon cœur, mon esprit, ma pensée;
Que souvent elle monte aux célestes parvis
Et s'unisse d'avance aux séraphins ravis.

Oui, fais que ma prière à tes genoux s'exhale
Douce comme un parfum de myrrhe orientale,

De baume de Joppé, de gomme du Carmel,
De roses de Sarons et d'encens de Noël!

Fais que mon âme, à toi, soit pour jamais liée,
Fais que d'aucun chrétien tu ne sois oubliée!
Viens, des sentiers du mal, détourner tous nos pas,
Et soit glacé le cœur qui ne t'honore pas!

Comme un cigne altéré cherche l'onde limpide,
Je te cherche, Marie, oh! sois toujours mon guide:
Car tu sais que je t'aime et la nuit et le jour
Comme la tourterelle aime son nid d'amour!

Chapelle Sainte-Marie, en Dauphiné.

FIN DU PREMIER VOLUME.

# TABLE

## DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

---

---

SUR

# LES FLEURS NEUSTRIENNES.

---

> Un livre est comme la continuation de la vie, un écrivain semble ne pas mourir, il converse par ses écrits, et sa parole est mieux écoutée et aussi mieux jugée par ceux qui survivent.
>
> LAURENTIE.

« Vous n'aurez pas été étonnée du retard de l'envoi de vos vers, chère et aimable dame, car vous aurez vu dans les journaux que la solennité du Hâvre, à laquelle j'étais à la fois appelé comme un enfant de la ville et député par l'Académie française, a été pour moi l'occasion de vifs et grâcieux témoignages de sympathie? Le poème dithyrambique que j'ai composé pour cette cérémonie, que j'ai dû lire devant vingt mille personnes, le matin, sur la plate-forme de

François I[er], pour le redire le soir au banquet, a été accueilli de façon à dépasser toutes mes espérances, et ma ville natale vient de donner mon nom à une rue nouvellement percée. J'ai été extrêmement sensible à toutes ces obligeantes démonstrations, c'est un rayon de soleil au milieu de tant de jours de pluie et d'orage.

« Je ne sais comment il se fait que j'avais oublié de vous dire

Dans ce Baudry si frais, où de vos vers si doux
Mon cœur a savouré la pure mélodie,

que depuis long-temps déjà, que mes œuvres ont paru, des articles fort obligeants ont été insérés dans divers journaux, et notamment il y en a un très long et très détaillé dans le *Moniteur*, où l'on a cité les vers que j'ai eu l'honneur de vous adresser, en faisant suivre votre nom d'un hommage à votre talent poétique. Dans un journal de Dunkerque, qui m'a été envoyé, les mêmes vers ont été cités, et j'avoue que le succès qu'ils ont obtenu m'a été bien doux, car il associait votre nom au mien.

« Votre préface *(pour les fleurs Neustriennes)*, est un bouquet ravissant, où l'image poétique et la sévère correction du poète se révèlent dès les premières lignes. En vérité je suis disposé à l'orgueil quand je songe que vous m'avez demandé des conseils; il y a dans vos vers un charme de pensée et une grâce de diction qu'on ne saurait trop louer.

« Adieu mes bons amis, plaignez-moi de ne pouvoir aller au Baudry cet automne.

« ANCELOT.

« Paris, 23 août 1852. »

---

L'animal qu'enfermait un coffret de sapin
Avait la chair fort délicate,
Moins pourtant que les vers qu'il portait à la patte,
Aussi j'ai savouré les vers et le lapin.

« MADAME,

« Je vous renvoie votre manuscrit *(la Sorcière de Larédo)*, que j'ai gardé long-temps, ayant

voulu le lire et relire attentivement. Je réponds à vos questions: évidemment il faut parler de la *friture*, puisqu'elle est le principal commerce du pays. Le chapitre VII m'ayant paru trop long, je me suis permis de rayer six lignes; elles étaient inutiles à l'action. Au chapitre VIII, l'intérêt va croissant jusqu'à la fin. Vos scrupules sur la moralité du chat (comme s'il s'agissait d'un chrétien) m'ont bien amusé. Soit chat, soit démon, croyez que le compagnon de la *Bruja* en a fait bien d'autres, n'en retranchez donc pas un mot. Dans ce chapitre de la Sorcière, son antre fait contraste avec le palais de Ramon, surtout avec la galerie dont vous vous servez ingénieusement pour nous dérouler les gloires artistiques de l'Espagne; là, ne craignez plus que l'on trouve vos chapitres trop longs, il en est de même pour ceux qui concernent vos petits mousses, dont vous rendez les aventures — bien que fabuleuses — toutes palpitantes d'intérêt. Avec deux minimes objets : une bague et une branche d'olivier, vous savez tenir la curiosité en éveil. C'est bien! votre épilogue finit très spirituellement; soyez assurée que le lecteur lira plus d'une fois ce petit drame, écrit dans un style élégant et imagé.

« Vous voulez que je vous parle de moi? Je souffre, je dépéris, et lorsque l'on me demande comment je vais, je réponds avec raison: je ne vais pas, je m'en vais.

« Adieu Madame et bien aimable amie, je souhaite aux bons habitants du Baudry une meilleure santé que la mienne et vous offre l'expression de mon bien affectueux dévouement.

« ANCELOT.

« Paris, 12 mai 1854. »

---

« Bien aimable dame, et amie,

« Je vous renvoie votre manuscrit; vos cinq pièces de vers sont délicieuses, il y a là de charmantes choses dont je vous fais mon sincère compliment.

« Comment, dans l'épigraphe, avez-vous pu écrire le nom de *Rivarol* avec un *d?* Il faut faire gratter cette lettre à l'imprimerie. Ne vous pressez jamais de donner le bon à tirer, lisez et relisez l'épreuve. Du reste, vous soignez fort bien

vos corrections, et vos feuilles sont bien imprimées. J'aurais voulu vous éviter l'ennui de cette correction des épreuves, je regrette d'autant plus de n'avoir pas été au Baudry, selon nos projets, que cette année le Midi n'est qu'un mot. Aujourd'hui 24 juin, depuis le 1er mai, nous n'avons pas manqué un seul jour de faire du feu; aussi ma santé est-elle loin de s'améliorer, je ne vois que trop bien ma position: traîner encore quelques jours inutiles et douloureux, en conscience cela en vaut-il la peine? Est-ce vivre que toujours souffrir et végéter au milieu des drogues et des privations, à charge à soi-même et aux autres? Ma tête s'embarrasse, un cercle douloureux la presse, une longue attention m'oppresse, la plus simple lettre est devenue pour moi une incroyable fatigue, et il faut que je m'arrête pour reprendre une vie toute végétative... Cependant hier j'ai relu la deuxième pièce (du premier volume des *Fleurs Neustriennes*), je vous répèterai ce que je vous ai dit l'an passé au Baudry: qu'il y a dans cette pièce des vers magnifiques, et qui me rendent bien fier!

« Je compte rester ici jusqu'à la fin d'août; mais j'aurai à faire deux cents lieues d'Agen à

Paris, je n'aurai donc pas le bonheur de vous aller voir au Baudry cette année: c'est un grief de plus contre ma mauvaise santé. Je n'en suis pas moins bien sincèrement reconnaissant de votre bonté hospitalière, gardez-la moi pour l'année prochaine si je suis encore de ce monde.

« Adieu chers et bons amis, voilà une lettre trop longue pour ma pauvre tête.

« Tout vôtre,

« ANCELOT.

« Château de la Garenne, 25 juin 1854. »

---

« MADAME,

« Je me suis senti tellement ému à la lecture de la ravissante pièce de vers que vous avez daigné confier à mes soins, que j'ai couru faire partager mes impressions à mon ami, *M. Morlent*, l'écrivain de talent, chargé de résumer la vie de l'homme éminent, et les sublimes travaux du penseur et du poète que nous pleurons. Vos vers,

touchants murmures d'une belle âme et d'une âme poétique, complèteront le monument élevé à la mémoire d'*Ancelot*, notre compatriote immortel; ils y figureront en première ligne et les journaux de la localité s'empresseront à l'envi de les reproduire.

« Votre obligeance toute protectrice, a bien voulu citer quelques-unes des fugitives pensées de mon livre; merci, Madame, c'est aux grands à protéger les petits.

« Permettez-moi, Madame, de vous offrir les témoignages de mon admiration et de ma profonde reconnaissance.

« Je suis avec respect, votre très humble et très obéissant serviteur.

« Comte ADOLPHE D'HOUDETOT.

« Je me suis permis de communiquer votre spirituelle lettre à M. Morlent.

« Le Hâvre, ce 15 Novembre 1854. »

---

« Madame,

« J'ai déjà lu une partie du volume que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Une tête de quatre-vingt-six ans n'est plus capable d'apprécier les beautés et les délicatesses de la poésie, ni de couronner des fleurs qui lui ont été envoyées par une muse célèbre et par un brillant génie.

« Pour concevoir l'idée dont j'ai été frappé dans un âge moins avancé, de votre très rare talent, bornez-vous à relire les lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire il y a quelques années; je les confirme et les ratifie dans mes derniers jours, et comme vos vertus égalent votre esprit, ajoutez l'élévation et l'ardeur de vos prières au vif plaisir que m'ont causé vos poésies et aux bontés que vous m'avez témoignées, lesquelles exciteront jusqu'à mon dernier moment ma reconnaissance inaltérable et mes respectueux sentiments.

« Recevez, Madame, mes très sincères hom-

mages, et partagez avec M. de Corday, mon attachement et mon dévouement sans mesure.

« Votre très humble serviteur.

« † H. CLAUSEL DE MONTALS,

« LE VIEIL ÉVÊQUE DE CHARTRES.

« Chartres, 15 Janvier 1855. »

---

« MADAME,

« J'ai reçu le premier volume des *Fleurs Neustriennes* que vous avez eu l'amabilité de me faire remettre; j'ai été fort sensible à cette nouvelle marque de votre bienveillant souvenir.

« Dans nos soirées, lorsque Mgr Clausel de Montals venait me visiter, je me plaisais à lui lire quelques pages, et il nous arrivait souvent de dire: « c'est bien! c'est très bien! ces vers sont pleins de grâce et de facilité... » Vous m'excuserez donc, Madame, si pour prendre

connaissance davantage de votre volume, j'ai tant tardé à vous exprimer ma reconnaissance.

« A mon retour de Rome j'ai trouvé force visites et affaires... Vous avez dit très justement: que mon voyage avait été beau et consolant. Cette fête a été en effet magnifique et m'a bien ému. J'ai vu librement le Saint-Père, il m'a béni et m'a chargé de transmettre sa bénédiction à tous mes diocésains, et vous pensez bien que je veux que vous y preniez votre part. Je tiens en réserve une médaille, bénite par Sa Sainteté, qu'il me sera bien agréable de vous offrir. Croyez, Madame, que j'ai été bien touché de votre bonté; j'ai su apprécier quel est votre cœur et celui de M. de Corday, je ne puis oublier mon séjour au Baudry, veuillez être persuadée que je vous conserve les sentiments du plus respectueux et affectueux dévouement.

« ✝ Eugène REGNAULT,

« Évêque de Chartres.

« Chartres, 30 Janvier 1855. »

---

« MADAME,

« J'ai lu, j'ai goûté, et les *Fleurs Neustriennes* m'ont paru des fruits délicieux et pleins de maturité.

« Dans vos vers tout y est respecté et très dignement honoré: Dieu, la religion, et la charité qui y brille de tout son éclat; c'est une œuvre bénie et qui vous mérite mille bénédictions!

« Veuillez agréer, Madame, mon hommage le plus respectueux.

« L'Abbé JUSTE,

« DOYEN ET VICAIRE GÉNÉRAL DU DIOCÈSE.

« Archevêché de Rouen, 9 février 1855. »

---

« MADAME,

« Je viens de lire quelques-uns des beaux vers que vous m'avez envoyés et j'aurai bien à cœur

de poursuivre cette lecture. C'est une verve toujours jeune, une imagination toujours fraîche, une intelligence toujours noble et toujours féconde qui a produit ce nouveau volume digne de ses aînés.

« Quelle bonne nouvelle vous me donnez, Madame, en me promettant un petit séjour sous mon modeste toit dans le cours de cet été! Nous avons tant à vous faire voir ici, qu'il ne faut pas tracer à l'avance des règles d'itinéraire qui nous seraient désavantageuses, il y a des traditions de poésies autour du tombeau de sainte Radegonde.

« Mes souvenirs et mes hommages à M. de Corday, je vous prie; agréez la nouvelle expression du respectueux dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être, Madame, votre très humble et respectueux serviteur.

« † Edouard PIE,

« ÉVÊQUE DE POITIERS.

« Poitiers, le 18 février 1855. »

---

« MADAME,

« J'ai lu avec un profond attendrissement d'admirables choses, prose et vers, dans vos *Fleurs Neustriennes;* mille fois merci de votre bon souvenir, et surtout de ce beau volume que j'ai lu avec bonheur. Il est si doux d'avoir à admirer chez les personnes qui partagent nos goûts et nos affections! l'âme y trouve un double bien-être dans cette alliance du talent et de la fidélité gardée à de nobles infortunes. Le siècle, hélas! vous saura peu de gré de cette constance; mais la providence met dans le sentiment du devoir accompli des délices qui seront senties par des âmes comme la vôtre.

« J'ai l'honneur d'être, Madame, votre très humble serviteur.

« J. REBOUL.

« Nîmes, 12 mars 1855. »

---

« Merci mille fois, Madame, merci des charmants vers que vous daignez m'adresser. Je n'ac-

cepte certes pas sans réserve tous les éloges que vous voulez bien me donner; mais cette marque de sympathie est douce pour le cœur du poète.

« Vos vers vont prêter un grand charme au coin de mon feu que je ne quitte plus depuis longtemps: j'aurais été heureux de vous répondre dans la même langue, mais je suis si souffrant que tout travail d'esprit m'est interdit. Continuez, Madame, la poésie chez vous n'a fait que grandir dans le silence, c'est le plus doux parfum que vous puissiez faire monter vers Dieu.

« Daignez recevoir, Madame, l'expression sincère de mon admiration et de ma reconnaissance.

« J. REBOUL.

« Nîmes, 3 avril 1855. »

---

« MADAME,

« Je n'ai pas besoin de chercher bien loin dans mes souvenirs pour me rappeler vos délicieuses

poésies. Je serais un barbare, un vandale si j'avais oublié les charmants vers que j'ai entendus autrefois, lorsque vous daigniez m'en accorder les prémices. Ils sont gravés dans ma mémoire et je suis doublement heureux de les trouver dans votre volume, escortés de beaucoup d'autres que je viens de savourer avec tant de plaisir! Le précieux cadeau que je vous dois, m'est parvenu dans une petite boîte de sapin : c'est dans un beau coffret de cèdre que je l'enfermerais si je voulais l'envoyer quelque part; mais je me garderai bien de ne pas le garder, je vais le mettre dans ma bibliothèque au rang des œuvres que la main peut saisir tout de suite, parce que le cœur et l'esprit aiment à les relire; il attendra impatiemment le frère que vous avez la bonté de me promettre, c'est pourquoi je formerai toujours des vœux pour que vous laissiez tomber sur moi quelques uns des reflets de votre si brillante muse.

« Daignez agréer, Madame, l'expression de ma reconnaissance et l'hommage de mon dévouement le plus respectueux.

« A. BIGNAN.

« Paris, 18 mai 1855. »

« Madame,

« Il y a long-temps que je dois répondre à l'envoi de votre beau volume. Je voulais le faire en conscience, en poète, en femme, en mère, après avoir lu et apprécié.

« Un grand chagrin a étendu son deuil sur ma vie littéraire, j'ai perdu ma mère; et devant cette douleur j'ai oublié la poésie et ce que je devais aux poètes. Excusez-moi, je vous prie, Madame, et recevez en même temps que mes remerciements à propros de votre aimable souvenir, l'expression du plaisir que m'a fait éprouver la lecture de vos poésies remplies aussi des plus touchants et des plus chers regrets.

« *M. Lesguillon* se joint à moi, Madame, et vous prie d'accepter ses hommages et ses souvenirs respectueux.

« Hermance LESGUILLON.

« Paris, 22 mai 1855. »

« Madame,

« En rentrant à Paris, j'ai trouvé chez moi votre gracieuse lettre et le beau livre que vous avez bien voulu m'envoyer.

« J'ai lu et relu ces vers harmonieux qui expriment si musicalement des sentiments exquis. Vous avez reçu, Madame, le don de la mélodie, vous chantez sans effort, comme les autres parlent, et rien n'est plus doux, plus cadencé et plus délicieux que votre chant; c'est vraiment la poésie dans son divin costume! Je vous remercie mille fois, Madame, d'un cadeau dont ma bibliothèque s'enorgueillit.

« Le nom illustre que vous portez, et que vous illustrerez encore, m'est cher plus qu'à tout autre, je ne lui ai rendu qu'un faible hommage, j'aurais voulu que le poète fût plus digne de l'héroïne; mais je m'estime heureux pourtant d'avoir payé ce tribut d'admiration à la mémoire de Charlotte Corday et d'avoir aujourd'hui des remerciements à adresser à une de ses dignes héritières.

« Veuillez agréer, Madame, l'assurance de mes sentiments les plus reconnaissants et les plus distingués.

« F. PONSARD (*).

« Paris, 28 mai 1855. »

---

## A L'AUTEUR DES FLEURS NEUSTRIENNES.

« Que la foule à la créature
Jette un parfum déshonorant,
Qu'elle élève sa voix impure
Et chante les fils du néant;
Qu'elle profane la louange,
Et, s'inclinant devant la fange,
Change en Dieux de faibles mortels;
Jamais ma muse indépendante
Ne viendra soumise et tremblante
S'agenouiller à leurs autels.

« Mais si par un accord sublime
Dans cette mondaine Sion,
De vertus l'union intime
Redouble la splendeur du nom;

(*) De l'Académie française.

S'il est une âme riche en grâce
Ne cueillant sur tout ce qui passe
Que les œuvres qui font les Saints;
Qui soit ici-bas comme un temple
Où Dieu du haut du ciel contemple
L'ouvrage charmant de ses mains!

« S'il est une âme pleine encore
De foi, d'espérance et d'amour,
Qui soit pure comme l'aurore
Souriant au réveil du jour!
Qui vive, ô Dieu! dans ta lumière,
Qui garde de toute poussière
La blancheur de ses vêtements,
Qui s'ouvre et parfume la terre
Comme la rose solitaire
Qui fleurit au bord des torrents!

« S'il est une âme aussi qui pleure
Sur les misères du prochain,
Qui soit en tous lieux, à toute heure
Le soutien du jeune orphelin;
Qui, riche de ce qu'elle donne,
Répande autour d'elle l'aumône,
Guide l'aveugle en son chemin,
Soulage toute meurtrissure
Et verse sur toute blessure
L'huile du bon Samaritain!

« S'il est une âme que visite

L'ange sacré de la douleur,
Qui sous l'aile de Dieu s'abrite
Et cherche en lui tout son bonheur!
Qui, saisissant la coupe amère
La vide et dise à Dieu : Mon père!
Qui, puisant dans l'adversité
Les espérances de sa joie,
Bénisse sa peine et l'envoie
En gage à l'immortalité.

« Qui, dédaigneuse de la terre
S'amasse un trésor éternel,
Et sur les traces d'une mère
Marche à la conquête du ciel;
Docile au souffle qui l'inspire
Sous mes doigts raisonne ma lyre,
Et comme une harpe au saint lieu,
Ma voix se répand en louanges :
Car chanter pour la sœur des anges
C'est encore chanter pour Dieu!

« L'Abbé VENARD,

« CURÉ DE CRUCEY. »

---

« Grâces vous soient rendues, Madame, pour votre aimable souvenir; je ne saurais vous exprimer combien je suis heureux et fier de penser que mon nom soit resté dans votre mémoire. Je

n'ai certes aucun titre pour y occuper la moindre place; vous, Madame, que les princes de la littérature entourent de respects et d'hommages, vous ne dédaignez pas les suffrages d'un individu sans gloire comme la multitude, qui cependant, par celà même qu'elle est la multitude fait et défait les renommées. La vôtre, Madame, était déjà bien établie dans l'opinion de tous. Vos *Fleurs Neustriennes* composent une nouvelle couronne qui ceint votre front glorieux.

« J'ai lu et relu avec un plaisir indicible, et je me promets de relire encore vos poésies où l'on trouve tous les genres de mérite, ce qui est bien rare : élévation de sentiments, richesse d'imagination, variété de composition. Cependant, Madame, j'admire sans étonnement votre nouvel ouvrage, vos *Dix mois en Suisse* m'avaient déjà fait connaître votre beau talent, il est vrai que cet ouvrage est en prose; mais c'est de la prose poétique.

« J'ai l'honneur de vous adresser un exemplaire de mon dernier ouvrage (1), pour lequel je vous demande grâce et indulgence, car une fidé-

(1) *Réfutation sur différentes Sectes de Païens*, par le docteur Eznic, auteur arménien du v[e] siècle.

lité judaïque, que j'ai cru nécessaire dans la traduction d'un auteur arménien du v[e] siècle, excluait de ma part toute élégance de style; mais je crois que le fond du sujet, ou plutôt des sujets traités d'ailleurs si éloquemment par l'auteur arménien, ne peut manquer de vous intéresser. Dans la prose du traducteur vous devinerez la grande, la sublime composition de l'auteur original, et peut-être ses images brillantes, resplendissantes de tout l'éclat oriental, pourront-elles s'allier quelquefois aux images si touchantes et si vraies de vos charmantes poésies.

« Je n'ai pas besoin de vous dire combien je désire le volume dont vous m'annoncez la publication, hâtez-vous de satisfaire l'empressement de tous et croyez que je partage cet empressement comme je partagerai, j'en suis persuadé d'avance, l'admiration de tous, que ne manquera pas d'exciter votre second volume.

« Agréez, je vous prie, Madame, l'hommage du profond respect de votre très humble serviteur.

« LE VAILLANT DE FLORIVAL,
« PROFESSEUR A L'ÉCOLE IMPÉRIALE ET SPÉCIALE
« DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES.

« Paris, 2 Juin 1855. »

« Madame,

« Je viens vous exprimer des remerciements bien tardifs de votre délicieux volume. Un travail malencontreux ne m'avait pas permis d'en achever la lecture, et je voulais l'avoir lu jusqu'à la dernière ligne avant de vous répondre.

« D'abord, Madame, permettez-moi de vous dire que vous ne deviez pas supposer qu'il me fût possible d'oublier votre nom et votre gracieuse visite. J'ai retrouvé avec un bien vif plaisir ce nom aimé et connu, qui promet de charmantes choses, et qui tient toutes ses promesses! Je ne saurais vous exprimer combien j'ai été sensible, *madame Aglaé de Corday*, à toutes les gracieusetés que vous voulez bien me dire et à votre précieux souvenir.

« Il faudrait citer toute la table pour énumérer les poésies que j'ai trouvées pleines de coloris, de fraîcheur et de verve. Les vers sur les *Fleurs Neustriennes*, ceux qui sont adressés à *M. Ancelot*, ceux qui ont pour titre: *Fleurs de Mai*, etc., etc., etc., sont de délicieuses et poétiques inspirations.

« Votre livre, dites-vous, est bon à lire les jours de pluie; ce serait alors pour faire briller des rayons de soleil et faire oublier le mauvais temps.

« Veuillez agréer, Madame, mes vifs remerciements, avec l'expression de toute ma sympathie pour votre charmant talent.

« Anais SÉGALAS.

« Paris, 26 Juin 1855. »

---

« Mon poète! merci pour vos riches présents!
« Ainsi l'abeille amasse un trésor d'ambroisie.
« Vous, vous m'avez doté de fraîche poésie,
« Vous, vous m'avez appris des accords ravissants;
« Mon poète! merci pour vos riches présents! »

« Au bienveillant souvenir dont vous m'honorez, Madame, je ne puis mieux répondre que par vous-même, et ce sont vos vers qui retourneront vous dire tout le plaisir que m'ont fait vos vers.

« Je n'avais aucun titre à cette gracieuse pensée qui m'est venue de ce château du Baudry où se sont conservés, dans nos temps d'orages, les plus doux parfums de la poésie. Jouissez, Madame, de cet harmonieux repos que Dieu vous a fait, loin de la ville des révolutions. Hélas! elle ne sait plus rien de cette langue que quelques âmes d'élite seules aiment encore et que vous, vous parlez si bien!

« Veuillez agréer, Madame, avec tous mes remerciements, l'hommage le plus respectueux de votre très humble et très obéissant serviteur.

« A. DE BEAUCHESNE.

« Paris, 29 juin 1855. »

---

« MADAME,

« Je suis sans doute bien coupable à vos yeux pour ne vous avoir pas remercié plus tôt du beau volume que vous avez eu la bonté de m'envoyer.

Veuillez cependant être assurée que personne ne peut apprécier mieux que moi un tel présent; mais je croyais avoir perdu votre adresse, ce qui me faisait un véritable souci. Je viens de la retrouver ainsi que la lettre qui accompagne le premier volume des *Fleurs Neustriennes*, lettre qui m'est, elle aussi, bien précieuse. Je m'empresse donc, Madame, de m'excuser auprès de vous, et de vous dire toute ma reconnaissance.

« Les *Fleurs Neustriennes* ne sont pas destinées à la publicité, cette œuvre, où la plus harmonieuse poésie traduit les plus nobles pensées, a donc un double prix, et c'est un grand et flatteur privilége que d'être un des élus. Les mots et les vers pour lesquels votre main a rempli *des lacunes forcées*, ajoutent encore à cette valeur. Du reste, l'exécution typographique répond dignement à l'ouvrage dont elle est l'accessoire; Paris, sous ce rapport, aurait eu peine à mieux faire que Mortagne, de même que les jardins royaux de la grande capitale envieraient les fleurs qui croissent dans le jardin du Baudry.

« J'ai l'honneur d'être, Madame, avec les sen-

timents les plus respectueux, votre très humble et obéissant serviteur.

« THÉODORE MURET.

« Paris, 31 juillet 1856. »

---

Nous lisons dans la *Revue de la Marne*, du 19 novembre 1855 :

« Les *Fleurs Neustriennes*, Poésies, tome premier. — Ce volume est l'œuvre d'une femme, c'est dire qu'il est rempli de nobles pensées, de généreux élans, de tendres et sympathiques inspirations. On y trouve la grâce et le charme, la suave mélodie, toutes les harmonies de l'âme et du cœur. Ajoutons que ce livre est l'œuvre d'une muse normande, d'une femme que plusieurs écrivains ont nommée la *Muse de Neustrie*, et nous croyons ne pas nous tromper en assurant qu'il excitera l'intérêt de nos lecteurs. Les productions de Madame Aglaé de Corday (qui porte un nom illustre), se distinguent par une correction sévère et classique, une rare honnêteté de pensées.

« Nous avons remarqué *le Chant du Klepthe, Lucretia Dawidson*, *Merci*, *la Barque du Pêcheur, le Sorcier*, *à Carle Elschouet*, etc., etc. L'auteur des *Fleurs Neustriennes*, n'ayant pas voulu que son ouvrage fût mis en vente, s'est privé à dessein du plus puissant moyen de le faire connaître; sa rare modestie se contente des applaudissements d'un public restreint, qui ne saurait faire défaut à son mérite.

« A. DE MARTONNE. »

---

« Merci, Madame, de l'envoi des magnifiques vers que vous me fîtes entendre sur les ondes de nos lacs savoisiens. Ah! je ne l'ai pas oublié non plus, moi, le beau jour qui me vit en si noble compagnie à Hautecombe, à Chatillon, etc., non, pour jamais il fera époque dans ma vie!

« Qu'elles sentent bon, Madame, les fleurs de Neustrie! ce sont des roses aux diverses nuances, belles, fraîches, ce sont des immortelles qui survivront à la main qui les a cueillies, et qui l'immortaliseront! Ce sont des bouquets que je suis

heureux de posséder, car ils ne se faneront pas ceux-là, ils garderont leur odeur suave, exquise. Continuez, Madame, à cueillir de ces fleurs, oh! je vous en prie, ne songez pas à donner votre démission de poète, vous excercez encore trop bien le métier.

« N'oubliez pas, dans votre second volume, les fleurs ramassées par vous dans notre *Allobrogie*, vos chants sur *Hautecombe* et *la Grande Chartreuse*.

« Quant à vos *Dix mois en Suisse*, je savais déjà que c'est de la prose simple, mais vive et élégante, décelant à chaque ligne la main du poète.

« Reconnaissant de votre bienveillant souvenir, Madame, et dans l'impuissance de m'acquitter, je ne saurais que me dire de nouveau,

« Votre très humble et très obligé serviteur.

« MICHEL BRUYÈRE.

« Aix-les-Bains, 22 novembre 1855. »

## A L'AUTEUR DES FLEURS NEUSTRIENNES.

« Une coupe est offerte à toute bouche humaine
Qu'empourpre le bonheur ou que pâlit la peine;
Coupe de forme austère ou d'un art infini,
Plus belle que n'en eut jamais l'antique Grèce,
Ou que n'en ciselait la fée enchanteresse
Cachée aux doigts de Cellini!

« Dieu lui-même la fit, et c'est lui qui la donne
Au pauvre sous la bure, au roi sous sa couronne!
Devant nous sa bonté l'incline chaque jour;
Coupe immense, Madame, où toute âme choisie
Boit ce nectar divin qu'on nomme Poésie,
Et que l'homme hérita de son premier séjour!

« Heureux qui s'en abreuve! Agrandissant ses ailes,
Notre âme alors s'élève aux choses éternelles!
Dans son élan sublime elle approche de Dieu!
Ou plus forte à garder les affections pures,
Elle échappe ici-bas aux fanges, aux souillures,
Comme l'or une fois éprouvé par le feu.

« Avec elle, à nos yeux resplendit la nature,
Plus belle en ses horreurs, plus belle en sa parure;
Avec elle, on apprend à mieux saisir les lois
Qui du grand et du beau composent l'harmonie;
A tressaillir devant ces œuvres du génie
Où, dans l'artiste, l'homme est un Dieu quelquefois!

« Ce qu'on lui doit encore? Au bonheur elle donne
L'auréole qui met au front une couronne!
Ou lorsque l'un de nous, brisé par la douleur,
Chancelle et défaillit, parfois la poésie
Est l'eau sainte apportant une nouvelle vie,
Et qui nous fait plus grands encor dans le malheur!

« Il fut ainsi pour vous, Madame; et l'existence,
Flux et reflux constant de joie et de souffrance
A daigné vous marquer de son plus noble sceau!
Mère au flanc déchiré, femme au cœur de poète,
Une auguste infortune a courbé votre tête,
Et l'art l'a relevée à son brillant flambeau!

« Buvez encor, buvez, cette ivresse permise
Qui découvre à notre âme une terre promise!
Qu'importe autour de nous beaucoup ou peu de bruit?
Un bonheur plus certain doit charmer notre envie,
Celui d'avoir, Madame, à l'arbre de la vie
Comme vous l'avez fait, cueilli son plus beau fruit. »

---

« Madame,

« Non, les vers anonymes qui vous ont été adressés ne sont pas de moi; mais s'ils expriment une haute estime pour votre caractère, une vive

sympathie pour votre personne et une sincère admiration pour votre talent, je les adopte et je les signe. Je me réjouis d'une supposition qui m'a valu de votre part une si charmante mélodie. Elle va prendre place dans un album entre *Emile Deschamps* et *Alfred de Vigny*. Veuillez, Madame, recevoir tous mes remerciements pour ces beaux vers qui m'ont profondément touché.

« J'attends avec une grande impatience le second volume que vous nous avez promis, et je relis le premier pour m'aider à patienter. Je m'empresserai aussi de vous offrir mon troisième volume de poésies vers le printemps; je serai toujours heureux et fier d'un suffrage comme le vôtre, Madame, et je voudrais me trouver plus digne de le mériter.

« Je suis constamment, Madame, votre respectueux et dévoué serviteur.

« ALPHONSE LE FLAGUAIS.

« Caen, 12 janvier 1856. »

---

« Maintenant je puis le dire en connaissance de cause, Madame, j'ai admiré dans toutes vos pages la noblesse des pensées, l'élévation des

sentiments, le choix de l'expression et cette heureuse facilité si difficile à acquérir. Vous vous êtes exercée dans tous les genres et sur tous les tons, et partout avec succès vous avez su joindre le grave au doux, le plaisant au sévère. L'esprit et le cœur y trouvent tout ce qui peut charmer, et l'oreille est agréablement flattée par la plus pure mélodie.

« Votre *Préface* est un ravissant bouquet! J'ai apprécié votre belle épître *à M. Ancelot*, les *Adieux de Sapho*, semblables au chant du cygne. Les *Ruines d'Anet*, que M. de Caraman restaure avec tant de goût, m'ont vivement intéressé. Il y a de bien hautes pensées dans votre chant *à M. de Lamartine*, j'ai surtout gémi sur le sort de cette *royale captive* autrefois si fêtée et depuis si malheureuse; tout en réservant un souvenir douloureux pour les infortunes moins éclatantes de cette pauvre *Elisa Mercœur*, morte si jeune, j'ai rencontré par le monde plus d'un *Ecuyer du roi*. Vous avez, Madame, utilisé vos voyages et cueilli partout sur votre route des fleurs que nous retrouvons, nous autres, avec tant de plaisir. C'est de la Suisse que vous avez rapporté de riches moissons! grandes idées, beaux souvenirs historiques

malgré la rudesse des noms; je n'en veux pour preuve que votre *Epître à M. Bignan*, vos vers *à Gessner*, *le Retour du Batelier*, vos *Rêveries en voyage*, votre *Bergère des Alpes*, etc. Vous revenez en France, et chaque ville vous inspire un nouveau chant; vous laissez à Lyon *la Barque du Pêcheur*, à Mâcon votre *Elégie sur la mort de mademoiselle de Lamartine* qui finit par des vers si heureux et si doux! De retour au Baudry, vous retrouvez de nouvelles inspirations. Votre *Aveugle* est magnifique de poésie et riche de sentiment, vos *Cent Vers* sont un tour de force dont je ne croyais pas les dames capables. J'ai retrouvé votre cœur dans l'admirable complainte de *Lucrétia Davidson*. *La Tour d'Asture* est digne d'être couronnée aux jeux floraux. Une place distinguée doit être réservée pour *le Sorcier des Apennins*. Je respecterai la douleur d'une mère éplorée, mais je prierai son *Ange gardien* de verser le baume sur sa blessure toujours saignante.

« Il est encore des *Souvenirs d'Espagne* et une *Epître à* ***, où je voudrais admirer tout haut la richesse des images, l'énergie des sentiments et cette chevaleresque fidélité pour le malheur, si peu connue de notre siècle; mais le terrain est trop brûlant pour m'y arrêter, puis je serais bien-

tôt comme cet admirateur des fables de La Fontaine qui commence par choisir les plus belles et finit par les nommer toutes.

« Voilà, Madame, comme j'ai mis à profit votre premier volume, l'aîné du frère fait désirer le plus jeune; si j'ai le bonheur de les réunir tous deux, je les placerai côte à côte sur la plus belle de mes tablettes chartraines: car le Baudry est si voisin d'Eure-et-Loir que nous voulons vous compter parmi les nôtres. Continuez l'œuvre si heureusement commencée et mettez au jour toutes les belles choses que Dieu vous inspire; nous avons tous notre mission. Moi aussi, je fais des vers; mais le vieux régent de collége est trop pauvre pour les confier à la presse, ils mourront comme ils ont vécu, humbles et inconnus, après avoir amusé quelques instants celui qui les compose et le petit nombre d'élus qui veulent les entendre.

« Agréez, Madame, l'expression de ma reconnaissance et de mon estime.

« Votre bien sincère admirateur,

« CALLUEL,

« ANCIEN PRINCIPAL DU COLLÉGE DE CHARTRES ET
« CHANOINE HONORAIRE DE LA CATHÉDRALE.

« Chartres, 19 janvier 1856. »

« MADAME,

« Votre nom, que jamais ma fidèle et reconnaissante mémoire n'avait pu mettre en oubli, m'est arrivé tout rempli du parfum des souvenirs, tout embaumé de celui de vos charmantes *Fleurs Neustriennes*. Merci mille fois de vous être révélée à moi par de telles pensées et par de telles paroles.

« Je les lis, je les relis, je les apprends, j'en fais les miennes, non pas malheureusement celles de ma conception, je ne suis pas à une telle hauteur; mais celles de mon choix, de mon adoption, de ma préférence.

« La censure a bien fait en retranchant quelques-uns des élans de votre cœur, elle donne à vos amis le plaisir de rencontrer quelques lignes tracées par votre main réparatrice; et le charme de l'inédit, celui d'un autre reflet de vous-même, se trouvant ainsi mêlé à ces strophes, à ces pages si bien faites pour voir le jour.

« Encore une fois merci, Madame; mais déjà riche de vos dons dans le passé, déjà comblé de

votre prose et de vos vers qui font un des trésors de ma bibliothèque la plus privilégiée, laissez-moi vous demander d'agréer mon offrande pour le nouveau fruit de votre talent et de votre charité; ange et muse se sont donné la main par votre ministère, laissez-moi mettre mon obole sur les ailes du premier, je n'effacerai pas pour cela ces chères lignes qui font un don de votre livre, elles resteront tracées sur la page comme elles sont gravées dans mon cœur.

« J'ai écrit l'an dernier un ouvrage de vulgaire prose sur le compte de mon arrière grand-oncle, le chevalier Du Prat, je vous adresse ces feuilles, si vous les laissez arriver à vos pieds elles auront acquis un mérite de plus à mes yeux.

« Agréez, Madame, l'hommage des sentiments que je vous ai voués de vieille date, et croyez à leur respectueuse fidélité.

« J'ai l'honneur d'être votre très humble serviteur.

« Marquis DU PRAT.

« Paris, 6 février 1866. »

Nous lisons dans le *Journal de Rouen*, sur les *Fleurs Neustriennes :*

« Ces poésies avaient été réunies pour répondre aux instances des amis de l'auteur, qui en connaissaient le mérite et qui tenaient à les posséder; elles ne devaient donc pas franchir le cercle d'une heureuse intimité. Mais l'infortune est venue demander aide et secours à Mme Aglaé de Corday; les petits enfants des pauvres familles d'une commune populeuse n'avaient pas de salle d'asile, une souscription était ouverte, on a sollicité la femme poète, auteur des *Fleurs Neustriennes*, pour qu'elle laissât vendre son livre au profit de l'œuvre, et ce livre, recherché avec empressement, est maintenant en de nombreuses mains qui ont profité de cette bonne occasion de s'associer à une pensée généreuse, en acquérant ce recueil éminemment poétique.

« Le nom de Mme Aglaé de Corday est un de ceux qui ont droit de bourgeoisie dans la noble famille des poètes. Son talent semble un privilége naturel de son illustre parenté avec le grand Corneille, et avec cette autre de Corday que ses rêves généreux poussèrent jusqu'à l'exaltation du fanatisme.

« On doit déjà à M$^{me}$ de Corday un poème intitulé *Les Deux Sœurs* et un volume fort estimé, *Dix Mois en Suisse*. L'extrait suivant, que nous empruntons aux *Fleurs Neustriennes*, montrera qu'elle vient de conquérir de nouveaux droits à prendre une place honorable dans la pléïade des littérateurs consciencieusement inspirés :

« Si versant l'hydromel dans la coupe odorante, etc. »

« Cette ode, adressée à l'homme de génie dont la France est justement orgueilleuse, nous dispense d'analyser longuement le mérite de M$^{me}$ Aglaé de Corday; un poète, d'ailleurs, ne s'analyse pas; et s'il est vrai qu'on puisse le juger sur un distique, les stances que nous venons de reproduire suffiront surabondamment pour prouver que leur auteur possède toutes les qualités du cœur et de l'esprit, qui sont les vrais adeptes de la poésie.

« BEUZEVILLE. »

---

« Vous êtes heureuse, Madame, de charmer la solitude par la culture des lettres et de la poésie;

vous vivez ainsi dans un monde supérieur à celui où nous nous agitons triste ment, nous autres rêveurs d'espérances politiques. Aussi, nous avons besoin de recevoir au milieu de nos travaux ingrats, des impressions comme celles que vous savez rendre si consolantes. J'en ai besoin plus que personne, à cause des épreuves particulières auxquelles Dieu m'a condamné depuis quelque temps. Je vous rends donc grâce pour la bonté que vous avez eue de m'envoyer votre beau volume. Je ne mérite pas l'admiration dont vous me parlez; mais vous avez droit à la mienne, et je vous supplie, Madame, d'en agréer l'expression avec l'hommage de tout mon respect.

« LAURENTIE.

« Paris, 12 février 1856. »

---

Nous lisons dans le *Journal des Employés*, de Paris, du 10 mai 1856, sur les *Fleurs Neustriennes:*

« Quoi qu'on en dise, depuis une dizaine d'années une recrudescence importante s'est manifes-

tée dans la production de la poésie, et les muses féminines se sont multipliées.

« Hâtons-nous d'ajouter que Mme Aglaé de Corday est une de celles dont le talent a la mâle énergie et la vigueur de l'autre sexe. Alliée à une femme dont le nom appartient à l'histoire, Mme de Corday a voulu que ce nom fût retrempé dans les eaux de la poésie qui élève et sanctifie.

« Honneur à elle! elle est vaillamment sortie de la lutte, et la plupart des pièces que contient son livre, sont remarquables par l'élégance du style, le tour de la pensée et surtout par une grande délicatesse de sentiment, entre autres une *Epître à M. Ancelot, le Départ, Tristesse, la Folle du Rivage, Epître à M. Bignan, Plaintes d'Ahasvérus, à M. de Chateaubriand, Julia, la Barque du Pêcheur, Merci, la Tour d'Asture, le Sorcier des Apennins, Après sept ans de silence, à Carle Elschouet, Fleurs de Mai*, sont des morceaux d'un mérite incontestable et qui recevront l'approbation de tous les gens de goût.

« J. DE VREUIL. »

## A L'AUTEUR DES FLEURS NEUSTRIENNES.

« Heureux celui qui sait d'une main généreuse,
Guidé par tes élans, ô sainte charité!
Combler du senevé, semence fructueuse,
Le sillon de la pauvreté.

« Heureux celui qui va dans une humble demeure
Visiter le grabat que la neige blanchit,
Qui jette son manteau lorsque la brise pleure
Sur les membres de Jésus-Christ.

« Heureux qui vit, calmant les maux et la misère,
Ne faisant point de l'or un inutile amas,
Et qui sait recueillir comme une tendre mère
L'orphelin qui lui tend les bras.

« Gloire à lui! car il sait conquérir dans ce monde
Une place d'élu, bien immatériel
Que ne détruira point la rouille à dent profonde,
Et qu'il aura toujours au ciel.

« Dieu vous réserve aussi, poëte, une couronne,
Noble femme au cœur pur, compatissant, humain;
Qui des *Fleurs du Génie* avez fait une aumône
Aux pauvres qui tendaient la main.

« BARGHON DE FORT-RION.

« Au Baudry, 18 mai 1856. »

« Que me parlez-vous d'indulgence, Madame? le second comme le premier volume des *Fleurs Neustriennes* a droit à un hommage mérité de quiconque s'entend en poésie et en littérature, comme il sait apprécier, parce qu'il les éprouve, les sentiments élevés, nobles, délicats et profondément religieux.

« J'ai lu, je relirai vos vers avec bonheur et édification; et si les affaires me laissent quelques loisirs j'en dirai un jour hautement ma pensée.

« Veuillez agréer, je vous prie, Madame, l'hommage de mon respect.

« L'Abbé JUSTE,

« VICAIRE GÉNÉRAL, DOYEN DE LA FACULTÉ
« DE THÉOLOGIE.

« Archevêché de Rouen, 20 mai 1856. »

---

Nous lisons dans le journal de Rennes, l'*Echo de Bretagne*, du 28 mai 1856:

« Les *Fleurs Neustriennes* nous arrivent d'une

tranquille retraite nommée le Baudry. Suivant toute probabilité, la presse parisienne s'occupera peu de cet ouvrage, qui a le double tort d'avoir été écrit en province et de ne flatter aucune des passions du jour. Du reste, il suffit de lire les trois ou quatre premières pages de ce gracieux recueil pour reconnaître que M^me^ Aglaé de Corday ne compte point sur les applaudissements des dispensateurs de la renommée. Elle a écrit pour ses amis, c'est donc à ses amis de louer son talent aimable, et de le faire apprécier autour d'eux par quelques citations.

« Avant les *Fleurs Neustriennes*, M^me^ de Corday avait publié une excellente relation de voyage justement admirée des esprits éminents. En lisant ce volume de prose où les pensées les plus judicieuses se mêlent aux récits piquants, aux descriptions les plus variées et les plus poétiques, je trouve un passage qu'il me paraît bon de transcrire ici pour répondre tout d'abord aux préventions de certaines personnes sur les femmes auteurs :

« Ce préjugé, dit M^me^ de Corday, n'existe plus
« à Paris, il diminue aussi chaque jour en pro-

« vince; mais si cette prévention dure encore « dans quelques esprits, n'est-ce pas un peu la « faute des femmes elles-mêmes? Quelques-unes « d'entre nous se posent en victimes des lois, « pensent être des capacités incomprises et, dans « leurs écrits, elles veulent s'émanciper en criant « au despotisme. Se croyant des Jeanne d'Arc et « des Charlotte Corday pour le courage, des « Roland et des Staël pour la polémique et le « génie, elles voudraient nous affranchir des pai- « sibles limites que la nature nous imposa. Que « Dieu nous garde de la victoire! Nous serions « de tristes guerrières dans nos jours de mi- « graine. Quoique nous ayons souvent l'habitude « de gagner nos causes quand nous les plaidons, « ne demandons pas pour cela à devenir avocats « ni députés: encore que ce ne soit pas la parole « qui nous manque. N'ayons pas la prétention « de devenir médecins, chimistes, notaires, gen- « darmes, commissaires-priseurs; ne demandons « pas non plus à faire partie de la garde natio- « nale, ni à faire la charge en douze temps; « nous ferions mauvaise figure à tout cela. N'é- « changeons pas nos gazes et nos rubans pour « de virils travaux, assez de place nous reste « encore près des hommes pour nous y mettre

« à l'aise! A eux la souveraineté physique et
« morale, les sciences abstraites, les mâles en-
« treprises, l'ennuyeuse politique et la dévorante
« ambition! A eux la force et la mission de nous
« protéger! A nous la douce morale qui enseigne
« la vertu, la patience et la résignation aux
« maux de ce monde, dont notre première mère
« légua une si large part à ses filles! A nous la
« bonté, l'esprit et la grâce! A nous ces mots si
« doux que le cœur d'une femme seul sait inven-
« ter! Si Dieu nous donne du talent, écrivons,
« mais restons femmes; restons femmes de mé-
« nage et de salon, de ménage d'abord, afin de
« rendre heureux tout ce qui nous entoure...
« Notre bonheur, à nous, nous vient de notre in-
« térieur; pour la plupart des femmes il dépend
« d'elles, sinon de le compléter, du moins de se
« le rendre agréable. Aux occupations des doigts,
« joignons les occupations de la pensée. N'imi-
« tons pas ces futiles élégantes qui dépensent
« tout leur temps et tout leur argent en parures
« inutiles; pauvres folles qui, croyant ne jamais
« vieillir, veulent bien encore se trouver jolies à
« quarante ans, et meurent à soixante sous le
« rouge et le ridicule. Nous, ne perdons pas à
« plaisir les heures, les jours, les années, sans

« songer que tout cela compose la vie, la vie qui « s'enfuit avec l'heure qui passe. »

« J'aimerais à ne m'arrêter qu'à la fin du chapitre où j'ai remarqué ces charmantes pages, mais je veux parler des *Fleurs Neustriennes*, et ce que je viens de citer des *Dix Mois en Suisse* suffit pour convaincre l'esprit le plus difficile qu'une femme peut conserver un admirable bon sens en consacrant à la littérature ses heures de loisir.

« Les œuvres poétiques de la châtelaine du Baudry contiennent plus de six mille vers, écrits de 1828 à 1856. Entre ces dates qui embrassent plus d'un quart de siècle et rappellent tant de bouleversements, ce qui me frappe surtout dans *Les Fleurs Neustriennes*, c'est la constance des affections, la sûreté des principes, l'unité enfin, qualité devenue si rare, et sans laquelle l'existence la mieux remplie perd toujours quelque chose de sa dignité. On peut ouvrir au hasard ces deux volumes, s'asseoir avec M^me^ de Corday sur les rives de l'Aure, ou la suivre dans ses courses à Paris, en Suisse, en Savoie, en Espagne, en Belgique, nulle part la contradiction entre l'inspiration de la veille et celle du lende-

main ne vient contrister votre cœur. Au moment de s'engager dans les avenues de la vieillesse (pour me servir ici de l'expression de Montaigne), la brillante sœur des *Amable Tastu*, des *Desbordes Valmore*, a dû éprouver une satisfaction réelle en voyant qu'elle n'avait rien à renier, rien à regretter dans ces pages rassemblées une à une depuis long-temps. Il est glorieux d'avoir mérité par ses talents les éloges de MM. Ancelot, Nodier, Bignan, Lamartine; mais il l'est plus encore de pouvoir se rendre à soi-même cette justice : — « J'ai traversé un grand nombre de mauvais jours, « et je n'ai jamais encensé que la religion, la ver- « tu, le talent et le malheur. » — Personne, en effet, n'a mieux compris le culte du beau que l'auteur des *Fleurs Neustriennes;* du beau dans les arts, et surtout dans les caractères.

« L'idée de demander aux arts, après la religion, la consolation des peines de la vie, m'amène tout naturellement à ces vers si touchants et si aimables que notre auteur a consacrés à la mémoire de son fils unique :

« Oh! bien vite a fini le temps de son enfance!

« Parmi les plus remarquables du premier volume des *Fleurs Neustriennes*, M. Ancelot cite les vers : *à M. de Chavoy, à M. de Lamartine, la Folle du Rivage, l'Écuyer du Roi, à M. Bignan, Gessner, à M. de Chateaubriand, la Barque du Pêcheur, Cent Vers, Lucrétia Davidson, une Pensée sur l'Espagne, la Tour d'Asture, le Sorcier des Apennins;* je me suis rencontré souvent dans mon admiration avec M. Ancelot, et voudrais m'arrêter sur ces petits poèmes qui exigeraient des développements trop étendus. Dans le second volume ce sont de beaux vers encore que *l'Abbaye d'Hautecombe, la Cascade de Couz, Pensée sur la Mort, Hommage à Dieu, Contre l'Idée du Suicide, à Mgr l'Évêque de Chartres, à Jules Gérard, le Proscrit espagnol, Venise, les Fils de la Vierge,* les pièces *sur les Pyrénées, la Mer* et l'*Épître à M. Hugues de Chavoy;* ce nom de Chavoy porte bonheur à M^me^ de Corday, elle n'a jamais été mieux inspirée que dans l'*Épître à M. Hugues de Chavoy*. Le manque d'espace me porte à nommer seulement *la Sorcière de Larédo*, fabliau en prose, très bien raconté; le livre se ferme sur un tableau d'intérieur qu'il est impossible de quitter sans regret et sans attendrissement. Tandis

qu'autour d'eux la spéculation, la soif du gain, l'ambition effrénée poussent toutes les classes à la démoralisation la plus désastreuse, deux époux, après de longues années de mariage, ont atteint ensemble le soir de la vie et se consolent de leur isolement, l'un en peignant des tableaux pour les pauvres églises de villages, l'autre en publiant sa prose et ses vers, tantôt pour venir en aide aux hospitaliers du Grand Saint-Bernard, tantôt pour contribuer à l'établissement d'une salle d'asile dans la petite ville de Verneuil. Mme de Corday parle avec effusion de son mari, et en cela comme en beaucoup d'autres points, elle se distingue de ces femmes auteurs qu'elle a si bien caractérisées dans ses *Dix Mois en Suisse*. Quelle touchante affection dans ces vers :

« Jules, nous parcourons la dernière saison,
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
« Fais-lui de bien longs jours, mon Dieu sans les compter!

« Oui, dirai-je avec Mme de Corday, que le Seigneur accorde de longs jours à ces amis du beau et du vrai, à ces natures d'élite préservées de la contagion, et trouvant dans les jouissances de l'esprit et du cœur ce qui rend la vie douce, utile et méritoire.

« Je ne connais que par ses ouvrages et ses lettres charmantes l'auteur des *Fleurs Neustriennes*, mais son ermitage du Baudry, sa montagne de quinze pieds de haut, sa forêt de dix arbres verts se dessinent devant moi comme une de ces solitudes heureuses où la poésie, chassée des grands centres industriels par le sifflement de la vapeur et le bruit des marteaux, aimera toujours à se réfugier. On parle beaucoup aujourd'hui d'une poésie nouvelle, la poésie de l'industrie, très supérieure à tout ce qu'on a vu jusqu'à présent. Ce mot pompeux qui, en définitive ne cache que l'adoration de la matière, ne séduira jamais les vrais poètes. Comme M^me de Corday, ils laisseront l'industrie aux industriels, et demanderont aux croyances religieuses, aux nobles affections de l'âme, au sentiment des beautés de la nature, leurs meilleures inspirations.

« HIPPOLYTE VIOLEAU. »

---

« Le premier volume des *Fleurs Neustriennes* m'avait charmé, Madame, le second que je lis actuellement dans mes moments de loisir (car

j'ai un grand ouvrage sérieux en train, *la Foi et ses Œuvres)*, s'empare des meilleures heures de la journée et me semble tout à fait digne de son prédécesseur. Voilà déjà bien des années que l'ancien rédacteur de la *Gazette de Normandie* admire votre beau talent de poète. La poésie, telle que vous la comprenez, élève notre âme si haut, que l'inconstance, si à la mode en France aujourd'hui, ne peut l'atteindre, et je suis persuadé que lorsque vos beaux vers passent la frontière et traversent la vieille Germanie, ils font du bien à celui qui les reçoit. Une preuve de souvenir fait du bien à tous; mais pour des exilés, c'est bien plus, c'est un bienfait!... Votre *Sorcière de Larédo* qui se lit avec un intérêt qui ne permet pas de s'arrêter, ravit maintenant un de mes fils qui a voué son âme à l'Espagne et qui est ami de Cabréra qu'il a vu dernièrement à Londres: l'Anglaise qui a donné sa main, son cœur et sa fortune à ce *Charette*, à ce *Vendéen espagnol*, a été bien noblement inspirée!

« Pardon, Madame, si pendant quelque temps je vous ai paru ingrat, et veuillez me pardonner; mais à soixante-quatorze ans on a de mauvaises veines, on ne vit plus qu'à demi, le cœur bat

toujours sans doute, mais la main s'alourdit et l'esprit s'endort. Ayez donc pitié de moi et veuillez agréer avec mes excuses l'assurance de mes sentiments de respect et d'admiration.

« Vicomte WALSH.

« 12 juin 1856. »

---

Nous lisons dans l'*Echo de la Marne*, juillet 1856:

« Le deuxième volume des *Fleurs Neustriennes* se compose d'un roman intitulé: *La Sorcière de Larédo*, et de poésies diverses. Le roman nous retrace des mœurs antiques, nous raconte des traditions espagnoles dont les piquants détails ajoutent à l'intérêt d'un récit touchant, que l'on suit d'un bout à l'autre sans pouvoir s'arrêter, et dont on ne peut qu'applaudir la conclusion morale et bien amenée.

« Parmi les pièces de vers il faudrait en citer beaucoup pour être juste. La poésie de Mme Aglaé de Corday, d'une inspiration classique, se plaît surtout aux sujets gracieux qui semblent être

son lot particulier, et la véritable voie de cette muse modeste et sans ambition. Les souvenirs des Pyrénées, du Béarn et de l'Espagne l'ont surtout bien inspirée. C'est une source originale à laquelle sa plume fera bien de puiser de nouveau. On trempe l'acier dans l'eau froide. L'élégance, la correction, la simplicité chaste, la pureté honnête, *les grâces décentes,* en un mot, paraissent les qualités propres à cette muse aristocratique, déjà connue dans son beau pays normand, et à laquelle une voix illustre, dans un discours public, a promis, non sans raison, un reflet de gloire pour ses poétiques et harmonieux travaux.

« A. DE MARTONNE. »

---

« Le second volume de vos *Fleurs Neustriennes*, Madame, soutient dignement la réputation du premier, s'il né la surpasse; tous les genres de mérite se trouvent réunis dans vos compositions: variété infinie de sujets et de genres de poésies, et partout élévation, justesse de pensées et de sentiments qui tous tendent vers un but sublime, la religion.

« Vos beaux vers, Madame, je les admire plutôt en amateur qu'en connaisseur; mais votre délicieuse et poétique prose, votre intéressante *Golondrina*, qu'on est forcé d'aimer malgré ses erreurs, et à qui Dieu pardonne bien certainement comme Jésus-Christ a pardonné à la femme adultère, je suis un peu moins inhabile à l'apprécier. Quelle vérité dans la peinture des mœurs, quel charme de détail, c'est l'Espagne en miniature, vous avez bien le droit de dire: *Et moi aussi je suis peintre.*

« Ah! Madame, ne brisez pas votre lyre, c'est le vœu de tous ceux qui la connaissent, comme c'est celui de votre tout dévoué et respectueux serviteur.

« LE VAILLANT DE FLORIVAL,

« PROFESSEUR A L'ÉCOLE IMPÉRIALE ET SPÉCIALE DES LANGUES
« ORIENTALES VIVANTES.

« Paris, 10 septembre 1856. »

---

Nous lisons dans *l'Etoile, journal revue des Familles*, du 15 septembre 1856:

« *Les Fleurs Neustriennes,* poésies, par Mme Aglaé de Corday.

« Mme Aglaé de Corday, nom qui rappelle un grand souvenir historique, a fait paraître sous ce titre, *les Fleurs Neustriennes*, deux volumes de poésies, inspirées par la nature et les enthousiasmes d'une belle âme. Mme de Corday est une femme aimable et bonne, qui fait des vers pour occuper ses loisirs de dame châtelaine, et qui les vend pour fonder et soutenir des institutions charitables. Des amitiés illustres : Mgr Clausel de Montals, Ancelot, Parceval de Grand-Maison, Lamartine, Bignan, de Salvandy, Saintine, Reboul, etc., encouragèrent ses premiers pas dans la carrière de la littérature poétique. Du Baudry, château qu'elle se plaît à nommer sa chère solitude, elle s'élance à travers les Alpes, vers l'Italie, scrute les Apennins, revient en Suisse chanter des pastorales et saluer le Mont-Blanc : elle a suivi les bords du Rhin, franchi les Pyrénées, parcouru le nord de l'Espagne, le midi de la France, cueillant partout, sur son chemin, une foule de fleurs charmantes pour composer son herbier Neustrien, dont le parfum suave embaume la douleur. Un style élégant, fleuri, une versification fa-

cile, harmonieuse, correcte; un fonds de douce morale, une foi vive et sincère; telles sont les qualités éminentes qui vivifient ses compositions gracieuses. A les savourer, on se sent meilleur, et l'on se prend à aimer l'auteur comme une fée bienfaisante.

« HENRY AMAURY. »

---

Nous lisons dans le journal *la Mode Nouvelle*, du 1er octobre 1856, à l'article intitulé *Revue littéraire:*

« Nous ouvrirons avec le lecteur le livre des *Fleurs Neustriennes*, de Mme Aglaé de Corday.

« Le nouveau volume de Mme de Corday, édité à Mortagne, avec un luxe qui fait honneur à l'Imprimerie d'où il sort, contient une partie en prose et une partie en vers qui comprend un grand nombre de pièces détachées dont nous voulons surtout parler. Déjà connue avantageusement par la publication d'un livre de poésie qui obtint, dans le temps, un succès d'estime:

*les Deux Sœurs*, M^me^ de Corday continue, dans *les Fleurs Neustriennes*, son rôle de poète aux instincts religieux et élevés. Toutes ses poésies sont marquées au coin de la plus exquise convenance et du sentiment chrétien le plus profond. On la voit tour à tour aborder le genre sérieux et le genre anecdotique. Quelques-unes de ses poésies méritent le nom d'idylles, d'autres sont plutôt des odes et des chants, plusieurs s'élèvent à la hauteur d'un poème épique. Nous citerons au hasard quelques-unes de ces pièces, et nos lecteurs nous sauront gré de leur avoir indiqué ces beaux vers. Un jeune enseigne de vaisseau, que des liens d'amitiés attachent au poète, va partir pour un long voyage en mer, M^me^ de Corday lui adresse cette jolie pièce qu'elle intitule *la Prière :*

« O Vierge des marins! quand sur sa jeune tête

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Dans une autre pièce, à propos de ces blancs fils de la Vierge, qui nous reviennent chaque année, et dont l'origine est pour nous un mystère, le poète s'écrie :

« D'où venez-vous, longs fils argentés et flottants?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Après ces vers, d'une facture délicieuse et d'un sentiment exquis, citons encore, pour prouver à quel point Mme de Corday sait aborder tous les genres, la très jolie fable qu'elle a traduite de l'espagnol et qu'elle intitule *l'Ane joueur de flûte :*

« Cette fable si gentille
Pour ma part,
M'arrive de la Castille
Par hasard.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Nous avons lu, d'après quelques vers de la préface, que le livre de Mme Aglaé de Corday se vendait au profit des pauvres. Nul doute que, sous le double attrait du talent et de la charité, les beaux vers de ses *Fleurs Neustriennes* ne trouvent de nombreux lecteurs.

« BARBAT DE BIGNICOURT. »

---

Nous lisons dans le premier numéro de novembre de la *Chronique Parisienne :*

« Je m'occuperai prochainement d'un charmant volume intitulé : *Les Fleurs Neustriennes et*

*la Sorcière de Larédo*, par Mme Aglaé de Corday, ouvrage très bien imprimé à Mortagne et qui se trouve en ce moment sur les tables de tous les salons élégants.

« René DE ROVIGO. »

---

Nous lisons ceci sur les *Fleurs Neustriennes*, dans la *Chronique de Bourges* de la mi-novembre 1856 :

« Connaissez-vous le public constant qui reste et restera toujours fidèle à la poésie? — Mon Dieu! ce sont les poètes! — Et bien je vous dirai que ce public-là n'a pas plus de fidélité que les industriels à l'endroit de la poésie; les poètes eux-mêmes s'abandonnent souvent, ce qui fait que les fervents de l'art sentent s'éteindre leur flamme sacrée.

« Un poète qui reste poète, malgré les chemins de fer, la bourse, la vapeur et l'industrie, mérite d'être proclamé poète par excellence: il a l'entêtement du génie. Mme Aglaé de Corday, l'au-

teur des *Fleurs Neustriennes*, est plus qu'entêtée, elle est téméraire, elle arrive fière comme un créateur qui vient frapper à la porte d'un palais de cristal.

« Nous l'avouons, dût-on nous trouver tant soi peu profânes, nous aimons peu la poésie où il n'y a que des vers; cet art de bâtir des châteaux avec des cubes et des angles empruntés à tous les architectes qui nous ont précédés, c'est-à-dire: de couvrir des pensées communes avec les hémistiches de tout le monde, nous a toujours paru un travail aussi inutile que difficile; mais nous applaudissons à cette faculté divine d'émettre à la fois sa pensée et son expression personnelle, à créer enfin le corps et l'âme! M^me^ de Corday est du petit nombre de ces esprits privilégiés; chez elle l'idée est close par instincts, par révélation, le rhythme qui lui est propre vient l'habiller naturellement en l'assouplissant à toutes les exigences de l'idée, et si le rhythme lui manque dans notre prosodie, elle l'invente, comme les premiers poètes grecs, impérieusement et toujours avec talent et bonheur.

« Tout ce qui lit et aime la poésie, et Dieu

merci, le nombre en est assez considérable, aime cette manière large, hardie et parfois aventureuse; mais toujours vive, passionnée et sympathique. Nous ne remarquons donc pas en elle cette magie de la versification dont nous prisons peu le mérite, lorsqu'il n'a que celui-là. Beaucoup d'auteurs, dans cette époque, le possèdent à un degré moins éminent, il est vrai, que M^me de Corday; mais ce qui lui donne un relief individuel, c'est que sa poésie est l'esclave de son idée.

« Dans ses volumes précédents comme dans ce dernier, l'auteur embrasse d'une façon généreuse l'existence entière de la femme, c'est toujours avec vérité et naturel qu'elle nous la montre jeune fille, mère, mère surtout; car personne n'a mieux exprimé qu'elle ce sentiment avec ses exaltations et ses douleurs! Elle a dépeint avec bonheur les degrés successifs de cette passion pure qui finit avec la vie de la femme, surtout pour celle qui n'a plus que de douloureux souvenirs à évoquer sur la tombe de son fils. Quand M^me de Corday sort des sentiments tendres, elle y rentre encore pour rappeler la charité sur le pauvre et pour dépeindre en vers pleins de

songes de l'avenir, les fruits du travail et de l'intelligence : elle a compris la poésie comme une mission, ainsi que les vrais poètes la comprennent. Les *Fleurs Neustriennes* sont les impressions d'une âme forte et élevée. Nous signalerons dans ce dernier volume, où l'expression et l'idée sont en accords parfaits : *La Sœur de Charité, à Jules Gérard,* l'intrépide tueur de lions, d'admirables chants de mélancolie chrétienne, et enfin, *à Jules,* vers à M. de Corday, son mari, dont toute femme aimante comprendra le sentiment exquis.

« Au milieu de ces compositions larges et élevées, n'allons pas oublier *la Sorcière de Larédo,* chef-d'œuvre de grâce et de délicatesse comme Mme de Corday sait les faire. Sa prose comme sa poésie est pleine de forme, d'émotions, de coloris et d'imagination ; le talent de Mme Aglaé de Corday nous semble avoir acquis toute la grâce de la forme et du fond.

« Quoique ce compte-rendu n'atteigne pas les limites habituelles de nos articles bibliographiques, nous nous arrêtons, quoique nous résistions à grand peine à faire une exception bien

due à l'auteur des *Fleurs Neustriennes*, car pour nous qui sommes de ses amis, nous craindrions de blesser la modestie qu'elle joint à son talent et à son mérite.

« DE BARGHON DE FORT-RION. »

---

## A MADAME AGLAÉ DE CORDAY.

« Du calice odorant de vos fleurs de Neustrie
Il s'exhale un parfum de noble rêverie
Empreint de la fraîcheur de leur site natal.
Vos vers harmonieux comme un flot de cristal
Chantent si doucement! leur rhythme est si conforme
Aux règles du bon goût, au culte de la forme;
Le langage correct des illustres auteurs
Imprime à vos écrits de si pures senteurs,
Le moindre froissement a, sur ces sensitives,
Tel pouvoir de fermer leurs corolles craintives
Qu'on tremble de toucher leurs magiques couleurs!
Si vrais sont les accents de joie ou de douleurs
Que vous faites vibrer sur le clavier de l'âme
Qu'on devine en vos vers tout le cœur de la femme!

« La muse aux ailes d'or, marchant avec fierté,
Veut que sous des lambris son front soit abrité;
A ses rêves il faut le luxe, la richesse

Et des tapis moelleux pour ses pieds de duchesse,
On croit en détaillant ses grâces tour à tour
Voir sortir de son cadre un pastel de *Latour*.

« Madame, c'est ainsi que j'ai rêvé la vôtre
Dans un parc ombragé, dessiné par *Le Nôtre*.
Sous un nid de feuillage est caché son château,
Près d'un méandre frais, au versant d'un coteau;
Sa tourelle gothique où descend la prière
Porte sur ses créneaux un panache de lierre.
— Excusez mon tableau, je mêle malgré moi
La tour des anciens preux aux jardins du grand roi, —
C'est que vous unissez la foi du moyen-âge
Au style de ce temps de noble et pur langage,
C'est là qu'à votre appel la muse doit venir;
Votre lyre s'émeut au vent du souvenir :
Là, des pays d'Europe, élégante touriste,
En beaux vers vous semez vos bagages d'artiste;
Soient ombreuses Sierras, ou pics ibériens,
Soit agreste Helvétie, ou cieux italiens,
De leurs visions d'or votre âme est étoilée;
Là, des blanches vapeurs, c'est la *Yungfrau* voilée,
Des chasseurs de chamois, hommes au cœur d'acier,
Passent devant vos yeux au sommet d'un glacier;
Là Florence, plus loin la vague transparente
Argente de ses flots les pieds verts de Sorrente,
A Rome, sur les bords de l'antique Tiber
Passent les moissonneurs de *Léopold Robert*.

« Dans des pensers d'amour, votre âme repliée

Sait consoler des rois la grandeur oubliée;
J'aime à voir sur le front des bons et des méchants
Tomber en perles d'or les larmes de vos chants!
Nul mieux que vous ne sait tendre des mains loyales
Aux pauvres aussi bien qu'aux misères royales!
Des oasis normands aux plantureux vallons
Votre muse a franchi les lointains horizons,
Près d'un site fleuri de pervenche et de rose,
Dans le culte du beau votre âme se repose;
Pour elle les zéphirs chantent avec lenteur
Dans les arbres des bois parfumés de senteur.
En relisant vos vers si remplis d'harmonie
Je me suis dit souvent : — « La main d'un doux génie,
« Pour ce noble poète, avec amour para
« Ces paysages frais, dignes de *Lantara*.
« Le soleil chaque soir, pour que sa voix murmure,
« Semant sa poudre d'or sur la verte ramure,
« Dessine les couchants de *Claude-le-Lorrain*. » —

« Aux fossés du Castel j'arrive en pèlerin,
Madame, à vos genoux vous offrir cette page
De ma muse au teint brun, fille simple et sauvage
Qui vécut à la guerre, au sein des bataillons,
Et qui traîna sept ans son Haik en haillons (*),
Des sommets de l'Atlas jusqu'aux plaines brûlantes
Où l'Arabe nomade a dû planter ses tentes,
Bronzée au champ d'honneur sous les cieux africains.

(*) Haik, vêtement des femmes arabes.

## LXVIII SUR LES FLEURS NEUSTRIENNES.

« Enivrée aux parfums de vos vers neustriens,
Madame, oh! laissez-la, malgré son dur langage,
D'un poëte des camps vous offrir l'humble hommage,
Tout heureux d'espérer que sous vos arbres verts
Un beau soir de printemps vous relirez ses vers.

« Édouard AUBAS,

« MÉDECIN, AIDE-MAJOR AU 9e RÉGIMENT DE DRAGONS.

« Lyon, 15 décembre 1856. »

---

## RÉPONSE A MONSIEUR ÉDOUARD AUBAS.

« Dans vos vers élégants, le caprice s'amuse
A créer l'idéal, pour offrir à ma muse
Une cour au milieu de palais enchantés!
Vous l'entourez d'honneurs, de luxe, de beautés;
Mais loin de tant d'éclat, pauvre muse champêtre,
Son trône est le gazon, et ses lambris le hêtre,
Les lilas embaumés arrondis en berceaux
Et les saules penchés sur le bord des ruisseaux.
Les perles de son front sont prises sur les roses
Qui s'ouvrent au printemps, sous le soleil, écloses.
Ses joyaux, ses rubis aux orgueilleux rayons
Brillent aux corselets des légers papillons;
La moire de sa robe est un lys des prairies
Et les fils de la Vierge ont fait ses broderies.

Près de nos lacs dormants elle se fait un bain
Tout tiède et parfumé des senteurs du matin,
Et l'ondine des eaux la cache sous ses voiles.

« Quand la nuit montre au ciel ses premières étoiles
La poésie arrive à leur douce clarté :
Bel éclair scintillant dans mon obscurité!
Puis, indécise elle aime à flotter dans le vague...
L'homme sait-il d'où vient et le vent et la vague?
La neige des hivers, la verdure au printemps,
Les sables du désert, les rayons éclatants?
Secret inénarrable écrasant la pensée!...
Mais l'aile de la muse en tous lieux s'est posée
Radieuse, cherchant l'aube ou les feux du jour,
Parfois elle s'élève au céleste séjour,
Rien n'enchaîne son vol, l'espace est son domaine!...
Puis elle redescend se poser dans la plaine,
Dans les bocages frais, au penchant des coteaux;
Légère, elle s'élance aux cîmes des roseaux,
Ou, coquette, s'en va dans ses jours de parure
Se mirer au cristal de l'onde qui murmure
Pour elle et ses amours des sons mystérieux!

« Un jour elle reçut vos vers harmonieux,
Et quittant son abri de fraîches aubépines
Elle écouta vos chants venus des *Moghrabines* (*),
Elle entrevit d'Alger les légers escadrons,

(*) Titre d'un beau livre de poésie de M. Aubas.

Leurs courses sur le sable au grand bruit des clairons,
Kabyles et Bédouins, *la Danse des Almées*,
Zouaves et Spahis, l'honneur de nos armées.
Oh! que vous peignez bien ces émouvants tableaux,
Le choléra! la guerre! indomptables fléaux!
Mais nos soldats atteints par le sabre ou la lance
Bénissent votre nom, alors qu'à l'ambulance
Penché sur les blessés, du grand art de guérir
Vous invoquez pour eux le docte souvenir!

« Adieu poète, adieu, votre muse africaine
Je l'aime! et dites-lui, pour qu'elle en soit certaine,
Qu'un sympathique accueil l'attend, si quelque soir
A mon humble foyer elle venait s'asseoir.

« AGLAÉ DE CORDAY. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

MORTAGNE. — IMPRIMERIES LONCIN ET DAUPELEY, RUE D'ALENÇON.



